



« QUI NOUS SÉPARERA  
DE L'AMOUR DU CHRIST ? »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ  
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2013



« QUI NOUS SÉPARERA  
DE L'AMOUR DU CHRIST ? »

---

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ  
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



---

RIMINI 2013

© 2013 Fraternità di Comunione e Liberazione

Traduction : Anne-Marie Colandréa

Relecture : Lionel Michon

Mise en page : Ultreya, Milano

Achevé d'imprimer en juillet 2013

Imprimerie *Accent' Tonic*, 45/47 rue de Buzenval - 75020 Paris

En couverture : Giotto, *La dernière Cène* (détail), Chapelle des Scrovegni, Padoue.

*Cité du Vatican, le 16 avril 2013*

*Père Julián Carrón*

*Président de la Fraternité de Communion et Libération*

*Révérend Père,*

*À l'occasion des Exercices spirituels annuels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? », et dans le cadre de l'Année de la foi, Sa Sainteté le pape François désire présenter aux organisateurs, ainsi qu'aux nombreux participants, ses salutations cordiales et ses meilleurs vœux. En manifestant sa complaisance envers cette initiative pastorale providentielle, le Saint-Père souhaite qu'elle suscite une adhésion renouvelée au Divin Maître et une conscience grandissante que le Seigneur est vivant et qu'Il chemine avec nous. Il s'en remet à votre prière et invoque le Ciel pour qu'il vous comble de grâces. Par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, le Saint-Père implore de tout cœur la bénédiction apostolique, qu'elle vous soit à jamais propice pour un chemin ecclésial fécond.*

***Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté***

# *Vendredi 19 avril, le soir*

*À l'entrée et à la sortie du salon :*

*Wolfgang Amadeus Mozart, Concert pour piano et orchestre n. 23 en la majeur, K 488*

*Wilhelm Kempff, piano*

*Ferdinand Leitner et l'orchestre symphonique de Bamberg*

*Deutsche Grammophon*

## **INTRODUCTION**

**Julián Carrón**

Nous ne construisons pas l'Église, « L'Église ne commence pas avec notre "faire" »<sup>1</sup> nous a rappelé Benoît XVI. Notre « faire » ne réveille pas notre vie. C'est pour cette raison qu'en ce début de nos Exercices spirituels, la chose qui correspond le plus à notre pauvreté, à notre incapacité, est le fait de demander, comme ce fut d'ailleurs le cas pour les disciples ; demander l'Esprit Saint afin que ce soit Lui qui nous réveille, qui réveille totalement notre désir, notre attente du Christ.

### *Discendi Santo Spirito*

Je salue chacun de vous qui êtes ici présents ainsi que tous les amis qui sont en liaison satellite avec nous depuis vingt et un pays, et tous ceux qui participeront aux Exercices en différé au cours des prochaines semaines.

Je commence en vous lisant le télégramme que le Saint-Père nous a envoyé : « À l'occasion des Exercices spirituels annuels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "Qui nous séparera de l'amour du Christ ?", et dans le cadre de l'Année de la foi, Sa Sainteté le pape François désire présenter aux organisateurs, ainsi qu'aux nombreux participants, ses salutations cordiales et ses meilleurs vœux. En manifestant sa complaisance envers cette initiative pastorale providentielle, le Saint-Père souhaite qu'elle suscite une adhésion renouvelée au Divin Maître et une conscience grandissante que le Seigneur est vivant et qu'Il chemine avec nous. Il s'en remet à votre prière et invoque le Ciel

---

<sup>1</sup> Benoît XVI, *Méditation au cours de la 1<sup>ère</sup> Congrégation générale de la XIII<sup>e</sup> assemblée générale du Synode des évêques*, 8 octobre 2012.

pour qu'il vous comble de grâces. Par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, le Saint-Père implore de tout cœur la bénédiction apostolique, qu'elle vous soit à jamais propice pour un chemin ecclésial fécond. ». Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté.

« Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur terre ? »<sup>2</sup>

Il me semble que cette phrase exprime mieux que toute autre la vraie question que chacun de nous doit affronter, notamment en cette période particulière. Cependant, l'ayant beaucoup entendue, nous risquons de la mettre de côté en la considérant comme un peu exagérée. Comme si, au fond, cette phrase de Jésus ne nous concernait pas, comme si l'on disait : « Mais quel est le rapport avec nous ? Cela vaut sans doute pour les autres, les mécréants ou les agnostiques. Mais nous ? » De cette manière, nous classons la question avant même de commencer à la considérer.

Mais, deux rappels nous indiquent qu'il vaut mieux ne pas faire ainsi. Le premier fut le geste accompli par Benoît XVI en promulguant l'Année de la foi : « Il arrive désormais fréquemment que les chrétiens s'intéressent surtout aux conséquences sociales, culturelles et politiques de leur engagement, continuant à penser la foi comme un présupposé évident du vivre en commun. En effet, ce présupposé non seulement n'est plus tel mais souvent il est même nié. Alors que dans le passé il était possible de reconnaître un tissu culturel unitaire, [...] aujourd'hui il ne semble plus en être ainsi dans de grands secteurs de la société, en raison d'une profonde crise de la foi qui a touché de nombreuses personnes »<sup>3</sup>. Cette crise provoque des effets toujours plus manifestes même en terres fécondes – disait Benoît XVI aux évêques italiens –, qui risquent de devenir un « désert inhospitalier ».<sup>4</sup>

Tout ceci devrait nous être familier, parce que le mouvement est né justement pour répondre à ce défi de la foi, alors que les premiers signes du désert commençaient à pointer. Combien parmi nous sont venus de ce désert et ont redécouvert la valeur du christianisme alors qu'ils étaient justement dans le néant !

Toutefois, nous ne devons pas nous tromper, comme si la question se trouvait désormais derrière nous. Cette lettre nous le témoigne : « Le travail que l'on me propose en ce moment, m'amène à me poser une question que je n'aurais jamais pensé me poser après 40 ans de mouvement : mais moi, est-ce que je crois ou pas ? S'il ne s'agissait que d'une théorie à répéter ou de principes à affirmer, nous n'aurions pas besoin de nous poser cette question ; il suffirait d'apprendre le discours une bonne fois pour toutes, pour ensuite l'adapter aux différentes

<sup>2</sup> Lc 18,8. [Toutes les citations bibliques sont issues des éditions liturgiques de l'AELF, *ndt*].

<sup>3</sup> Benoît XVI, *Porta fidei*, No 2. Lettre apostolique du 11 octobre 2011.

<sup>4</sup> Benoît XVI, *Discours à l'Assemblée de la Conférence épiscopale italienne*, 24 mai 2012.

situations. Et très souvent cela se passe comme ça. Alors que pour le monde d'aujourd'hui la foi n'est plus une hypothèse évidente, pour moi, au contraire, elle risque de n'être que cela, une hypothèse évidente, tenue pour acquise, une impression de *déjà vu*. Avec une telle foi [réduite à cela] le problème est de se demander : "est-ce que je crois ou non ?" Cette question contient si souvent une pointe de scepticisme ou de moralisme que cela finit par devenir insupportable. C'est comme si, n'ayant pas conscience de ce qui m'est arrivé – et qui m'arrive encore –, ou le considérant comme insuffisant, le fait de croire était le résultat de quelque chose que je devais ajouter ou appliquer. C'est un effort qui nous use ».

Il y a aussi cette autre lettre : « Cher père Carrón, pendant notre école de communauté, certains d'entre nous ont raconté leur propre expérience. Toutes les interventions parlaient d'une certaine attitude face à la vie ; l'un racontait comment il était en train de prendre soin de ses parents et l'autre nous parlait de son changement d'attitude face à son travail, ce qui le rendait plus heureux. Un autre encore apportait un jugement sur un certain type d'expérience ; des choses belles et intéressantes, mais qui pouvaient aussi bien être le fruit d'un effort intellectuel ou moral. Quel est le rapport avec l'expérience chrétienne ? Personne parmi nous ne met en doute l'existence de Dieu, mais alors où se trouve la différence ? Tout le monde peut s'occuper de ses parents, ou bien réussir dans son travail ; tout le monde a le même désir et essaie de bien traiter son fiancé, son mari, ses enfants. Il me semble que parfois l'on saute tout de suite à "l'après", aux conséquences. Mais que reste-t-il de la fascination pour le christianisme dont nous parlons souvent ? Ces temps-ci, j'ai été touchée par les lectures de Pâques qui racontent l'émerveillement des apôtres face à Jésus ressuscité, et la phrase qui se répète sans cesse est "ils crurent en Lui". Et alors, quelle est la différence entre le fait d'être de bonnes personnes et un christianisme en chair et en os ? »

Si la foi ne devient qu'une hypothèse évidente ou si elle est réduite à des conséquences éthiques, que reste-t-il de la fascination pour le Christ ?

Nous devrions tous être reconnaissants envers ceux qui, comme cette amie, nous posent cette question, nous obligent à la regarder, ceux qui ne se contentent pas des conséquences mais qui nous balancent cette question en pleine figure.

Le second rappel provient précisément de don Giussani, qui n'a jamais cessé de nous demander de ne pas considérer la foi comme acquise. La raison en est simple : on peut appartenir au mouvement – précise-t-il – sans avoir une foi réelle : « Le vrai problème de CL aujourd'hui est la vérité de son expérience, et donc, de sa cohérence avec l'origine. Il existe entre nous une attitude dont la principale urgence est de savoir comment vont les choses, comment va la communauté, alors que l'urgence doit être celle de redonner vie à une sensibilité pour la vérité de l'expérience du mouvement. Il faut que CL soit une vie, que

ce ne soit pas seulement un schéma. [...] On peut appartenir au mouvement, aujourd'hui, sans que cela n'implique une foi réelle, sans que la vie de la personne et de la communauté s'en trouve contestée, sans conversion ». <sup>5</sup>

Récemment, le pape François affirmait que parfois « par superficialité, parfois par indifférence, [nous sommes] occupés par mille choses que l'on considère plus importantes que la foi ». <sup>6</sup> Mais cela n'est pas sans conséquence pour la vie. Pour aider chacun de nous à se rendre compte de cela, don Giussani nous offre, comme d'habitude, l'indice le plus frappant au sujet de cette situation : « Le symptôme [le plus impressionnant] révélant que le schéma l'emporte sur la vie est le désarroi que l'adulte récolte quand il se trouve face aux problèmes de la vie. En règle générale, l'adulte évite la difficulté d'une incarnation de la foi dans la vie, et ainsi ne la laisse pas le mettre en situation de crise [...]. Ou alors, dans sa relation avec sa femme, dans l'éducation de ses enfants, au sujet des questions de politique ou du travail, il œuvre indépendamment de ce qui se dit dans la vie de la communauté ; au mieux se laisse-t-il porter par des initiatives lancées par la communauté ». <sup>7</sup>

Le désarroi de l'adulte – et donc notre désarroi – face aux problèmes de la vie est, selon don Giussani, étroitement lié à la difficulté de l'incarnation de la foi dans la vie. Si la foi n'est pas une ressource pour vivre les difficultés que nous sommes amenés à affronter, alors à quoi cela sert-il de croire ? Que signifie avoir la foi ? Don Giussani porte un jugement précis sur la situation que nous vivons : « Le grand problème du monde d'aujourd'hui n'est plus une théorisation interrogative, mais bien une question existentielle. Ce n'est pas "qui a raison ?", mais plutôt "comment fait-on pour vivre ?" De nos jours, le monde est ramené au niveau de la pauvreté évangélique. Au temps de Jésus, la question était de savoir comment faire pour vivre, et non pas de savoir qui avait raison (ça, c'était davantage le problème des scribes et des pharisiens). Cette observation change également la structure de notre préoccupation : nous devons passer de la position intellectuelle du scepticisme, à la passion envers ce qui caractérise l'homme d'aujourd'hui : le doute sur l'existence, la peur d'exister, la fragilité de vivre, l'inconsistance de soi, la terreur de l'impossible, l'horreur de la disproportion entre soi et l'idéal. Tel est le fond du problème, et c'est de là qu'il faut repartir pour acquérir une nouvelle culture, pour une position critique nouvelle ». <sup>8</sup>

<sup>5</sup> « Il vero problema di CL è la verità della sua esperienza » [Le vrai problème de CL est la vérité de son expérience], par L. Cioni, *CL Litterae Communionis*, n. 4, avril 1977, p. 8.

<sup>6</sup> François, *Audience générale*, 3 avril 2013.

<sup>7</sup> « Il vero problema di CL è la verità della sua esperienza », op. cit., p. 8.

<sup>8</sup> *Corresponsabilità*. Stralci dalla discussione con Luigi Giussani al Consiglio internazionale di Comunione e Liberazione [La corresponsabilité, extraits de discussions avec don Luigi Giussani au Conseil international de CL] – août 1991, *Litterae communionis-CL*, novembre 1991, p. 33.

Ces mots ont plus de poids aujourd'hui qu'à l'époque où ils furent prononcés, en 1991. En effet, par ce jugement, don Giussani repère très bien à quel niveau se situe notre difficulté à vivre, cette fatigue que Pavese décrivait avec la génialité que nous lui connaissons : « La vie de l'homme se déroule là-bas dans les maisons, dans les champs. Devant le feu et dans un lit. Et chaque jour qui pointe te place devant la même fatigue et les mêmes défaillances. C'est un dégoût, à la fin [...]. La bourrasque renove la campagne – ni la mort, ni les grandes douleurs ne découragent. Mais la fatigue interminable, l'effort pour rester vivant d'heure en heure, la vue du mal des autres, du mal misérable, fastidieux comme les mouches d'été – c'est là une vie qui vous coupe les jambes ».<sup>9</sup> Il est difficile de décrire de manière plus perspicace et plus pertinente le drame de la vie. Chaque jour, c'est la même fatigue et le même manque. Une fatigue interminable, ennuyeuse, comme les mouches en été. Ce quotidien est « la vie qui coupe les jambes ». En fin de compte, les grandes douleurs ou la mort ne découragent pas comme ce quotidien qui coupe les jambes, et c'est ce qui rend la vie vraiment dramatique.

Par conséquent, c'est face à cette vie qui coupe les jambes que nous devons réaliser la vérification de la foi (et non pas dans nos pensées, nos intentions, nos sentiments, nos discussions) : cette vérification se fait face aux défis du réel ! Don Giussani ne lâche jamais, en nous mettant devant la question d'un point de vue existentiel, il nous empêche de tricher avec nous-mêmes et avec la foi. Il nous met au défi en affirmant que c'est justement dans les épreuves de la vie que l'on voit l'authenticité – ou non – de notre foi : « C'est cela [...] le symptôme de la vérité, de l'authenticité ou non de notre foi : est-ce la foi qui est à la première place, ou est-ce que ce sont d'autres préoccupations qui occupent le premier plan ? Attendons-nous vraiment tout du fait du Christ, ou bien n'attendons-nous que ce que nous avons décidé d'attendre de ce fait, en ne nous en servant en fin de compte que comme appui de nos projets ou de nos programmes [qui deviennent alors les choses dont nous attendons véritablement tout] ? La loi du développement spirituel, cette loi dynamique de la vie de notre foi [...] est réellement d'une extrême importance pour les individus et pour les collectivités ; pour les collectivités comme pour les individus. Il est toujours vrai que pour celui qui comprend et désire Dieu, tout concourt au bien. Il est toujours vrai que c'est dans les difficultés que se révèle le fait que tu veuilles Dieu ou non. [...] Ce que l'homme aime se révèle dans les questions, les problèmes, les demandes, les difficultés. [...] Ce que nous cherchons refait surface – que ce soit le Christ ou notre amour propre, ou encore l'affirmation de nous-mêmes – dans les moments d'épreuves et de difficultés ».<sup>10</sup>

<sup>9</sup> Cesare Pavese, *Dialogues avec Leuco*, Gallimard, Paris 1964, p. 321.

<sup>10</sup> L. Giussani, « La longue marche de la maturité », *Traces* n° 85, Année 9, mars 2008.

Cette année, les difficultés n'ont pas manqué, bien au contraire. Nous les avons bien présentes à l'esprit, que ce soit les difficultés dues à la crise qui nous concernent toujours plus – chacun de nous, nos amis, nos concitoyens –, jusqu'aux difficultés qui nous ont concernés en tant que mouvement.

Qu'est-il ressorti de la confrontation avec toutes ces difficultés ? Lors de la journée de début d'année, nous nous sommes donnés comme hypothèse de travail, pour faire le point avec ces difficultés, ceci : « Dans la vie de ceux qu'Il appelle, Dieu ne permet pas qu'il arrive quoi que ce soit si ce n'est pour la maturité, pour la croissance de ceux qu'Il a appelés. »<sup>11</sup> Le test que don Giussani propose pour vérifier si nous mûrissons dans la foi est justement la capacité que chacun de nous a de faire de ce qui apparaît comme des objections, des persécutions ou même des difficultés, des instruments ou des moments de maturation. C'est à cela que nous pouvons voir la vérité de notre foi.

Qu'avons-nous fait de cette hypothèse de travail ? L'avons-nous utilisée ? Avons-nous essayé de la vérifier ? Qu'est-il arrivé, quelle que soit la réponse que chacun de nous a pu apporter à la proposition qui nous a été faite ? Si nous l'avons utilisée, que s'est-il passé ? Si nous ne l'avons pas utilisée, qu'est-il arrivé ? Quelle est l'expérience que nous avons faite ? Qu'avons-nous appris ?

Dernièrement, nous avons fréquemment répété qu'une « foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, [...] continue à dire le contraire ».<sup>12</sup> Alors, à la fin de cette année, sommes-nous plus enthousiastes pour notre foi et pour le chemin parcouru, ou bien sommes-nous davantage découragés, plus abattus, plus écrasés ? Après tous les défis que nous avons dû affronter, sommes-nous plus sûrs ou plus incertains ? Plus consistants ou plus détruits ? Les circonstances nous ont amenés à faire un travail. Après avoir relevé les défis, pouvons-nous dire, plus conscients que jamais : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? ». Saint Paul a dû, lui aussi, affronter d'énormes difficultés, mais elles l'ont conduit à la certitude. « Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? La détresse ? L'angoisse ? La persécution ? La faim ? Le dénuement ? Le danger ? Le supplice ? L'Écriture dit en effet : “c'est pour toi qu'on nous massacre sans arrêt, on nous prend pour des moutons d'abattoir”. Oui, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à Celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieus, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ notre

---

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 57.

<sup>12</sup> L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, 2006, p. 13.

Seigneur ».<sup>13</sup> Pour nous, est-ce une belle phrase avec laquelle nous sommes d'accord, ou alors est-ce une certitude, fruit de l'expérience vécue ? Tous, en effet, nous connaissons bien la différence entre le fait de répéter des phrases et le fait d'exprimer une expérience vécue, pleinement charnelle, illustrée par la vie.

Certains peuvent répondre de cette manière : « Cher père Carrón, j'ai lu la synthèse de l'assemblée des responsables de CL qui s'est tenue à Pacengo. À la question "mais moi, est-ce que je ressors de toute cette période pendant laquelle nous avons été défiés sans répit, avec plus de certitude sur le Christ ?", je réponds oui. J'ai l'air d'être présomptueuse, et pourtant non, parce que c'est le Christ qui me fait ».

Écoutez encore cette autre lettre : « Je ressens le désir de t'écrire toute ma gratitude et ma reconnaissance pour les dernières paroles que tu as dites et écrites. Je me réfère à la synthèse que tu as faite lors de la réunion des responsables du mouvement et aux lettres que tu as envoyées à la presse à l'occasion des circonstances qui ont touché notre vie. En même temps, j'ai besoin de te dire comment, en vivant mon quotidien, la *sequela* [au sens de suivre, *ndt*] devient un facteur fondamental pour la croissance de ma foi, et engendre une certitude face aux difficultés quotidiennes. Ce qui arrive en moi est quelque chose de surprenant et de nouveau, tout en étant ancien : c'est la renaissance de la nouveauté que l'expérience chrétienne introduit dans ma mentalité. C'est un chemin très lent, mais inexorable, auquel je ne veux pas résister ».

Ou encore celle-ci : « Très cher Julián, je n'arrive pas à garder pour moi ce que j'ai à te dire. Depuis plusieurs jours, je suis émue ; et même la nuit je suis agitée ! À 48 ans, je me surprends encore à vivre cette émotion en pensant que d'ici quelques jours j'irai aux Exercices. Même mon mari s'en est rendu compte, et hier soir il m'a dit : "La plus belle chose de ces Exercices, pour moi, c'est ton émotion, ton attente. Qui peut s'émouvoir comme toi !" [quelque chose s'est bien produit...]. Ces dernières années, après la mort de mon père, le désir de ne pas l'oublier a été le seul moteur de ma vie. Et cela a fait remonter à la surface une question essentielle : soit je reste prostrée dans les recoins des circonstances, soit je recommence à partir de l'unique chose vraie qui me soit arrivée dans la vie. Ton amitié, au travers de la proximité des liaisons vidéo de l'école de communauté, a ravivé ce défi ! Avec le temps, c'est comme si un voile s'était déchiré, et autour de moi tout est devenu plus clair. Mais alors que je commençais à voir de manière plus claire, toute la réalité empirait, s'écroulait, toute sécurité partait en fumée (le travail de mon mari, une situation économique désastreuse, avec quatre enfants dont l'aînée fréquente l'université), le tout lié à de nombreux risques. Mais la chose absurde est que je suis plus contente qu'avant, d'une joie presque inexprimable. Et je m'aperçois que ce

---

<sup>13</sup> Rm 8,35-39.

qui me surprend, commence aussi à surprendre les autres qui me disent : “tu es différente !” Ou encore : “tu es tellement passionnée par toute chose que j’aimerais me confronter avec toi !” Mais ce qui m’étonne le plus, c’est que dernièrement, après le renoncement de Benoît XVI et l’arrivée de François, je me surprends à parler du Christ avec les gens de manière explicite et simple, comme s’il était le signe le plus évident de ce qui est arrivé, et quelque’un m’a même dit : “Tu sais, maintenant que tu m’en parles, je m’en aperçois moi aussi !” Les personnes m’écourent, surprises par une description des faits qui leur correspond davantage. Quelqu’un a aussi exprimé la peur de perdre le pape François, comme une belle chose qui pourrait se terminer ! J’ai répondu, peut-être d’abord pour moi, avec une phrase de *Miguel Mañara* citée par don Giussani (sur un enregistrement audio que j’ai réécouté récemment et qui m’avait touchée) : “Pourquoi as-tu peur de perdre ce que tu sais avoir déjà trouvé ?” Tout ce qui est arrivé n’a pas été conçu par nous ! Cela m’a surpris, et cela a surpris également les autres ! P.S. : merci pour le témoignage que tu représentes pour ma vie ».

Qu’est-ce qui peut résister lorsque nous sommes dépouillés de toute sécurité ? À qui appartenons-nous ? Que reste-t-il de nos projets après que nombre d’entre eux aient échoués ? Que reste-t-il quand nos prétentions sont réduites à zéro ? Il reste ce qui nous est arrivé, parce que personne ne peut nous l’arracher, pas même nous avec nos désillusions, nos colères ou nos rébellions. Il reste un fait qui nous est arrivé.

Toutefois, il ne suffit pas que ce fait demeure. Chacun doit décider. Ou mieux, chacun décide et a déjà décidé. L’alternative est claire : soit nous reconnaissons le Fait – qui de toute façon demeure parce que rien ne peut nous l’arracher – soit nous ne Le reconnaissons pas, et ce sont nos mesures, nos ressentiments et nos scepticismes qui prévalent. Chacun, dans la réponse qu’il donnera, pourra découvrir en s’observant lui-même ce qu’il a de plus cher, ce à quoi il adhère véritablement, ce qui prévaut dans sa vie. Dans la modalité avec laquelle nous répondons, nous crierons à tout le monde (en commençant par nous-mêmes) ce à quoi nous tenons le plus. Il ne s’agit pas d’une question de moralisme, mais d’une question de jugement, de valeur et d’estime.

C’est à ce point que nous pouvons comprendre la portée de la demande initiale : « Mais le Fils de l’homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur terre ? »<sup>14</sup> Peut-être sera-t-il plus facile de ne pas considérer cette question comme acquise si nous la formulons différemment : mais nous, croyons-nous encore que le Christ puisse remplir notre vie ? Est-ce que – et c’est le défi que don Giussani nous lance – nous attendons vraiment tout du fait du Christ, ou est-ce qu’au fond nous ne sommes plus aussi naïfs qu’au début (c’est du moins

---

<sup>14</sup>Lc 18,8.

ce que nous nous disons) et le Christ n'est-il plus désormais qu'une chose parmi tant d'autres, un point d'appui pour nos projets ? Croyons-nous que le Christ est la réponse adéquate pour nous, maintenant, dans les circonstances que nous vivons, à l'âge qui est le nôtre ? Et notre foi dans le Christ, est-elle une foi qui concerne la vie, ou bien n'est-ce qu'une liste d'affirmations abstraites ou d'initiatives à entreprendre ? Pourquoi don Giussani dit-il vrai lorsqu'il affirme qu' « On peut appartenir au mouvement, aujourd'hui, sans que cela n'implique une foi réelle, sans que la vie de la personne et de la communauté s'en trouve contestée, sans conversion »<sup>15</sup> ?

Cette phrase de l'Apocalypse – que je sens comme m'étant adressée, et que donc je vous propose à vous, mes amis – semble s'adresser à tous : « Tu ne manques pas de persévérance [et c'est vrai puisque tu es ici], car tu as beaucoup supporté pour mon nom, sans jamais te lasser. Mais j'ai contre toi que tu as perdu ton amour des premiers temps ».<sup>16</sup>

Où donc est notre premier amour ?

Nous ne pouvons pas faire tenir « debout » un geste de cette dimension sans la contribution et le sacrifice de chacun de nous, dans l'attention aux avis, au silence et aux indications qui sont données. Chacune de ces choses est une modalité à travers laquelle nous pouvons demander au Christ qu'Il ait pitié de notre néant, qu'Il nous donne cette conversion qui nous rende véritablement nous-mêmes. Nous savons tous combien nous avons besoin de ce silence, un silence qui nous aide à laisser pénétrer en nous, jusqu'à la moelle, chaque chose qui a été dite, et qui aide à faire de ce silence un cri, une demande au Christ : qu'Il ait pitié de nous.

---

<sup>15</sup> « Il vero problema di CL è la verità della sua esperienza », op. cit., p. 8.

<sup>16</sup> Ap 2,3-4.

# MESSE

*Lectures : Ac 9,1-20 ; Ps 116 (117) ; Jn 6,52-59*

## HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO

« Jésus dit alors : “Amen, amen, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l’homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n’aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour” ». <sup>17</sup> Dans quelques instants, cette promesse, ce jugement du Christ, deviendra une réalité physique. Sa présence de ressuscité traverse les 21 siècles qui nous séparent de ces mots comme elle traverse ces lieux : Capharnaüm, Damas, Rimini. Aucune génialité humaine, aussi grande soit-elle, ne peut imaginer une familiarité, une tendresse, une passion comme ça pour chaque individu : « Ma chair est ta nourriture, Mon sang est ta boisson pour la vie », pour la vie-vie, pour que tu vives de Moi, avec Moi, pour Moi. Lorsque Jésus a prononcé ces paroles, tout le monde s’est éloigné, sauf les douze.

C’est ce moment que don Giussani décrit comme le commencement de la foi, lorsque Pierre, avec son tempérament généreux et impétueux, dit : « Nous ne comprenons pas comment cela peut arriver, mais loin de Toi où pourrions-nous aller ? »

Le Christ a saisi ces personnes simples, il a pénétré la racine de leur être, non avec force, mais avec tendresse, en prenant continuellement l’initiative avec elles, jusqu’à ce que leur cœur soit rempli de Lui, complètement rempli de Lui. Il a saisi Pierre, le rude pécheur ; il a saisi Paul, l’intellectuel raffiné, le pharisien, le persécuteur, en le transformant en grand amoureux de Sa personne. S’il a saisi Pierre, s’il a saisi Paul, et tout une longue chaîne jusqu’à don Giussani, pourquoi ne pourrait-il pas te saisir, me saisir, nous attraper maintenant, dans ce geste plein de tendresse et de passion pour la vie de chacun de nous ? Pourquoi résister ? Que pouvons-nous y opposer ? Existe-t-il quelque chose de plus simple que de laisser entrer Sa vie dans la mienne, ce qui me fait être un avec Lui ?

---

<sup>17</sup> *Jn 6,53-54.*

# *Samedi 20 avril, le matin*

*À l'entrée et à la sortie du salon :*

*Franz Schubert, Trio pour piano No 2 en mi bémol majeur, Op. 100 D 929*

*Eugene Istomin, piano – Isaac Stern, violon – Leonard Rose, violoncelle*

*“Spirto Gentil” No 14, Sony Classique*

*Angélus*

*Laudes*

## ■ PREMIÈRE MÉDITATION

**Julián Carrón**

### **« L'ange du Seigneur porta l'annonce à Marie »**

L'Année de la foi a pour but de nous faire redécouvrir la beauté et la joie de la foi, qui commence avec l'irruption du Mystère dans l'histoire, comme nous nous le remémorons chaque matin : « L'ange du Seigneur porta l'annonce à Marie ». Ceci est le commencement. Par conséquent, affrontons dans cette première leçon l'évènement chrétien, cette irruption du Mystère, pour cueillir sa vraie nature. Nous aborderons ensuite, dans la leçon de cet après-midi, le thème de la réponse de l'homme à cette irruption.

#### **1. Le christianisme est un évènement : « Il était rempli de ce regard »**

« Le christianisme est un évènement »<sup>18</sup> : c'est une phrase qui nous est très familière. Mais nous savons tous qu'il ne suffit pas de posséder la bonne définition pour vivre le christianisme selon sa nature. Que signifie que le christianisme est un évènement ? Quel est le contenu de cette expérience ? Le christianisme se révèle dans sa nature comme une réponse à un besoin présent. Par conséquent, il nous intéresse aujourd'hui s'il est en mesure de répondre au besoin qui caractérise l'être humain que nous sommes, s'il répond à cette « fatigue interminable » de cette « vie qui coupe les jambes ».<sup>19</sup>

« Très cher père Julián, je suis en train de passer de la période “héroïque” d'une guerre radicale – à savoir le bouleversement que représente la maladie – à

<sup>18</sup> L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne. ParCours II*, Cerf, Paris 2006, p. 143.

<sup>19</sup> Cesare Pavese, *Dialogues avec Leuco*, op. cit., p. 131.

une bataille quotidienne, au fait de comprendre que, au fond, tout doit se jouer et se joue instant après instant. Chaque jour la nausée, la fragilité physique, les sautes d'humeur provoquées par les médicaments, ou encore les mots qui me manquent quand je veux parler, me font comprendre que j'ai besoin d'une présence maintenant, instant après instant, qui puisse vaincre n'importe quelle réduction que l'habitude introduit ». Comme cet ami, nous avons tous besoin d'un évènement maintenant, parce que le salut de notre moi et de l'histoire est un évènement, pas une pensée. Qui est en mesure de comprendre cela plus que les autres ? Les malades, les hommes blessés, les pécheurs, les nécessiteux, c'est-à-dire les personnes conscientes de leur propre condition humaine, ceux qui ne piétinent pas leur humanité avec ses exigences de plénitude et d'accomplissement.

Les Évangiles illustrent cela continuellement ; nous sommes frappés de voir que ce sont les indigents qui cherchaient Jésus. Les publicains en sont l'exemple type. Il est surprenant de lire dans l'Évangile – mais nous ne nous en apercevons pas, nous l'ignorons presque à cause de sa simplicité – que : « Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : “Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux !” [justifiant ainsi la motivation qui poussait les autres à se rapprocher de Jésus] »<sup>20</sup>. Cette phrase est une généralisation de ce qui a dû se passer de nombreuses autres fois. « Jésus, sortant de Capharnaüm, vit un homme, du nom de Matthieu, assis à son bureau de publicain (collecteur d'impôts). Il lui dit : “Suis-moi”. L'homme se leva et le suivit. Comme Jésus était à table à la maison, voici que beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent prendre place avec lui et ses disciples. Voyant cela, les pharisiens disaient aux disciples : “Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ?” Jésus, qui avait entendu, déclara : “Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades” ».<sup>21</sup>

Comment est-il possible que ceux qui semblaient le plus éloignés du Christ, ceux qui semblaient le moins intéressés par le fait de rester avec Lui, s'avéraient être ceux qui Le cherchaient le plus ? Que voyaient-ils en Lui qu'ils ne trouvaient pas chez les autres ? Ce n'est qu'avec Lui qu'ils réussissaient à se regarder eux-mêmes. C'est un exemple éblouissant du fait que l'autre est un bien. La présence de Jésus était perçue comme un bien précieux, rester avec lui leur faisait du bien ; et pour Jésus, ces personnes étaient un bien, à tel point qu'il restait manger avec elles. Quelle grande consolation pour chacun de nous, dans la mesure où nous nous identifions avec la simplicité de ces récits, que d'être rejoints par une telle

---

<sup>20</sup> *Lc* 15,1-2

<sup>21</sup> *Mt* 9,9-12

Présence (quels que soient la situation où nous nous trouvons, la difficulté que nous traversons, les défis que nous devons affronter) ! Qui peut se sentir exclu ? « Quelle impression cela doit faire de se sentir ainsi regardé par un autre, absolument étranger, et de se sentir ainsi saisi jusqu'au plus profond de soi. »<sup>22</sup>

Pouvoir rester face à Lui sans avoir à oublier ou à cacher quoi que ce soit de sa personne. Et ce n'est pas parce que Jésus faisait semblant d'ignorer leurs fautes ou parce qu'Il les justifiait. Cela ne leur aurait pas procuré la paix. Parmi les gens qui l'entouraient, il y en avait déjà bien assez qui justifiaient leurs fautes. Alors pourquoi le cherchaient-ils ? Parce qu'avec Lui, ils n'étaient justement pas obligés de cacher quoi que ce soit, parce que tout était clair à Ses yeux. En revanche, d'autres le considéraient comme quelqu'un de naïf, incapable de se rendre compte de comment les choses étaient vraiment. « Un pharisien [appelé Simon] avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table. Survint une femme de la ville, une pécheresse. Elle avait appris que Jésus mangeait chez le pharisien, et elle apportait un vase précieux plein de parfum. Tout en pleurs, elle se tenait derrière lui, à ses pieds, et ses larmes mouillaient les pieds de Jésus. Elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et y versait le parfum. En voyant cela, le pharisien qui avait invité Jésus se dit en lui-même : “Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse” ». <sup>23</sup> Immédiatement, pour faire comprendre à ce pharisien qu'il n'était pas si naïf et qu'il connaissait bien cette femme, Jésus raconte la parabole des deux débiteurs : « “Un créancier avait deux débiteurs ; le premier lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvait rembourser, il remit à tous deux leur dette. Lequel des deux l'aimera davantage ? ” Simon répondit : “C'est celui à qui il a remis davantage, il me semble. – Tu as raison”, lui dit Jésus. Il se tourna vers la femme, en disant à Simon : “Tu vois cette femme ? Je suis entré chez toi, et tu ne m'as pas versé d'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé ; elle, depuis son entrée, elle n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu ne m'as pas versé de parfum sur la tête ; elle, elle m'a versé un parfum précieux sur les pieds. Je te le dis : si ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, c'est à cause de son grand amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour. »<sup>24</sup>

Ceux qui s'approchaient de Lui, comme la Samaritaine, savaient bien que l'on ne pouvait rien cacher à ce prophète : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait ». <sup>25</sup>

<sup>22</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 15.

<sup>23</sup> *Lc* 7,36-39.

<sup>24</sup> *Lc* 7,41-47.

<sup>25</sup> *Jn* 4,39.

Même la soif de bonheur de cette femme était évidente pour le Christ. Et donc aucune faute, aucune maladie, aucune douleur, aucune situation, aucun drame, aucune circonstance ne pouvait empêcher qu'il arrive quelque chose d'absolument imprévisible, comme en témoigne le récit – qui nous est si familier – au sujet de Zachée, le chef des collecteurs d'impôts de Jéricho.

Prêtons attention à la façon dont don Giussani nous invite à regarder, pour pouvoir comprendre. Combien pouvons-nous perdre parce que nous n'avons jamais le temps de regarder comme nous l'enseigne don Giussani ! Quel avantage ce serait pour notre vie, pour notre regard sur nous-mêmes, si nous nous comportions comme don Giussani, en cherchant à nous identifier au Christ, afin que notre vie puisse être remplie de ce regard, du regard que le Christ porte à Zachée !

Voici donc comment don Giussani raconte l'épisode de Zachée : « C'était le chef du centre des impôts, le chef de la mafia de Jéricho et de ses environs, le chef des collecteurs d'impôts, de ceux qui étaient considérés par la population comme des ennemis, des vendus aux Romains, des pécheurs publiques dont il fallait rester éloigné d'au moins dix mètres pour ne pas être contaminé par l'air qui les entourait. Il a entendu dire que Jésus était dans la région, parce que tout le monde parlait de lui. Il passe devant la foule et grimpe sur un sycomore, un arbre pas particulièrement haut, de manière à pouvoir le voir passer, par curiosité, pour mieux le voir dans les yeux, parce que lui-même était trop petit. La foule s'approche, Jésus est en train de parler, il avance, s'arrête sous l'arbre, lève la tête et dit : "Zachée, descends, je viens chez toi". Zachée répond : "Je viens". Imaginons cet homme qui, sans prononcer un mot, descend de l'arbre en glissant et se met à courir vers sa maison. Pensez à la plénitude de ce silence, l'oreille et le cœur emplis de la parole entendue, de son nom : finalement, son nom a été prononcé ! Nous pouvons très bien imaginer comment cet appel a retenti par la suite dans tout ce qu'il faisait, même lorsqu'il était silencieux, même quand il travaillait en silence. Pour Zachée cette rencontre fut un miracle, quelque chose qui a radicalement transformé sa vie. Zachée n'a pas eu peur de tout perdre. Quand il s'est entendu dire "Zachée, je viens chez toi", il a perdu tout ce qu'il avait devant les yeux, il a été rempli de ce nom ».

L'invitation de don Giussani est claire : « Nous devons nous identifier avec les personnes dont parlent les Évangiles. Mais nous ne les comprenons pas et nous ne réussissons pas à nous identifier avec ce qu'elles étaient, nous ne nous identifions pas avec le Christ quand il dit : "Zachée". Lorsque retentit le mot "Zachée", alors nous comprenons Zachée. Quand le Christ dit : "Zachée, descends, je viens chez toi", c'est à ce moment-là que nous comprenons ce qu'était Zachée. Imaginez ce que Zachée a entendu, comment il a soupesé toutes ses erreurs sans même les mesurer, comment il a ressenti ce qu'il était et qui était

Celui qui l'appelait. Ce n'est qu'en nous identifiant au Christ que nous pouvons le voir ». <sup>26</sup> Par ailleurs, don Giussani observe : « C'est cette proximité, cette présence – non pas une présence qui regarde ailleurs, mais une présence qui te regarde toi –, c'est cette proximité qui bouleverse, par laquelle la vie est transfigurée. De fait, en rentrant chez lui, Zachée n'a pas dit : "Maintenant il va me dire que j'ai volé cent par-ci, trente-quatre par-là, maintenant..."". Il était rempli de ce regard, il est allé chez lui préparer le repas pour cet homme, pour celui qui l'avait regardé. Et ensuite, comme une conséquence, il a pensé : "Voilà, je redonne tout ce que j'ai pris". Mais c'est une conséquence qui a duré toute la vie, parce qu'elle n'était pas automatique ; chacun de nous connaît la fougue avec laquelle il se donne, mais il sait aussi qu'ensuite il se retire, c'est la lutte de la vie. Mais ce qui désormais transfigure la vie est devenu un fait. Matthieu était transfiguré ; la femme, ce petit groupe de femmes était transfiguré. Essayez d'imaginer ce que les maris et les enfants de ces femmes ont pu dire : "Mais vous êtes folles ?". Elles étaient autre chose, Zachée était autre chose, leur vie était transfigurée. Elles savaient qu'elles aimaient encore plus leur mari et leurs enfants, et Zachée comprenait qu'il était devenu plus riche qu'avant, transfiguré parce qu'il était proche de cet homme. C'est l'inverse de l'épisode du jeune homme riche à qui Jésus dit : "Viens avec moi", c'est-à-dire "Je veux rester près de toi". Et l'Évangile dit : "Celui-ci s'en alla tout triste", le jeune homme riche, triste. Nous sommes soit transfigurés, soit tristes, parce que nous ne pouvons pas rester là, nous ne pouvons pas nous arrêter là où nous étions avant que le Christ ne nous appelle, avant qu'Il nous donne une vocation, avant qu'Il s'approche de notre vie, quand Il a demandé à notre vie d'être Son témoignage dans le monde ; nous ne pouvons plus être comme avant : soit nous devenons plus tristes, nous dépérissons davantage, même si nous avons l'impression de reprendre du souffle parce que nous retournons à ce qui nous convient, nous devenons mesquins, et même humainement pénibles, soit nous sommes transfigurés ». <sup>27</sup>

Le fait que le christianisme soit un événement signifie, dans l'expérience, la prévalence d'une présence ; pas n'importe quelle présence, mais cette Présence capable de répondre au besoin de la vie. « Pour se faire reconnaître, Dieu est entré dans la vie de l'homme comme un homme, sous une forme humaine, de sorte que la pensée, l'imagination et l'affection de l'homme ont été comme "bloquées", attirées par Lui comme un aimant ». <sup>28</sup> Pourquoi ont-elles été attirées par Lui, par Sa présence ? Parce seule Sa présence était en mesure de

<sup>26</sup> Assemblée avec un groupe de jeunes débutant le chemin vocationnel de l'association ecclésiale des *Memores Domini*, 26 juin 1993, pro manuscripto.

<sup>27</sup> Notes d'une leçon lors des Exercices des novices des *Memores Domini*, août 1982.

<sup>28</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 37.

répondre au besoin de la vie, à l'exigence d'accomplissement. Le christianisme en tant qu'évènement est la prévalence de la Présence sans laquelle la vie serait sombre, triste, privée d'un véritable intérêt. On ne peut pas vivre sans elle. Et c'est la raison pour laquelle nous cherchons continuellement cette Présence. Non pas pour être avant tout « bons », mais pour vivre, pour pouvoir demeurer face à nous-mêmes, pour pouvoir avoir de l'affection envers nous-mêmes.

« Ta grâce vaut plus que la vie ».<sup>29</sup> Qu'est-ce que cette « grâce » qui vaut plus que la vie ? Pour nous, cette grâce a un nom : Jésus. Sa Personne est toute la grâce.

Pourquoi cette Présence réussit-elle à prévaloir de manière si puissante, même face à tous les problèmes de la vie dans lesquels nous nous embourbons si souvent ? Comment se fait-il qu'elle s'impose avec cette puissance simple, sans que nous puissions faire quoi que ce soit pour l'éviter ? Comment est-il possible que ni notre mal, ni notre incohérence (et celle des publicains était grande) ne réussissent à l'empêcher de s'imposer dans notre vie ? À cause de la correspondance qu'elle trouve, qu'elle réalise dans le cœur de l'homme. Notre cœur peut être distrait, réduit autant que l'on veut, mais rien ne peut empêcher, au moins pour un instant, que cette Présence ne s'impose. L'homme ne peut pas contrôler le premier instant. Personne ne peut empêcher d'être touché par une présence, quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve. Elle est si imprévue qu'elle nous surprend sans défense, au moins pour un instant.

Mais, alors, que vient faire ici le besoin ? Pourquoi Jésus dit-il être venu pour les malades ? Pourquoi seules les personnes blessées sont-elles, en règle générale, ouvertes à un imprévu ? Sans besoin, sans blessure, on ferme tout de suite toute possibilité à cet imprévu, on cherche à ordonner les choses. Le besoin est une condition nécessaire, non pas pour que l'évènement arrive, mais pour le reconnaître. Un évènement fait irruption, il arrive, irréductible, ici et maintenant, il n'est pas la conséquence de choses antécédentes. Le besoin permet de voir l'évènement, de s'en rendre compte. Comme l'a dit le pape François lors de sa rencontre avec les cardinaux : « La vérité chrétienne est attirante et persuasive parce qu'elle répond au besoin profond de l'existence humaine, annonçant de manière convaincante que le Christ est l'unique Sauveur de tout l'homme et de tous les hommes. Cette annonce reste valable aujourd'hui comme elle le fut au début du christianisme, quand s'opéra la première grande expansion missionnaire de l'Évangile ».<sup>30</sup>

Celui qui se laisse toucher par cette Présence ne peut éviter de la percevoir comme un bien à ne pas perdre. Elle correspond tellement à l'attente, que

<sup>29</sup> Ps 63 (62),4 "Ton amour vaut mieux que la vie".

<sup>30</sup> Francesco, *Audience avec les Cardinaux*, 15 mars 2013.

rien d'autre n'est en mesure de fournir une satisfaction aussi bouleversante. Ainsi, avec Lui, même le plus misérable des hommes fait une expérience de satisfaction si grande qu'il devient libre. Au-delà de toutes les formules dans lesquelles nous essayons d'encastrier l'expérience, cette correspondance crie la valeur d'une telle Présence : Son exceptionnalité, Sa divinité.

Si la présence de ce regard prévaut en nous, si ce regard investit notre vie, alors cela se voit dans la manière avec laquelle nous entrons en relation avec tout. « Son rapport avec Dieu – don Giussani parle ici du paralysé guéri par Jésus –, la façon dont il a prié ce soir-là, la façon dont ensuite il s'est rendu dans le temple tous les jours, le sentiment de la vie qu'il avait en voyant le soleil se coucher ou se lever, quand il allait travailler tous les matins avec l'âme pleine de gratitude et comblée de crainte mystérieuse, de crainte et de tressaillements envers ce mystérieux Dieu qui est venu jusqu'à lui en cet homme qui l'avait guéri ; bref, le sentiment envers Jésus, la manière dont il disait que Jésus était le Messie – et il l'a dit également à d'autres personnes, parce qu'ensuite il les a rejoints, il est devenu l'un de ses disciples –, la manière dont il allait avec les autres dans les villages pour annoncer que le Règne de Dieu était déjà parmi eux (parce qu'il y avait Jésus), la manière avec laquelle il pensait à son passé (à tout le marasme dans lequel il s'était laissé aller : les bassesses, les découragements, les insultes), la manière avec laquelle il traitait ses proches, la façon dont on le traitait maintenant ; c'était autant d'actions qui portaient d'une conscience de soi, d'un sens de sa personne dont la physionomie était modelée par le souvenir de la manière dont Jésus l'avait saisi, de la manière dont Il l'avait investi, avec laquelle Il l'avait traité, de la manière avec laquelle lui-même L'avait connu ».<sup>31</sup>

C'est une présence tellement irréductible, qui engendre une nouveauté si grande, qu'elle permet de tout regarder sous un éclairage différent, moins confus, plus vrai. Cette expérience de nouveauté dans le rapport avec toute chose nous introduit dans une vraie connaissance du Christ. Elle permet de connaître Jésus, non pas comme une définition abstraite, mais comme une expérience. C'est à ce stade que l'homme peut comprendre la valeur de cette présence. On reconnaît celui qui découvre le Christ à partir du jugement d'estime qui naît en lui.

Personne n'a su aussi bien l'exprimer que Saint Paul : « J'aurais pourtant, moi aussi, des raisons de placer ma confiance dans les valeurs charnelles. Si quelqu'un pense avoir des raisons de le faire, moi, j'en ai bien davantage. J'ai reçu la circoncision quand j'avais huit jours ; je suis de la race d'Israël, de la

---

<sup>31</sup> L. Giussani, *Dal temperamento un metodo* [Du tempérament, une méthode], Bur, Milan 2002, p. 5.

tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; pour la Loi, j'étais un pharisien ; pour l'ardeur jalouse, j'étais un persécuteur de l'Église ; pour la justice que donne la Loi, j'étais irréprochable. Mais tous ces avantages que j'avais, je les ai considérés comme une perte à cause du Christ. Oui, je considère tout cela comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur. À cause de lui, j'ai tout perdu ; je considère tout comme des balayures, en vue d'un seul avantage, le Christ ». <sup>32</sup>

Jésus était bien conscient de ce qu'Il apportait au monde : « Le Royaume des cieux est comparable à un trésor caché dans un champ ; l'homme qui l'a découvert le cache de nouveau. Dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ ». <sup>33</sup> Quelle est la valeur de cette Présence, si grande que l'on fait une super affaire en La préférant à toute autre chose ?

C'est ce que les disciples ont témoigné. L'attrait de cette Présence était si grand qu'ils ont tout lâché pour la suivre. Pourquoi ? Sa présence investissait tellement leur vie – elle répondait tellement à leur faim et à leur soif de sens et d'affection – que le Christ leur suffisait. La satisfaction que cette Présence procurait était si imposante que la *sequela* constituait l'unique possibilité de ne pas La perdre. La moralité avait la même origine que l'émerveillement : Sa présence. En effet, la moralité surgit de la Présence, et non d'un effort volontariste. Le moralisme a une origine différente de la *sequela* (qui est toujours l'émerveillement d'une présence).

Et c'est cette même Présence qu'ont rencontrée les publicains. On le comprend parce qu'ils Le recherchaient sans cesse, ils Le suivaient : non par moralisme, mais à cause de cette profonde sympathie que Sa personne réveillait en eux. Ils étaient attirés par Lui. Ils voulaient rester avec Lui. Tout comme Paul le pharisien, ou Pierre le pécheur. « Cette rencontre est ce qui polarise continuellement notre agir, qui donne la signification et la synthèse de notre existence. En dehors de cela, rien ne peut provoquer la conscience de la nouveauté dans la vie. Par cette rencontre, l'évènement du Mystère présent touche notre vie et la fait participer à un mouvement de nouveauté continue ». <sup>34</sup>

On peut comprendre que celui qui Le rencontre, comme l'écrivait Dostoïevski, ne peut plus faire abstraction de Lui : « Je ne sais comment font les autres, mais je sens que je ne puis leur ressembler. Chacun pense successivement à diverses choses ; moi, j'ai toujours la même idée dans l'esprit, et il m'est impossible de pen-

---

<sup>32</sup> Ph 3,4-8.

<sup>33</sup> Mt 13,44.

<sup>34</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 39.

ser à une autre ». <sup>35</sup> Dans le même sens, nous connaissons bien les mots de Möhler : « Je pense que je ne voudrais plus vivre, si je ne l'entendais plus parler ». <sup>36</sup>

La modalité avec laquelle don Giussani nous a enseigné à regarder Jean et André restera toujours pour nous le critère pour vérifier si le christianisme est en train de se produire maintenant, s'il est une Présence qui prévaut, ou bien s'il est déjà réduit à une catégorie, à une définition abstraite. Sinon nous pouvons dire que le christianisme est un évènement, mais nous le disons comme si nous exposons une définition, pas comme quelque chose qui est en train de se produire maintenant.

« Le christianisme est "évènement" : quelque chose qui auparavant n'était pas et qui, à un certain moment, est survenu. André et Jean n'ont pas dit : "Ce qui nous est arrivé est un évènement". Ce n'était pas évidemment nécessaire qu'ils explicitent déjà dans une définition ce qui leur arrivait : cela se produisait justement ! Le christianisme est un évènement. Il n'y a pas d'autre terme pour indiquer la nature : ni le mot loi, ni les mots idéologie, conception ou projet. Le christianisme n'est pas une doctrine religieuse, une suite de lois morales, un ensemble de rites. Le christianisme est un fait, un évènement : tout le reste n'en est que la conséquence ». <sup>37</sup>

Les disciples pouvaient Le reconnaître en Le regardant parler, en se sentant regardés, en se sentant accueillis au plus profond de leur être. Ils avaient perçu que Sa présence avait réussi à prévaloir sur toute chose parce qu'ils avaient été immédiatement conquis, pris, parce qu'ils avaient reconnu cet homme dans Sa valeur unique, incomparable, divine, et qu'il avait été facile de s'en rendre compte. Lorsque prévaut en nous l'attention aux conséquences, alors cela signifie que nous nous sommes déjà éloignés du fait !

« Dieu est devenu un évènement dans notre existence quotidienne afin que notre moi se reconnaisse avec clarté dans ses facteurs originaux, qu'il rejoigne sa destinée et qu'il se sauve. Il en fut ainsi pour Marie et Joseph. Il en fut ainsi pour Jean et André, qui se mirent à la suite de Jésus grâce au signe de Jean Baptiste. Dieu entra comme évènement dans leur vie. Qu'ils l'aient toujours gardé en mémoire ou qu'ils l'aient parfois oublié, spécialement dans les premiers jours ou dans les premiers mois, toute leur vie a dépendu de cet évènement : dans la mesure de son importance, on ne peut plus retourner en arrière après un évènement [comme si rien ne s'était produit]. Il en fut ainsi pour eux. Il en est ainsi pour nous aujourd'hui : un évènement peut marquer un com-

<sup>35</sup> Fiodor Dostoïevski, *Les possédés*, [p. 172 édition de BeQ, Bibliothèque électronique du Québec, en réf. à éd. Librairie Plon, Paris, 1886. Actuellement publié par éd. Gallimard, ndt].

<sup>36</sup> Cfr. J.A. Möhler, *De l'unité de l'Église, ou du principe du catholicisme d'après l'esprit des Pères des trois premiers siècles*, trad. Bernard, Bruxelles 1838, p. 50.

<sup>37</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 24.

mencement et un chemin. L'évènement peut indiquer une *méthode* de vie. Il s'agit toujours d'une expérience à faire. Un tel chemin requiert l'engagement de l'homme, touché par l'évènement, jusqu'à ce qu'il surprenne le sens véritable de ce qu'il a commencé à entrevoir : c'est un chemin du regard ».<sup>38</sup>

Nicolas Cabasilas écrit : « Connaître par l'expérience [...] signifie rejoindre la chose elle-même : la forme s'imprime dans l'âme et suscite le désir comme un vestige proportionné à sa beauté ».<sup>39</sup> La beauté de cette Présence, imprimée dans l'âme, suscite le désir. Et elle marque donc un commencement, un chemin.

S'il est vrai que l'on ne peut pas revenir en arrière par rapport à un évènement, de la même manière, il est vrai que nous pouvons céder à ce désir (ou pas). Pour suivre avec curiosité, pour s'engager, il faut que cet évènement indique un commencement et un chemin, sinon le chemin du regard se bloque.

C'est ici que commence véritablement le drame, parce que très souvent ce qui se produit sous nos yeux n'est rien moins que l'évènement du Christ présent. Comme nous le racontons entre nous, on voit cet évènement à cause de la différence avec laquelle nous vivons les mêmes choses que tout le monde. Cela peut-être la façon dont nous vivons une fête de mariage ou des funérailles ; et cela est si vrai que les autres nous regardent, étonnés par cette différence : « Si c'est comme ça, alors c'est beau de mourir » a dit une personne aux funérailles de l'un de nos amis. Mais si nous restons reclus, si nous bloquons le désir que cette différence suscite en nous, nous devenons esclaves du résultat à atteindre, à tel point que nous nous mettons en colère dès le premier imprévu. C'est pourquoi don Giussani tient à nous rendre conscient – avec une charité infinie – du fait que si nous nous arrêtons devant le contre coup sentimental, sans céder à la puissante attraction de la beauté que nous avons devant nous, cela ne nous suffit pas pour vivre.

J'ai toujours été frappé par cet épisode relaté par don Giussani, et qui indique bien là où se trouve le problème face auquel nous nous bloquons si souvent. Après avoir écouté une belle chanson, chantée avec soin, dans une atmosphère d'humanité enviable, unique, dans une maison du *Gruppo adulto* [des *Memores Domini*], don Giussani s'est arrêté un instant et a remarqué : « C'était vraiment très beau, aussi bien la musique, que la manière de chanter, ou que ce sentiment humain d'amitié et de fraternité, de compagnie dans une aventure. Pourtant, si les choses pouvaient n'être qu'énumérées comme je viens de le faire, et c'est tout, [c'est très beau, mais c'est tout, ça suffit, on s'arrête là], si quelque chose d'autre était donné pour acquis – accepté et reconnu (comprendons-nous bien !) mais donné pour acquis –, si Son nom ne résultait pas

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 27.

<sup>39</sup> N. Cabasilas, *La vita in Cristo*, Città Nuova, Verona 2005, p. 142 [Cfr. Nicolas Cabasilas, *La vie en Christ*, éd. Le Cerf, Coll. Sources chrétiennes].

d'un dialogue insistant, du simple désir de se faire entendre, du simple désir de L'entendre, s'Il n'avait pas une personnalité autonome, un visage unique, des traits que l'on ne peut comparer même avec ceux qu'Il a Lui-même créés à son image »<sup>40</sup>, alors tout ceci ne suffirait pas. Cela ne suffirait pas à notre attente de bonheur, à notre soif du destin ; et même un travail exceptionnel ne suffirait pas, même la réussite de la vie. Rien ne suffirait !

C'est pourquoi, chers amis, il insiste : « Soyons attentifs au fait que Jésus parmi nous peut être l'origine d'un monde plein d'humanité, de joie, d'amitié, de raisons formellement irréprochables, et d'aides formellement mais aussi matériellement concrète [...], cependant Jésus [cette Présence] peut être réduit à "l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau" ».<sup>41</sup> Si l'envie de pleurer ne vous prend pas à l'idée que Jésus puisse être réduit à l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau...

Le Christ « ne peut-être dilapidé ou délavé par l'aspect joyeux et beau qu'offre la compagnie des visages qui devrait être l'esquisse de Lui ! ». Cette réduction peut être évitée si « nous Lui disons réellement "tu" avec toute la conscience de notre *moi* : plus nous avons conscience de nous-mêmes, plus la dévotion au Christ est puissante, grande, vraie, simple et pure. [...] La présence du Christ dans le monde est le miracle de notre compagnie. Mais ce n'est que la partie émergée d'un signe qui "s'enfonce là où se trouve la plus grande vérité", ou mieux, c'est la pointe d'un signe qui pour tout le reste fait naufrage dans le sens commun, dans l'apparence naturelle des choses communes et courantes. C'est pourquoi, plus nous nous aimons nous-mêmes intensément, de manière préférentielle – c'est-à-dire là où le bien coïncide avec le fait de dire "moi" avec une fougue que les autres ne connaissent pas, ou de dire "tu" avec une fougue que les autres ne connaissent pas –, et moins il s'agit d'atténuer le poids de notre amitié, de rendre floue cette efficacité remplie des yeux, des lèvres et du regard, de la parole, du chant, du cœur d'une compagnie belle comme celle-ci, mais c'est comme une espèce de tension exaspérée – chargée de tout ce que j'ai nommé et qui forme notre compagnie – à crier ton nom, ô Christ : "Merci parce que tu t'es montré et que tu t'es assis ici" ».<sup>42</sup>

Par conséquent, s'il n'y a pas cette tension exaspérée à crier Ton nom, ô Christ, rien ne peut suffire !

C'est pourquoi la question d'une implication totale avec la réalité – dont nous avons parlé récemment – est une question d'estime, comme le disait un ami au cours d'une assemblée : « Si on ne s'implique pas totalement avec la réalité, c'est parce qu'au fond on n'a pas d'estime pour ce que l'on a rencontré. On es-

<sup>40</sup> L. Giussani, *L'attrattiva Gesù* [L'attrait de Jésus], Bur, Milan 1999, p. 148.

<sup>41</sup> *Ibidem*, pp. 150-151.

<sup>42</sup> *Ibidem*, pp. 152-153.

time toujours quelque chose qui a une valeur absolue pour nous, on estime cette chose parmi toutes les autres. C'est comme si l'estime que nous avons pour Jésus était la même que celle que nous avons pour tant d'autres choses, plutôt que d'être l'Estime avec un grand « E » : je ne T'estime pas jusqu'au bout, ô Christ, et mon engagement dans la réalité est donc partiel. C'est ce que je remarque chez moi et chez les autres : si nous avons cette estime totale envers Jésus, alors nous affrontons la réalité, nous en cherchons le sens. Jésus est tout ».

Alors, notre espérance consiste en ce que L'Évènement continue à se produire et qu'Il nous attire au point de réveiller en nous le désir de nous impliquer, de manière à ce que nous puissions L'accueillir au moment où Il arrive. Mais si nous ne percevons pas Sa présence, alors inévitablement le centre de gravité de l'affection se déplace, même si nous ne nous en rendons pas compte. De Sa présence peut même naître tout un monde d'humanité, mais le Christ ne prévaut pas. C'est la foi qui est en jeu ici.

Comment pouvons-nous nous rendre compte que le Christ ne prévaut pas ? L'expérience nous offre tous les « voyants » nécessaires : le travail, ou bien une belle compagnie, ne nous suffisent pas. Et pourtant, nous ne nous rendons pas compte de la manière avec laquelle cette réduction arrive, à cause « d'un étrangeté obscurcissement de la pensée »,<sup>43</sup> comme le dit Benoît XVI.

Si la méthode de la connaissance est l'Évènement, si nous ne réalisons qui nous sommes qu'à travers l'Évènement présent, alors seul quelqu'un pour qui la nature de l'Évènement ne s'est pas assombrie est capable de nous rendre conscients de notre désarroi, de notre réduction. Tel est le don que représente don Giussani pour nous. Non seulement il a décrit comme personne d'autre le christianisme en tant qu'évènement, mais il nous l'a également témoigné. Il se rendait compte de chacune des réductions que nous pouvions faire, et c'est ce qui rendait évident le fait que l'Évènement se produisait continuellement en sa personne. L'Évènement se produisait sans cesse chez lui – parce que celui qui peut voir le désert n'appartient pas au désert – : c'est pourquoi il ne se contentait de rien d'autre hormis Sa présence, comme le démontrait sa tension exaspérée à dire Son nom. Nous, néanmoins, nous l'avions déjà perdu en chemin !

## 2. « Au début, il n'en fut pas ainsi »

Pour comprendre un évènement, nous partons habituellement de notre expérience. Quelque chose arrive à un moment donné, dans le temps et dans l'es-

---

<sup>43</sup> Benoît XVI, *Lumière du monde. Le pape, l'Église et les signes des temps. Entretiens avec P. Seewald*, éd. Bayard, Paris 2011, p. 36.

pace, mais ensuite on passe à autre chose. Ce qui nous arrive peut, selon la portée de l'évènement, laisser plus ou moins de traces, mais juste après, ce qui vient de se produire passe derrière nous. Nous sommes tellement convaincus que les choses se passent forcément ainsi, que nous faisons souvent ce genre de réflexion : « Il nous est sûrement impossible de rester émerveillés comme nous l'étions au commencement ! » Et de fait, nous nous mettons à théoriser.

Mais don Giussani défie notre conception en disant que cette manière de raisonner ne tient pas face à l'évènement chrétien : « En effet, le christianisme est "un évènement", c'est une nouvelle réalité de vie qui est entrée dans le monde, et donc, lorsqu'elle me saisit, elle constitue une expérience de vie nouvelle, mais pas nouvelle uniquement au début, mais toujours nouvelle ». <sup>44</sup> Le christianisme n'est pas ce qui reste une fois que l'évènement a eu lieu, mais il demeure toujours un évènement ; autrement, ce serait la preuve de son manque de fiabilité. En effet, quelque chose qui, d'une manière ou d'une autre, n'est pas présent, n'existe pas. Ou bien il se produit maintenant, ou bien il n'existe pas. À ce stade, nous pouvons mieux comprendre le sens de l'affirmation « le christianisme est un évènement ».

Don Giussani écrit : « La rencontre avec une présence d'une humanité différente *vient en premier*, non seulement au commencement, mais à chaque moment qui suit le commencement, et encore un an ou vingt ans plus tard. Le phénomène initial – l'impact avec une diversité humaine et la stupeur qui en naît – est destiné à rester *le phénomène initial et originel de chaque moment du développement*. Car il n'y a aucun développement si cet impact initial ne se répète pas, c'est-à-dire si l'évènement ne reste pas contemporain. Ou bien il se renouvelle, ou bien rien ne se poursuit, et aussitôt on théorise l'évènement survenu, on tâtonne à la recherche d'appuis pour remplacer ce qui est vraiment à l'origine de la différence. Le facteur d'origine est, en permanence, l'impact avec une réalité humaine différente. Si donc ce qui est advenu au commencement n'arrive pas de nouveau et ne se renouvelle pas, il n'y a pas de continuité véritable : si une personne ne vit pas maintenant l'impact avec une réalité humaine nouvelle, elle ne comprend pas ce qui lui est arrivé à ce moment-là. Il faut que l'évènement advienne à nouveau maintenant pour que l'évènement initial s'éclaire et soit approfondi, et pour que s'établisse ainsi une continuité, un développement ». <sup>45</sup>

Grâce à sa génialité, don Giussani a une perception tellement consciente de la nature du christianisme, que ce texte non seulement rappelle les conditions

<sup>44</sup> *Verso una vita di fede più matura* [Vers une vie de foi plus mûre], par Comunione e Liberazione, *pro manuscripto*, Milan 1976, p. 6.

<sup>45</sup> L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », dans *Traces-Litterae communionis*, novembre 2008, p. 4.

requis et constantes du christianisme en tant qu'évènement – la contemporanéité et la différence irréductible –, mais il nous offre également les indices nous permettant de nous rendre compte quand le christianisme cesse d'être expérimenté comme un évènement présent. Cela se reconnaît à deux signes.

En premier lieu, on théorise l'évènement qui s'est produit. Par manque de fascination pour l'évènement, nous nous contentons de la théorie, du discours, d'une catégorie abstraite, que nous répétons ou reproduisons continuellement. Nous allons même jusqu'à le justifier, comme nous le rappelle Dostoïevski : « L'homme est tellement passionné de système et de conclusions abstraites qu'il est prêt à triquer sciemment la vérité, à fermer les yeux et les oreilles devant l'évidence, simplement pour prouver sa propre logique ». <sup>46</sup> En effet, en perdant l'attrait de la Présence, dans la théorisation (la réduction à une catégorie ou à un discours) domine ce que nous savons déjà, ce que nous avons nous-mêmes déterminé, notre schéma, notre opinion.

Or, comme nous sommes faits pour l'accomplissement, le vide laissé par le manque de présence doit être rempli. Par conséquent – et c'est le second signe – nous recherchons, nous dit don Giussani, des appuis de substitution qui prouvent le déplacement de l'affection. Quand les disciples ne se rendent plus compte de la portée de la Présence qu'ils ont rencontrée, ils commencent à chercher leur *intérêt* : « Alors Pierre prit la parole et dit à Jésus : “Voilà que nous avons tout quitté pour te suivre : alors, qu'est-ce qu'il y aura pour nous ?” » <sup>47</sup> Mais Sa présence n'est-elle pas tout ? Même Pierre ne s'en rend pas compte. Ou alors, c'est la recherche de la réussite qui prévaut : « Les soixante-douze disciples revinrent tout joyeux. Ils racontaient : “Seigneur, même les esprits mauvais nous sont soumis en ton nom”. Jésus leur dit : “Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. Vous, je vous ai donné pouvoir d'écraser serpents et scorpions, et pouvoir sur toute la puissance de l'Ennemi ; et rien ne pourra vous faire du mal. Cependant, ne vous réjouissez pas parce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous parce que vos noms sont inscrits dans les cieux” » <sup>48</sup> Sa présence ne suffit plus aux soixante-douze disciples pour égayer la vie. Non qu'ils ne doivent pas valoriser le bien qu'ils ont fait, mais ce bien ne doit pas obscurcir la distance abyssale qu'il y a entre les miracles qu'ils ont accomplis et le fait d'être à Lui. Mais cela ne leur vient même pas à l'esprit, tout comme cela arrive pour nous.

Ou alors nous cherchons à remplir le vide avec *le pouvoir* : « Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s'approchent de Jésus et lui disent : “Maître, nous voudrions que tu exauces notre demande”. Il leur dit : “Que voudriez-vous

<sup>46</sup> F.M. Dostoïevski, *Carnets du sous-sol*, Magnard, Paris 2008, p. 41.

<sup>47</sup> Mt 19,27.

<sup>48</sup> Lc 10,17-20.

que je fasse pour vous ?” Ils lui répondirent : “Accorde-nous de siéger, l’un à ta droite et l’autre à ta gauche, dans ta gloire”. Jésus leur dit : “Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire à la coupe que je vais boire, recevoir le baptême dans lequel je vais être plongé ?” Ils lui disaient : “Nous le pouvons”. Il répond : “La coupe que je vais boire, vous y boirez ; et le baptême dans lequel je vais être plongé, vous le recevrez. Quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, il ne m’appartient pas de l’accorder, il y a ceux pour qui ces places sont préparées”. Les dix autres avaient entendu, et ils s’indignaient contre Jacques et Jean ». <sup>49</sup>

Quels sont nos appuis de substitution ? Ils ne sont pas très différents de ceux des apôtres qui viennent d’être rappelés à l’ordre. Regardons ensemble ces appuis, tels qu’ils nous ont été indiqués par don Giussani.

*a) Le christianisme réduit à des valeurs*

« L’autre soir, lors d’un rassemblement à Milan, j’observais que durant toutes ces années (je me réfère à environ une quinzaine d’années), durant ces années de notre chemin, c’est comme si le mouvement [...] avait construit sur les valeurs que le Christ nous a apportées. Ainsi, tout l’effort des activités associatives, caritatives, culturelles, sociales, politiques, a certainement eu pour but de mobiliser nos personnes et les choses [...] selon les idées de valeur que le Christ nous a fait connaître. Mais, au début du mouvement, il n’en fut pas ainsi. Comme je l’ai signalé hier, au début du mouvement, au cours des premières années, le mouvement n’a pas construit sur les valeurs que le Christ avait apportées, mais sur le Christ Lui-même, de manière naïve direz-vous peut-être, mais le mobile persuasif était le fait du Christ, et donc le fait de son Corps dans le monde : l’Église. Au début, on construisait, on cherchait à construire sur quelque chose qui était un événement, pas sur des valeurs reçues, ni sur notre interprétation : on tâchait de construire sur quelque chose qui se produisait et qui nous avait investis. Pour autant que cela fût naïf et exagérément disproportionné, c’était une position pure. Et parce que nous l’avons abandonnée, en nous repliant sur une position qui a été une “interprétation culturelle” plutôt qu’un enthousiasme pour une Présence, nous ne connaissons pas – au sens biblique du terme – le Christ, nous ne connaissons pas le mystère de Dieu, parce qu’Il ne nous est pas familier ». <sup>50</sup> Nous devons retrouver la pureté originale.

Que fallait-il à don Giussani pour se rendre compte que le christianisme était réduit à des valeurs ? Il fallait que lui-même vive le christianisme comme quelque chose qui lui arrivait.

<sup>49</sup> Mc 10,35-41.

<sup>50</sup> L. Giussani, *L’opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*. [L’oeuvre du mouvement. La Fraternité de CL], San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2002, pp. 100-101.

Pensez à la personne amoureuse qui s'aperçoit aisément quand, chez les autres, la relation avec le conjoint a cessé d'être quelque chose qui se produit et est devenu une chose différente de l'enthousiasme face à une présence.

*b) D'une présence qui s'imposait à une organisation que l'on suit*

« Le mouvement est né d'une présence qui s'imposait et donnait vie à la provocation d'une promesse à suivre. Mais ensuite nous avons confié la continuité de ce commencement aux discours et aux initiatives, aux réunions et aux choses à faire. Nous ne l'avons pas confié à notre vie, et le commencement a ainsi rapidement cessé d'être la vérité offerte à notre personne pour devenir le point de départ d'une association, d'une réalité sur laquelle décharger la responsabilité de notre travail, avec la prétention qu'elle puisse résoudre les problèmes ». <sup>51</sup> On ne renie pas le Christ, mais Il est simplement devenu un « rappel spirituel », et c'est autre chose qui prévaut : « Pour beaucoup d'entre nous, que le salut soit Jésus-Christ, que la libération de la vie et de l'homme, ici et dans l'au-delà, soit continuellement liée à la rencontre avec Lui est devenu un rappel "spirituel". Le concret serait autre chose, comme l'engagement syndical, comme le fait de faire passer certains droits, comme une organisation et donc les réunions qui vont avec, non pas comme l'expression d'une exigence de vie, mais plutôt comme la mortification de la vie, un poids et un prix à payer à une appartenance qui nous trouve inexplicablement encore en train de faire la queue ». <sup>52</sup>

Celui qui était encore le cardinal Bergoglio le disait de manière rayonnante : « Lorsque le fidèle s'aperçoit qu'il a perdu l'élan et l'enthousiasme des débuts, il tend alors à prendre des attitudes qui ne lui correspondent pas. [...] La perte de la ferveur initiale amène certains [...] à se réfugier en ce que nous pouvons nommer des "devoirs secondaires". [...] La fuite se manifeste comme une fuite vers les vertus "secondaires" : certains se consacrent à des actions sociales [...]. D'autres, au contraire, se concentrent sur les rites. Dans tous les cas, cela ne suffit pas pour affronter le vrai défi ». <sup>53</sup>

*c) Du tourbillon au discours correct et soigné*

Quand le christianisme ne survient plus comme l'évènement d'une Présence qui envahit la vie et la fait tressaillir, alors on finit par théoriser l'évènement qui s'est produit : « On transmet un discours correct et soigné, quelques règles sur la façon d'être des chrétiens et des hommes. Mais sans amour, sans reconnaître

<sup>51</sup> L. Giussani, *Il rischio educativo. Come creazione di personalità e di storia* [Le risque éducatif, création de personnalité et d'histoire], SEI, Turin 1995, p. 63.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 61.

<sup>53</sup> J.M. Bergoglio – Francesco, *Aprite la mente al vostro cuore* [Ouvrez votre intelligence à votre cœur], Rizzoli, Milan 2013, pp. 154-155.

le Mystère vivifiant, l'individu s'éteint et meurt. Notre espérance, le salut du Christ, ne peut pas être quelque chose que nous avons lu et que nous savons bien répéter. Un discours plus ou moins édifiant ou moraliste, voilà ce à quoi l'annonce est souvent réduite. Il faudrait de nouveau tressaillir... [...]. Face à ce qui arrive, l'exaltation de la personne ne s'est pas encore communiquée, la victoire du Mystère, la gloire du Christ ne se sont pas encore communiquées. Toutefois, cela arrive s'il y a cette expérience ».<sup>54</sup>

Le Christ n'est pas et ne peut pas être quelque chose que nous avons lu, ou un discours que nous savons répéter comme il faut. En 1962 déjà, don Giussani nous mettait en garde contre cette réduction (c'était alors l'apogée de *GS*, *Gioventù studentesca* [jeunesse étudiante] à Milan) : « L'expérience originelle qui nous a fait entrer dans le mouvement s'est fossilisée, elle s'est cristallisée. [...] À l'origine, quelque chose a agi pour vous, en vous, par vous ; c'est une réaction de simplicité face au don qui vous a conduit vers nous. Mais ensuite, un formalisme s'est installé, c'est-à-dire la "stagnation de la nouveauté" ». <sup>55</sup> Le formalisme et la stagnation ont succédé à l'expérience originelle.

*d) L'évènement devient un phénomène du passé*

Le christianisme est tellement un évènement que, lorsqu'il devient un phénomène du passé – nous dit don Giussani –, on ne peut pas le faire réadvenir à l'aide d'une autre méthode que celle de l'évènement lui-même. Le christianisme est à tel point un évènement qu'il doit réadvenir. Si nous nous en sommes détachés, si une discontinuité s'est produite (par laquelle l'évènement est devenu un souvenir pieux de ce qui est arrivé dans le passé), alors quand nous tâchons de le reproduire avec nos initiatives, nous n'y arrivons pas. « Imaginons que se réunissent aujourd'hui quelques personnes qui ont déjà vécu l'expérience dont nous avons parlée, et qui, ayant le souvenir marquant d'un évènement par lequel elles ont été touchées – qui leur a fait du bien, qui a même caractérisé leur vie – veulent le retrouver, pour combler une "discontinuité" qui a fini par se créer au fil des ans. Ce qui fait qu'elles se sentent encore amies, c'est une expérience passée, un fait survenu, qui est cependant devenu dans le présent – comme nous le disions – un "pieux souvenir". Maintenant comment leur est-il possible de retrouver une continuité avec l'évènement initial qui les a frappés ? Si, par exemple, ces personnes disaient : "réunissons-nous pour former un groupe de catéchèse, ou bien pour lancer une nouvelle initiative politique, ou encore pour soutenir une œuvre de charité, pour créer une œuvre, etc.", aucune de ces réponses ne serait en mesure de couvrir la discontinuité. Il faut "quelque

<sup>54</sup> L. Giussani, *Un caffè in compagnia* [Un café en compagnie], Rizzoli, Milan 2004, pp. 173-175.

<sup>55</sup> «Scuola incaricati 1962», Archives de CL.

chose qui vient avant”, dont toutes ces actions ne sont que l’instrument de développement. Il faut donc qu’advienne de nouveau ce qu’il leur est arrivé au commencement, pas *comme* c’est arrivé au commencement, mais *ce qui* est arrivé au commencement : c’est-à-dire l’impact avec une diversité humaine dans laquelle ce même évènement qui les a mis en mouvement à l’origine se renouvelle. Là, on se rassemble, et, en suivant quelqu’un, on se rattache à ce qui est arrivé au début. Et tous les facteurs principaux de l’expérience passée ressurgissent, plus mûrs et plus clairs ».<sup>56</sup>

Quelle que soit notre tentative, nous ne pouvons pas colmater cette discontinuité, nous ne réussissons pas à faire du souvenir pieux un évènement présent. Arrive alors ce que le pape François a dit lors du Jeudi Saint : « De là provient précisément cette insatisfaction chez certains qui finissent par être tristes, [...] convertis en collectionneurs d’antiquités ».<sup>57</sup>

Nous commençons à voir comment, en partant de la prédominance d’une Présence qui investit chaque geste, dont chaque action est l’expression de Sa puissance, nous avons fini par la perdre en chemin. Pourquoi est-ce que cela arrive ? Parce que très souvent, dit don Giussani, « l’engagement de notre vie dans les questions sociales, culturelles et politiques » est vécu « de manière écartelante et écartelée par rapport à une expérience chrétienne vivante et authentique. Les questions sociales, culturelles et politiques devraient être l’expression de cette expérience passionnée de la vie ; mais cet engagement peut facilement engendrer un climat qui use l’attention portée à cette expérience, qui s’affirme dans son opposition à cette expérience, jusqu’à la marginaliser, jusqu’à l’étouffer. Ou alors celui qui désire vivre une expérience chrétienne authentique affirme souvent cette volonté [...] en contradiction avec son engagement face à ces problèmes. L’une et l’autre de ces situations sont les deux faces d’une même et grave erreur ».<sup>58</sup> Dans l’activisme comme dans l’intimisme, ce qui domine, ce n’est plus l’Évènement qui s’impose et qui change la perception que nous avons de nous-mêmes, engendrant un regard nouveau et une passion nouvelle à l’égard de tout.

Voyons comment don Giussani a inlassablement démasqué la tentation de réduire la nature du christianisme : « L’analyse que je veux réaliser sur le malaise de la situation dans laquelle nous nous trouvons [historiquement, c’était en 1976, mais il en est de même de nos jours, en 2013] est purement méthodologique et non pas récriminatoire ; c’est une forme de jugement qui fait repar-

<sup>56</sup> L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces-Litterae communionis*, novembre 2008, pp. 5-6.

<sup>57</sup> Francesco, *Homélie de la Messe Chrismale*, 28 mars 2013.

<sup>58</sup> *Verso una vita di fede più matura* [Vers une vie de foi plus mûre], par Comunione e Liberazione, *pro manuscripto*, Milan 1976, p. 6.

tir ». <sup>59</sup> Nous sommes exposés à cette réduction, et c'est pour cela que don Giusani a continuellement jugé, corrigé, rappelé, implacablement et sans trêve.

Tout ce que nous avons décrit nous fait comprendre les dimensions de notre besoin. Nous sommes vraiment dans le besoin ! Quelle libération que de le reconnaître et de pouvoir le regarder ensemble ! À partir de cette reconnaissance, surgit forcément une question semblable à celle que l'Église prononce : « Dieu tout-puissant, nous t'en supplions ; quand nous tombons à cause de notre faiblesse, donne-nous de reprendre vie par la passion de ton Fils bien-aimé ». <sup>60</sup>

Comment le Christ a-t-il répondu à la faiblesse des apôtres, à leur humanité limitée qui les conduisait à rechercher des appuis de substitution ? Ni avec une stratégie, ni avec un rappel moraliste, ce qui ne leur aurait pas suffi, comme d'ailleurs cela ne nous suffirait pas non plus. La portée du besoin est telle que seules Sa mort et Sa résurrection pouvaient, et peuvent, guérir notre mal à ses racines. Nous pouvons reprendre vie seulement grâce à la Passion de son Fils, nous dit la Liturgie. Mais souvent, n'étant conscients de notre propre drame, nous réduisons le fait de dire cela à une « dévotion ». À quoi le voit-on ? À la manière avec laquelle nous affrontons le besoin, à notre présomption et à notre arrogance. Mais ce dont nous avons besoin, comme le décrit saint Bernard, c'est « qu'Il [le Christ] revienne, qu'Il me rende la joie de sa grâce salutaire, qu'Il se rende à moi. » <sup>61</sup>

### 3. La permanence du christianisme comme évènement dans le présent : Il est ici

Jésus est revenu. Vivant. S'il y a un moment où Sa présence vivante prévaut de nouveau, c'est bien celui de la Résurrection. Quel spectacle que de voir les disciples émerveillés par Sa présence qui s'imposait de manière si vivante et inexorable ! Mais nous voyons aussi Jésus lutter face à leur incapacité à voir : « Mais les disciples ne savaient pas que c'était lui ». <sup>62</sup> En essayant à chaque occasion de les faire sortir de leur propre mesure, à travers une manière particulière de dire « Marie », ou bien à travers un miracle – « Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez » <sup>63</sup> –, Jésus veut faire émerger chez ses disciples la foi, la certitude : « C'est le Seigneur ! » <sup>64</sup> On peut toujours repartir parce que Lui est vivant.

---

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 7.

<sup>60</sup> Oraison des Laudes du Lundi saint, Liturgie des Heurs selon le Rite romain.

<sup>61</sup> Cfr. Saint Bernard de Clairvaux, *Sermon sur le Cantique des Cantiques*, LXXIV, No 7 [Cfr. Abbaye Saint Benoît de Port-Valais, Le Bouveret (CH)].

<sup>62</sup> *Jn* 21,4.

<sup>63</sup> *Jn* 21,6.

<sup>64</sup> *Jn* 21,7.

Le Vivant. Pour aider les disciples à reprendre vie, Il ne se contente pas d'être une présence passive. Il est une présence qui prend des initiatives pour répondre à leur besoin. Pour répondre au désarroi causé par sa mort, Il leur explique les Écritures : « “Vous n’avez donc pas compris ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce qu’ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Messie souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ?” Et, en partant de Moïse et de tous les prophètes, il leur expliqua, dans toute l’Écriture, ce qui le concernait ». <sup>65</sup> Pour répondre à la trahison de Pierre, Il lui demande : « Pierre, m’aimes-tu ? » <sup>66</sup> Et puis : « Recevez l’Esprit Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus ». <sup>67</sup> Ou alors, Il se fait reconnaître par ses disciples à la fraction du pain, dans l’Eucharistie.

Ce sera toujours le point de départ. Seule Son initiative peut nous faire repartir. Benoît XVI nous l’a rappelé lors de l’ouverture du Synode, en octobre dernier : « Nous ne pouvons pas faire l’Église, nous pouvons seulement faire connaître ce que Lui a fait. L’Église ne commence pas avec notre “faire” mais avec le “faire” et le “parler” de Dieu. Ainsi, les Apôtres n’ont pas dit après certaines assemblées : “à présent nous voulons créer une Église” et avec la forme d’une constituante, ils auraient élaboré une constitution. Non, ils ont prié et dans la prière ils ont attendu, car ils savaient que seul Dieu lui-même peut créer son Église, que Dieu est le premier agent : si Dieu n’agit pas, nos affaires sont seulement les nôtres et elles sont insuffisantes; Dieu seul peut témoigner que c’est Lui qui parle et qui a parlé. La Pentecôte est la condition de la naissance de l’Église : seulement parce que Dieu a d’abord agi, les Apôtres peuvent agir avec Lui et avec sa présence et rendre présent ce que Lui fait. Dieu a parlé et ce “a parlé” est le parfait de la foi mais c’est toujours également un présent : le parfait de Dieu n’est pas simplement un passé, parce que c’est un passé véritable qui porte toujours en soi le présent et le futur. Dieu a parlé, cela veut dire : “il parle”. Et comme à cette époque, c’est seulement grâce à l’initiative de Dieu que pouvait naître l’Église, que pouvait être connu l’Évangile, le fait que Dieu a parlé et parle, ainsi aujourd’hui aussi c’est seulement Dieu qui peut commencer, nous ne pouvons que coopérer, et le début doit venir de Dieu. Ainsi, ce n’est pas une simple formalité si nous commençons chaque jour notre assise par la prière : ceci répond à la réalité même. Seulement le fait que Dieu nous précède rend possible notre chemin, notre coopération, qui est toujours une coopération et non une décision qui est purement nôtre. Il est donc important de toujours savoir que le premier mot, l’initiative véritable, l’activité véritable

<sup>65</sup> Lc 24,25-27.

<sup>66</sup> Jn 21,15-16.

<sup>67</sup> Jn 20,22-23.

vient de Dieu et c'est seulement en s'insérant dans cette initiative divine, c'est seulement en implorant cette initiative divine, que nous pouvons devenir nous aussi – avec Lui et en Lui – des évangélistes. Dieu est toujours le début ». <sup>68</sup>

Seul celui qui accepte de s'insérer dans ce commencement continu peut voir comment la vie renaît, comment notre existence reprend de la vigueur.

De quelle manière le christianisme perdure-t-il dans l'histoire en tant qu'évènement présent ? À travers ceux qu'Il saisit, ceux pour qui la conscience de Sa présence est devenue prédominante.

Nous devons faire attention à ne pas réduire la densité et la richesse de la compagnie des croyants à nos tentatives, car cela s'avérerait insuffisant pour répondre à l'ampleur de notre besoin : « L'évènement du Christ perdu dans l'histoire à travers la compagnie des croyants, qui est un signe, comme la tente où repose le *sancta sanctorum*, le Mystère devenu homme. Ce Mystère demeure personnellement et réellement dans le monde et dans la vie de chaque homme, à travers l'unité exprimée de façon tangible par les chrétiens. La compagnie des croyants est le signe efficace du salut apporté par le Christ aux hommes, c'est le sacrement du salut du monde. Le Christ ressuscité nous entoure de Sa présence à travers cette compagnie, qui est véritablement le Christ présent. Elle est le Christ dans sa réalité humaine, c'est le corps du Christ qui se rend présent, si réellement que l'on peut Le toucher, Le voir et L'entendre. La valeur de cette compagnie est plus profonde que ce que l'on peut en voir, puisque ce que l'on voit est l'émergence du Mystère du Christ qui se révèle ». <sup>69</sup>

S'Il a dû mourir et ressusciter pour répondre à notre humanité limitée, la question qui se pose alors est : comment aujourd'hui pouvons-nous participer à Sa victoire ? Et comment aujourd'hui le Christ prend-il l'initiative pour nous faire participer à Sa victoire ? « Le Christ se fait connaître et se rend accessible, il donne donc son Esprit dans l'Église à travers la Sainte Écriture, les sacrements, la succession apostolique, mais c'est par-dessus tout son Esprit qui nous rejoint directement et nous saisit à travers toute la vie de l'Église. L'Église est l'univers rejoint, recréé et possédé par le Christ à travers son Esprit. L'Église est l'humanité rendue véritable, unifiée par la présence du Christ à travers cette énergie créatrice qu'est le mystère de l'Esprit à la Pentecôte. Le Christ serait irrémédiablement lointain, et par conséquent victime de notre interprétation, s'il n'était pas présent dans l'Église vivante. S'il ne s'offrait pas à nous dans le mystère de Son Corps qui est l'Église, l'être et la méthode du Christ seraient conçus de façon réductrice et, en dernière analyse, subjective. L'Église est donc la méthode avec laquelle le Christ se communique dans le temps et dans l'es-

<sup>68</sup> Benoît XVI, *Méditation au cours de la 1<sup>ère</sup> Congrégation générale de la XIII<sup>e</sup> Assemblée générale Ordinaire du Synode des Évêques*, 8 octobre 2012.

<sup>69</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 59.

pace, tout comme le Christ est la méthode avec laquelle Dieu a choisi de se communiquer aux hommes pour leur salut. Le divin nous rejoint à travers l'humanité de l'Église sous deux formes : d'une part comme "communication de vérité" (Écriture, Tradition, Magistère), c'est-à-dire comme aide pour l'homme à parvenir à une clarté et une sécurité objective dans la perception de la signification ultime de sa propre existence ; d'autre part comme "communication de la réalité divine elle-même" – la Grâce – à travers les sacrements ». <sup>70</sup>

Notre première activité est donc la passivité à se laisser engager dans cette initiative du Christ présent dans l'Église.

L'initiative du Christ a commencé dans le baptême : « La rencontre du Christ avec notre vie, par laquelle il devient un événement réel pour nous, l'impact de la personne du Christ sur notre vie à partir duquel Il se dirige vers nous et commence une lutte, en tant que *vir pugnator*, pour "l'invasion" de notre existence, s'appelle le baptême ». <sup>71</sup> Il se renouvelle, et nous introduit dans Sa mort et Sa résurrection pour faire de nous des êtres différents : « Si, par le baptême dans sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, de même que le Christ, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts. Car, si nous sommes déjà en communion avec lui par une mort qui ressemble à la sienne, nous le serons encore par une résurrection qui ressemblera à la sienne ». <sup>72</sup>

Ce commencement doit être constamment alimenté, nourri, afin que nous puissions cheminer dans cette vie nouvelle : « La communion à la chair du Christ ressuscité, "vivifiée par l'Esprit Saint et vivifiante", conserve, accroît et renouvelle la vie de grâce reçue au baptême. Cette croissance de la vie chrétienne a besoin d'être nourrie par la communion eucharistique, pain de notre pèlerinage ». <sup>73</sup> Si nous ne voulons pas nous soustraire au rapport avec le Christ qui nous a conquis, nous avons besoin d'aller sans cesse recevoir les sacrements comme des mendiants : « *La communion accroît notre union au Christ. Recevoir l'Eucharistie dans la communion apporte comme fruit principal l'union intime au Christ Jésus. Le Seigneur dit en effet : "Qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi et moi en lui" (Jn 6,56). La vie en Christ trouve son fondement dans le banquet eucharistique : "De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même, celui qui me mange, vivra, lui aussi, par moi" (Jn 6,57) ».* <sup>74</sup> C'est ainsi qu'Il nous cherche, comme le décrit saint Jean Chrysostome : « C'est pour toi que l'on m'a craché au visage, que l'on m'a

<sup>70</sup> *Ibidem*, pp. 77-78.

<sup>71</sup> *Ibidem*, pp. 85.

<sup>72</sup> *Rm* 6,4-5.

<sup>73</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, N° 1392.

<sup>74</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, N° 1391.

souffleté, que j'ai anéanti ma gloire, et que, descendant du séjour de mon Père, je suis venu vers toi, qui me haïssais, qui te détournais de moi et ne voulais pas entendre mon nom ; j'ai couru à ta poursuite afin de te saisir ; je t'ai uni et attaché à moi-même ; je t'ai dit : mange ma chair et bois mon sang ; je t'élève au ciel et je viens t'embrasser sur la terre. Je ne me suis pas contenté de placer si haut tes prémices, cela ne suffisait pas à mon amour. Je suis descendu sur la terre ; et je ne me joins pas seulement à toi, mais je pénètre tout ton être ».<sup>75</sup>

C'est l'unique source permanente d'une réelle communion entre nous. Seule la communion eucharistique peut nous transformer jusqu'à engendrer un corps, investissant tous nos rapports de Sa présence.

Notre communion avec le Christ, et avec nos frères, a besoin d'être reconstruite continuellement par la miséricorde, c'est-à-dire par la présence du Christ qui revient vers nous, comme il le fit avec Pierre après la trahison de celui-ci. Ce n'est que cette initiative, pleine de miséricorde envers nous, qui nous reconstruit dans notre relation avec le Christ, avec nos frères, et aussi avec nous-mêmes. Sans miséricorde, il n'y a pas de chemin, il n'y a pas de communion. C'est pourquoi « le Christ a institué le sacrement de pénitence pour tous les membres pécheurs de son Église, avant tout pour ceux qui, après le baptême, sont tombés dans le péché grave et qui ont ainsi perdu la grâce baptismale et blessé la communion ecclésiale ».<sup>76</sup>

« La *conversion* au Christ, la nouvelle naissance du Baptême, le don de l'Esprit Saint, le Corps et le Sang du Christ reçus en nourriture, nous ont rendus "saints et immaculés devant lui" (*Ep* 1,4), comme l'Église elle-même, épouse du Christ, est "sainte et immaculée devant lui" (*Ep* 5,27). Cependant, la vie nouvelle reçue dans l'initiation chrétienne n'a pas supprimé la fragilité et la faiblesse de la nature humaine, ni l'inclination au péché que la tradition appelle la *concupiscence*, qui demeure dans les baptisés pour qu'ils fassent leurs preuves dans le combat de la vie chrétienne aidés par la grâce du Christ. Ce combat est celui de la *conversion* en vue de la sainteté et de la vie éternelle à laquelle le Seigneur ne cesse de nous appeler ».<sup>77</sup>

Nous ne pouvons repartir que si nous acceptons de participer, d'accueillir les gestes du Christ à travers lesquels Il nous attire en Lui, Il fait de nous un seul corps, Il nous renouvelle avec le sacrement de la pénitence, Il nous nourrit de son Corps et de son Sang : « Le Christ – a dit le pape François lors du *Regina Cæli*, le Lundi de Pâques – a vaincu le mal de manière totale et définitive, mais c'est à nous qu'il revient, aux hommes de chaque époque, d'accueillir cette

<sup>75</sup> St Jean Chrysostome, *Commentaire sur la 1re lettre à Timothée, Homélie XV* [Cfr. Abbaye Saint-Benoît de Port-Valais, Le Bouveret (CH)].

<sup>76</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, N° 1446.

<sup>77</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, N° 1426.

victoire dans notre vie et dans la réalité concrète de l'histoire et de la société. C'est pourquoi il me semble important de souligner ce que nous demandons aujourd'hui à Dieu dans la liturgie : "O Père, qui fais croître ton Église en lui donnant toujours de nouveaux enfants, accorde à tes fidèles d'exprimer dans la vie le sacrement qu'ils ont reçu dans la foi" [...]. Cela est vrai, en effet, le Baptême qui fait de nous des enfants de Dieu, l'Eucharistie qui nous unit au Christ, doivent devenir vie, c'est-à-dire se traduire par des attitudes, des comportements, des gestes, des choix. La grâce contenue dans les sacrements de Pâques est un potentiel de renouveau immense pour l'existence personnelle, pour la vie des familles, pour les relations sociales. Mais tout passe à travers le cœur humain : si je me laisse atteindre par la grâce du Christ ressuscité, si je lui permets de changer cet aspect qui n'est pas bon en moi, qui peut me faire du mal, ainsi qu'aux autres, je permets à la victoire du Christ de s'affirmer dans ma vie, d'étendre son action bénéfique. Tel est le pouvoir de la grâce ! Sans la grâce nous ne pouvons rien ! Et avec la grâce du baptême et de la communion eucharistique je peux devenir l'instrument de la miséricorde de Dieu, de cette belle miséricorde de Dieu. Exprimer dans la vie le sacrement que nous avons reçu : voilà, chers frères et sœurs, notre engagement quotidien, mais je dirais également notre joie quotidienne ! La joie de se sentir des instruments de la grâce du Christ, comme des sarments de la vigne qu'il est Lui-même, animés par la sève de son Esprit ! ».<sup>78</sup>

Sa capacité à transformer la vie et à nous faire participer à cette grâce s'exprime, avec l'ensemble des sacrements, à travers les charismes : « L'Esprit Saint ne se borne pas à sanctifier le Peuple de Dieu par les sacrements et les ministères, à le conduire et à lui donner l'ornement des vertus, il distribue aussi parmi les fidèles de tous ordres, "répartissant ses dons à son gré en chacun" (I Co 12,11), les grâces spéciales qui rendent apte et disponible pour assumer les diverses charges et offices utiles au renouvellement et au développement de l'Église ».<sup>79</sup>

Le pape Jean-Paul II nous a dit le 30 mai 1998, place Saint-Pierre : « Les véritables charismes ne peuvent que tendre à la rencontre avec le Christ dans les sacrements. Les réalités ecclésiales auxquelles vous adhérez vous ont aidés à redécouvrir la vocation baptismale, à valoriser les dons de l'Esprit reçus lors de la Confirmation ; à vous confier à la miséricorde de Dieu dans le Sacrement de la Réconciliation et à reconnaître dans l'Eucharistie la source et le sommet de toute la vie chrétienne ».<sup>80</sup>

<sup>78</sup> François, *Regina Cæli*, Lundi de Pâques, 1<sup>er</sup> avril 2013.

<sup>79</sup> *Lumen gentium*, No 12. Constitution dogmatique, 21 novembre 1964.

<sup>80</sup> Jean-Paul II, *Discours aux Mouvements ecclésiaux et aux nouvelles communautés*, 30 mai 1998.

Voilà la contribution historique que don Giussani nous a offerte, à nous ainsi qu'à toute l'Église : « Le charisme représente précisément la modalité de temps, d'espace, de caractère, de tempérament, la modalité psychologique, affective et intellectuelle avec laquelle le Seigneur devient évènement pour moi, et de la même façon, pour d'autres aussi ».<sup>81</sup> Par conséquent, le charisme est le facteur d'appartenance au Christ et à Sa vérité : « La question du charisme est décisive puisque c'est le facteur qui facilite l'appartenance existentielle au Christ, autrement dit, l'évidence de l'Évènement présent aujourd'hui, en tant qu'il nous met en mouvement. En ce sens, le charisme introduit à la totalité du dogme. Si le charisme est la modalité avec laquelle l'Esprit du Christ nous fait percevoir Sa présence exceptionnelle et nous donne le pouvoir d'y adhérer avec simplicité et amour, c'est donc en vivant le charisme que le contenu objectif du dogme s'illumine ».<sup>82</sup>

Pendant, nous ne devons pas oublier que seule la grâce sacramentelle peut engendrer continuellement le charisme et sa vitalité actuelle. C'est la grâce sacramentelle qui fait surgir le corps ecclésial et qui le maintient vivant. Comme l'a dit Jean-Paul II dans un discours qui nous est mémorable : « L'irruption d'un corps ecclésial comme institution, avec sa force persuasive et son énergie associative, prend ses racines dans le dynamisme de la grâce sacramentelle. Toutefois, celle-ci trouve sa forme expressive, sa modalité opérative et son incidence concrète et historique à travers divers charismes, chacun étant caractérisé par un tempérament et une histoire personnelle. [...] Lorsqu'un mouvement est reconnu par l'Église, il devient un instrument privilégié pour une adhésion personnelle et toujours nouvelle au Mystère du Christ. Ne permettez jamais que le vice de l'habitude, de la routine, de la vieillesse ne vienne s'insinuer dans votre participation ! Renouvelez constamment la découverte du charisme qui vous a fascinés et celui-ci vous conduira plus puissamment à vous rendre serviteurs de la seule puissance qu'est le Christ Seigneur ! »<sup>83</sup>

Ce n'est que si nous nous laissons atteindre par la puissance du Christ ressuscité – qui vient sans cesse à notre rencontre à travers les sacrements et le charisme – que nous pourrons alors voir que le quotidien qui « coupe les jambes » devient viable : « Le miracle est la réalité humaine vécue au quotidien, sans emphase exceptionnelle, sans besoin d'exception, sans chance particulière ; c'est la réalité – le fait de manger, de boire, de se réveiller et de dormir – qui est investie par la conscience d'une Présence qui se ressent jusque dans

<sup>81</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., pp. 136-137.

<sup>82</sup> *Ibidem*, pp. 138-139.

<sup>83</sup> Jean-Paul II, *Discours Jean-Paul II aux prêtres participants à l'expérience de CL*, 12 septembre 1985.

les mains qui nous touchent, dans les visages que l'on voit, dans un pardon à donner, dans l'argent à distribuer, dans l'accomplissement de l'effort, dans un travail à accepter ».<sup>84</sup>

« La présence du Christ dans la normalité du quotidien, implique toujours plus notre cœur : l'émotion de Sa présence devient l'émotion dans la vie quotidienne, et de plus en plus elle illumine, attendrit, embellit, rend la vie quotidienne plus douce. Rien n'est inutile, ni étrange, parce que rien n'est étranger à notre destin, et il n'y a donc rien pour lequel on ne puisse avoir de l'affection [...], et cela a comme conséquences magnifiques le respect pour les choses que nous faisons, la précision avec laquelle nous les faisons, l'honnêteté envers notre activité concrète, la ténacité à poursuivre ces choses jusqu'au bout. Et nous devenons infatigables [...]. La fatigue, même sans ombrage, est comme réabsorbée en tant que fatigue, et elle devient une fatigue purement physiologique ».<sup>85</sup>

C'est la vérification dans le quotidien de la présence victorieuse du Christ qui nous permettra de nous attacher toujours plus à Lui, jusqu'à dire comme Ada Negri : « Tu fus et Tu es tout pour moi ».<sup>86</sup>

Certains pourraient sans doute dire « Tu fus tout pour moi ». Mais dire à quelqu'un non seulement « Tu fus » dans le passé, au moment de la rencontre initiale, mais aussi « Tu es » maintenant, dans le présent, ça c'est autre chose !

Ce n'est qu'en participant à Sa victoire que nous pourrions dire en vérité : « ô Christ, Tu fus et Tu es tout pour moi ».

---

<sup>84</sup> L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo (1990-1991)* [Un événement réel dans la vie de l'homme], Bur, Milan 2013, p. 269.

<sup>85</sup> *Ibidem*, pp. 103-104.

<sup>86</sup> A. Negri, « Atto d'amore » *Mia giovinezza* [« Acte d'amour ». Ma jeunesse], Bur, Milan 2010, p. 70.

# MESSE

*Lectures : Ac 9, 31-42 ; Ps 115 (116) ; Jn 6, 60-69*

HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL JEAN-LOUIS TAURAN  
PRÉSIDENT DU CONSEIL PONTIFICAL POUR LE DIALOGUE INTERRELIGIEUX

Comme toujours, Jésus laisse les hommes libres de choisir. Même les apôtres doivent renouveler leur adhésion au Christ : « “Voulez-vous partir, vous aussi ?” Simon-Pierre lui répondit : “Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint, le Saint de Dieu” ». Face aux paroles et aux gestes de Jésus, nous sommes obligés de répondre soit par « oui », soit par « non ». Le grand drame de l’homme n’est ni la maladie, ni la mort : c’est sa liberté. L’homme peut dire « non » à Dieu, et Dieu respecte sa liberté. Le fameux poète Hölderlin, contemporain de Goethe, a écrit : « Dieu a créé l’homme comme la mer fait les continents, en se retirant ».

On ne peut éviter Jésus-Christ. Jésus dérange parce qu’il est signe de contradiction : « Ce qu’il dit là est intolérable, on ne peut pas continuer à l’écouter ! » (*Jn 6,60*). Nous sommes ici parce que nous sommes les disciples de Jésus et parce que nous sommes porteurs d’un message pour le monde, pour l’Italie d’aujourd’hui. Un message qui est une contestation radicale face au « savoir-vivre politique et culturel ». Pensez donc : nous disons à nos amis « Vous êtes – nous sommes – appelés à la vie éternelle ». En outre, nous devons rappeler à l’humanité d’aujourd’hui et de demain un événement unique dans l’histoire : Jésus est ressuscité ! Jamais aucune révolution ni aucun progrès scientifique ne pourront offrir aux hommes une « chose aussi importante » que la résurrection de Jésus. C’est l’évangile de la victoire inouïe sur la douleur, sur le péché, sur la mort que le Christ a remportée pour lui et pour nous. C’est un événement indescriptible, qui nous concerne tous et nous enveloppe !

Vous voyez bien que croire n’est pas simplement croire que Dieu existe. Non, c’est croire que Dieu intervient dans l’existence humaine. L’objet de notre foi – j’ai entendu ce matin le père Carrón souligner cela – est un événement, ou une série d’événements : croire que Dieu a parlé à Abraham, qu’il a libéré son peuple d’Égypte, qu’il s’est incarné dans le sein de la Vierge Marie, qu’il est ressuscité d’entre les morts. Pour nous c’est aussi croire que Dieu est présent parmi nous dans l’Eucharistie : voilà le « paradoxe suprême ». En réalité, les hommes sont plus ou moins disposés à reconnaître une divinité qui « se trouve au-delà d’eux, qui ne dérange pas ». Mais croire que Dieu intervient dans la trame de l’existence humaine, qu’il existe des œuvres divines se réali-

sant : c'est le « scandale » que la majeure partie de nos contemporains refusent. Ils refusent le surnaturel.

Cette assemblée nombreuse, attentive et engagée, réchauffe le cœur parce que c'est un évènement divin. Ici, ce matin, *hic et nunc*, Dieu est parmi nous en cette Eucharistie. Pour nous, le Christianisme n'est pas « une certaine vision du monde ». Ce n'est pas un système que nous acceptons parce qu'il nous convient. Nous sommes ici parce que nous croyons que quelque chose s'est produit, que le Christ est ressuscité, qu'Il est la Vérité, et cela nous intéresse ainsi que tous les hommes.

Vous savez, nous chrétiens sommes « observés ». Tout le monde cherche non pas les belles choses que nous pouvons accomplir, mais plutôt nos erreurs. C'est ce qui nous rappelle que l'Église est en même temps une réalité divine et humaine. Cependant, nous ne devons pas avoir de complexes, parce que l'Esprit Saint guide l'Église et réserve toujours des surprises. Il suffit de se rappeler ce qui est survenu à Rome le mois dernier. J'ai remarqué que dans les discours du nouveau Pape, il est un mot qu'il utilise souvent : c'est le verbe « sortir ». Sortir de nous-mêmes pour se laisser purifier par Dieu ; sortir de nos églises, de nos couvents, de nos salles de réunions, pour rejoindre les hommes, là où ils vivent, construisent, souffrent, meurent.

La première lecture nous a présenté Pierre en ce que nous pourrions appeler une « visite pastorale ». La paix et l'intense fraternité y sont soulignées. Nous savons qu'à cette paix et à cette intense fraternité, on doit ajouter l'écoute de la Parole, la fraction du pain et la communauté des biens. Ce sont les caractéristiques de la première communauté chrétienne et nous devons toujours nous référer à cette communauté. Mais le comportement de Pierre qui guérit les malades nous rappelle que nous aussi nous devons répondre aux questions de nos contemporains. Ils doivent nous voir prier pour pouvoir poser les questions fondamentales ; ils ont besoin d'une parole qui « élève » leur âme, ils ont besoin de rencontrer des communautés où ils se sentent accueillis, écoutés, et respectés. Ils ont besoin de sortir de ce contexte de mort, de méfiance, de suspicion qui, hélas, ruine notre vie et qui marque la culture d'aujourd'hui : le non-sens, l'isolement, la non-estime de soi. Pierre a pu répondre à l'attente des personnes en difficulté qu'il rencontrait parce que lui-même avait appris de Jésus comment prier et quelle mission accomplir.

Au cours de cette retraite, vous vous êtes demandé : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » Pour pouvoir répondre « Rien, ni personne », vous devez vous aussi avoir en vous une vie d'intimité et d'amitié avec le Christ.

Dans le monde d'aujourd'hui, le grand danger est d'organiser notre vie, d'organiser la société selon la mesure de l'homme. Nous, chrétiens, proposons un Dieu Père proche de nous, qui se fait serviteur et nourriture : voilà ce qui

nous distingue des disciples de Mahomet ou de Bouddha. Mais soyez attentifs : nous ne devons jamais nous habituer à cette incroyable proximité de Dieu. Qui dit de Dieu « Lui », sans jamais dire « Tu », est en train peu à peu d'oublier les traits du visage de Dieu. Et un beau jour, Dieu ne sera rien de plus qu'une idée, et très vite, rien de plus qu'un simple mot.

Pas plus tard qu'hier matin, le pape François rappelait que la vie chrétienne est un dialogue avec Dieu face à face, comme l'on parle avec une autre personne. « Ce n'est pas un Dieu – disait-il – indéfini et diffus, comme un “spray” répandu un peu partout ».

Frères et sœurs, prions pour que nous soient données les énergies spirituelles dont nous avons besoin pour être des chrétiens cohérents, capables de construire une société avec des finalités dignes de l'homme. Que Dieu nous préserve « d'abaisser notre garde », en réduisant la charité à une simple philanthropie, en transformant l'esprit apostolique en une simple propagande ou l'Église en un club.

Rendons grâce à Dieu pour cette retraite, qu'elle nous permette, encore une fois, de constater combien sont nombreux les hommes et les femmes qui, dans leur vie de tous les jours, sont conscients de la fidélité de Dieu, manifestée en Jésus-Christ et dans l'Église. Tous ensemble, nous nous sentons plus forts, pour aimer et servir notre monde, le monde que Dieu aime et que le Christ sauve. Ce monde où l'homme veut pénétrer les secrets de l'atome, mais qui, en même temps, reste aveugle sur le sens de l'aventure humaine. Ce monde riche de projets et d'exploits techniques, mais qui, en même temps, est angoissé au sujet de l'avenir. Ce monde de communications toujours plus rapides, mais qui est aussi un monde de solitude. Ce monde où les hommes et les femmes sont capables de gestes de solidarité admirables, mais qui est également un monde où tant de gens vivent renfermés sur eux-mêmes.

Et bien, c'est ce monde que Dieu aime, que nous devons aimer et servir. Nous devons maintenir ouverte la porte de notre cœur pour accueillir, comprendre, dialoguer, encourager et permettre aux autres de croître, grandissant nous-mêmes, grâce à leur demande.

Le grand pape Paul VI avait raison lorsqu'il affirmait, le jour de Pâques de l'année 1969 : « Le christianisme n'est pas facile, mais il est heureux ». Aidons-nous donc les uns les autres à stabiliser et à approfondir une relation personnelle avec Jésus ! Jésus qui se fait serviteur, qui ce matin prépare une fois de plus la table où il est en même temps Celui qui sert et Celui qui se donne en nourriture.

Gardons une fidélité absolue envers ce Dieu fidèle, et ainsi notre amour pour la personne de Jésus sera si fort que rien ne pourra nous séparer de Lui.

Qu'il en soit ainsi !

AVANT LA BÉNÉDICTION

**Julián Carrón.** Éminence Révérendissime, au nom de tous, je désire vous remercier avant tout pour votre participation à nos Exercices spirituels.

Permettez-moi de vous remercier également pour l'attention avec laquelle vous suivez notre expérience, attention qui avec le temps a mûri en une paternelle amitié.

Le fait que ce soit vous, le soir du 13 mars dernier, qui nous ayez annoncé l'élection du pape François, le grand don que le Seigneur a fait à son Église, est significatif.

Nous vous remercions pour votre témoignage limpide de service intelligent et discret envers le Saint-Père, qui nous aide dans notre *sequela* quotidienne au Christ.

Merci Éminence !

**Cardinal Tawán.** Merci ! Lorsque j'ai été nommé cardinal, j'ai distribué à mes amis un petit souvenir avec cette formule de saint Paul, provenant de la seconde lettre aux Corinthiens : « Nous sommes vos serviteurs, à cause de Jésus ». C'est le programme de tout sacerdoce.

Merci pour votre confiance !

# *Samedi 20 avril, l'après-midi*

*À l'entrée et à la sortie du salon :*

*Franz Schubert, Sonate pour arpeggione et piano, D 821*  
*Mstislav Rostropovich, violoncelle – Benjamin Britten, piano*  
*“Spirto Gentil” n. 18, Decca*

■ SECONDE MÉDITATION

**julián Carrón**

## *« Qu'il me soit fait selon ta parole »*

Benoît XVI a dit : « Toute la vie chrétienne est une réponse à l'amour de Dieu. La première réponse est précisément la foi comme accueil, plein d'émerveillement et de gratitude, d'une initiative divine inouïe qui nous précède et nous interpelle. Et le “oui” de la foi marque le début d'une histoire lumineuse d'amitié avec le Seigneur, qui remplit et donne son sens plénier à toute notre existence ». <sup>87</sup>

Et c'est de cette foi dont nous allons parler maintenant.

### **1. La foi est la reconnaissance d'une Présence**

« Notre position face à l'évènement de Jésus-Christ est la même que celle de Zachée face à cet Homme qui s'est arrêté sous l'arbre sur lequel il était juché et lui a dit : “Descends vite, je dois demeurer chez toi”. C'est la même position que celle de la veuve dont le fils unique était mort et qui a entendu Jésus lui dire, d'une manière qui semble si peu rationnelle : “Femme, ne pleure pas !” (car il est absurde de dire à une femme dont l'enfant est mort : “Femme, ne pleure pas !”). Ce fut pour eux, comme pour nous aujourd'hui, l'expérience de la présence de quelque chose de radicalement différent de nos représentations, mais qui correspond en même temps de manière totale et originelle aux attentes profondes de notre personne. Faire l'expérience d'une correspondance réelle [comme on le disait ce matin] avec notre cœur est absolument exceptionnel. [...]. Notre cœur est fait pour cette correspondance, elle devrait être normale dans la vie ; or, elle ne se produit jamais, si bien que lorsqu'elle se produit, cela constitue une expérience exceptionnelle. La foi consiste à avoir la

---

<sup>87</sup> Benoît XVI, *Croire dans la charité suscite la charité*, Message pour le Carême 2013, 15 octobre 2012.

sincérité de reconnaître, la simplicité d'accepter et l'affection pour se lier à une telle Présence ».<sup>88</sup>

Don Giussani continue : « Pour que la foi naisse dans l'homme et dans le monde, il faut d'abord que surgisse quelque chose qui est grâce, pure grâce : l'évènement de Jésus-Christ, de la rencontre avec le Christ par laquelle on fait l'expérience d'une exceptionnalité qui ne peut se produire par elle-même. La foi consiste essentiellement à reconnaître la diversité d'une Présence, à reconnaître une Présence exceptionnelle et divine. [...] La Samaritaine devait avoir eu tellement soif de l'attitude avec laquelle le Christ l'a traitée à ce moment-là, sans jamais en prendre conscience avant, qu'elle l'a immédiatement reconnu ».<sup>89</sup>

Il faut se rendre compte que la foi chrétienne a sa source en dehors de nous. Ce n'est pas quelque chose que nous pouvons créer par nous-mêmes. Combien de fois aimerions-nous créer nous-mêmes la correspondance que nous désirons posséder ! Mais si l'origine de la foi est quelque chose en dehors de nous, alors la foi n'a rien à voir avec une introspection, avec quoi que ce soit que nous réussirions à découvrir en « fouillant » au plus profond de notre être. La foi n'est donc pas un sentiment ou une éthique, parce qu'elle n'est pas entre nos mains, elle ne dépend pas de notre capacité à engendrer la présence qui nous correspond. La foi chrétienne est tellement déterminée par l'objet, que sans cette Présence elle n'existerait tout simplement pas. C'est comme le sentiment amoureux qui ne pourrait exister sans la présence de l'être aimé. Il est inutile d'imaginer que l'on puisse l'engendrer, quels que soient la stratégie, les tentatives, les efforts, l'élan de nos sentiments ou le raisonnement que nous utilisons (et vous pouvez utiliser tous les mots que vous voulez) : tout ceci est inutile pour engendrer, ne serait-ce qu'un instant, l'expérience amoureuse. En résumé, la présence fait partie de l'état amoureux, le provoque, le fait émerger, le soutient.

C'est pourquoi : « La foi fait partie de l'évènement chrétien parce qu'elle fait partie de la grâce que l'évènement représente [...]. La foi appartient à l'évènement parce qu'elle est la *reconnaissance amoureuse* de la présence de quelque chose d'exceptionnel et, en tant que telle, c'est un don, une grâce. Comme Jésus Christ se donne à moi dans un évènement présent, c'est Lui aussi qui fortifie en moi la capacité de le saisir et de la reconnaître dans son caractère exceptionnel ».<sup>90</sup>

Mais de quelle manière la Présence exceptionnelle vivifie-t-elle notre capacité à la saisir ? Si Sa présence exceptionnelle ne nous aide pas à arriver jusque-

<sup>88</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., pp. 42-43

<sup>89</sup> *Ibidem*, pp. 45-46.

<sup>90</sup> *Ibidem*, p. 46.

là, et si (comme nous l'avons vu ce matin) nous ne suivons pas le désir réveillé par cette Présence, la tension exaspérée à dire Son nom, nous ne l'atteindrons pas et notre cœur ne trouvera pas cette satisfaction pour laquelle il est fait. C'est pourquoi don Giussani écrit : « Cette intervention même de Dieu, qui se rend présent à l'homme dans l'évènement chrétien, exalte la capacité de connaissance de la conscience, adapte l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité qui le provoque. On l'appelle *grâce de la foi* ». <sup>91</sup> Par analogie, c'est la présence de la personne aimée qui exalte notre capacité cognitive afin que nous puissions l'accueillir dans sa vérité profonde.

Alors, comment s'exalte notre capacité cognitive pour arriver à accueillir toute la portée de la Présence ? Don Giussani insiste : « Pour pouvoir connaître, il faut avoir une attitude d'ouverture, c'est-à-dire "d'amour". Sans l'amour, il ne peut y avoir de connaissance. Au fond, cet amour est signifié par l'instinct originel avec lequel la nature, autrement dit Dieu qui nous crée, nous projette dans la confrontation universelle, avec curiosité. [...] En réalité, seule cette ouverture vivante à l'objet, qui devient une affection, peut permettre à celui-ci de nous toucher pour ce qu'il est (*affici* signifie "être touché par"). De même que l'homme se déplace avec toute sa personne, il voit avec toute sa personne [don Giussani nous a toujours enseigné que l'on ne peut briser l'unité du moi] : il voit avec les yeux de la raison en tant que le cœur est ouvert-à, en tant que l'affection soutient la tension du regard, sinon l'œil se ferme devant l'objet, il se détourne et "s'endort" [s'enfuit]. L'œil de la raison ne peut voir que s'il est soutenu par l'affection, qui exprime déjà le jeu de la liberté ». <sup>92</sup>

Il faut être bien attentif à cette description de don Giussani pour la comprendre jusqu'au bout. Pourquoi la Présence exceptionnelle est-elle nécessaire ? En quoi concerne-t-elle l'ouverture des yeux de la raison ? La Présence exceptionnelle attire la curiosité et l'affection de l'homme de telle manière (nous le voyons bien chez les enfants) qu'elle ouvre la raison pour que celle-ci puisse connaître l'objet sans le réduire. La raison peut saisir tous les facteurs impliqués dans la Présence exceptionnelle pour autant qu'elle soit soutenue par l'affection. Par conséquent, la Présence exceptionnelle du Christ ouvre tout grand le regard, exaltant la capacité cognitive de l'homme, afin qu'il puisse Le saisir et Le reconnaître dans Son exceptionnalité. En ce sens, nous avons cité plus haut la phrase de saint Augustin au sujet de Zachée : « il fut regardé, et alors il vit ». <sup>93</sup> Don

<sup>91</sup> L. Giussani, *Le Risque éducatif*, Nouvelle Cité, Paris 2006, p. 140.

<sup>92</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., pp. 44-45.

<sup>93</sup> Saint Augustin, *Sermon* 174, 4 [« Et vidit Dominus ipsum Zacchaeum. Visus est, et vidit / Et le Seigneur regarda justement Zachée. Zachée fut regardé, et alors il vit »] – Cfr. Abbaye Saint Benoît de Port-Valais, Le Bouveret (CH).

Giussani poursuit : « La foi représente l'accomplissement de la raison humaine. Elle est l'intelligence de la réalité dans son horizon ultime, la reconnaissance de ce en quoi tout consiste. L'intelligence naturelle [attention !] n'atteint pas cet horizon ultime. Ce n'est que par l'intervention de quelque chose qui est arrivé, par l'évènement de Dieu fait homme, par son don [par l'exceptionnalité de cette Présence que nous avons devant nous], que notre intelligence renouvelée peut Le reconnaître et l'atteindre. La foi atteint ainsi un sommet au-delà de la raison ; sans la foi, la raison ne peut s'accomplir, alors qu'en elle la raison devient le tremplin de l'espérance ».<sup>94</sup>

La foi est une forme de connaissance au-delà des limites de la raison. Pourquoi est-elle au-delà des limites de la raison ? « Parce que la foi accueille quelque chose que la raison ne peut saisir : “la présence de Jésus parmi nous”, “Jésus-Christ est présent ici et maintenant”. La raison ne peut le percevoir comme elle perçoit votre présence, est-ce clair ? Pourtant je dois admettre qu'il est présent. Pourquoi ? Parce qu'il y a ici un élément présent, un élément qui caractérise cette compagnie. Cet élément produit un certain type de résultats au sein de la compagnie, certaines résonnances si surprenantes que, si je n'admettais pas qu'il existe quelque chose d'autre, je ne rendrais pas compte de l'expérience ; en effet, la raison est l'affirmation de la réalité dont je fais l'expérience selon la totalité des facteurs qui la composent, selon tous les facteurs. Il peut y avoir un facteur de cette réalité dont on entend l'écho, dont on perçoit les fruits [nous en parlions ce matin : le fruit d'une humanité différente], dont on peut même voir les conséquences, sans pour autant le voir directement. Si je dis “Alors, il n'existe pas”, je me trompe, car j'élimine quelque chose de l'expérience, ce qui n'est plus raisonnable ».<sup>95</sup>

Comme cette reconnaissance comporte un effort et implique une tension exaspérée – rien qu'en entendant cela, beaucoup d'entre vous y ont pensé ! Le faire, c'est encore autre chose ! – nous restons très souvent à l'apparence, nous nous arrêtons à la surface de ce qui devrait être perçu comme un signe, aussi bien en niant ou en éliminant le facteur dont on entend l'écho qu'en nous contentant de résonnances positives, jusqu'à ce que nous nous en lassions, jusqu'à nous apercevoir qu'elles ne nous suffisent pas pour vivre, qu'elles ne peuvent pas nous combler, qu'elles ne satisfont pas la vie. C'est alors que la foi commence à entrer en crise. C'est pourquoi nous sommes émerveillés par le témoignage que don Giussani nous a toujours offert de cette tension exaspérée à saisir tous les facteurs jusqu'au « Tu ». Était-ce pour le simple plaisir de nous compliquer la vie que don Giussani nous disait ces choses-là ? Ou était-

<sup>94</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., pp. 47-48.

<sup>95</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 2008, p. 216.

ce pour ne pas perdre cette Présence dont il percevait l'écho et qu'il désirait rejoindre ? Voyez avec quelle insistance il en parlait : « La foi est raisonnable en tant qu'elle fleurit aux confins de la dynamique de la raison, comme une fleur de grâce à laquelle l'homme adhère par sa liberté [la liberté : c'est, avec la raison, l'autre facteur décisif pour l'homme]. Comment l'homme peut-il adhérer avec sa liberté à cette fleur dont l'origine et la nature lui restent incompréhensibles ? Adhérer par sa liberté signifie pour l'homme reconnaître avec simplicité ce que sa raison perçoit d'exceptionnel avec une certitude immédiate, comme il reconnaît avec une évidence indubitable et irrécusable tout aspect de la réalité tel qu'il entre dans l'horizon de son existence ».<sup>96</sup> « Ma liberté accepte donc cet événement, elle accepte de le reconnaître ».<sup>97</sup>

Lewis dit : « Parce que je suis "moi", je dois accomplir un acte d'abandon, même petit et facile de manière à vivre pour Dieu, au lieu de vivre pour moi. Cela est, si vous voulez, le « point faible » dans l'œuvre de la création, le risque qu'apparemment Dieu pense qu'il vaille la peine d'affronter [avec nous] ».<sup>98</sup>

« Par conséquent, la foi est en nous aussi bien la reconnaissance de l'exceptionnel présent que l'adhésion simple et sincère qui dit "oui" sans opposer d'objections : la reconnaissance et l'adhésion font partie de l'instant où le Seigneur se révèle à nous par la force de son Esprit, où l'événement entre dans nos vies ».<sup>99</sup> C'est pourquoi saint Paul dit que personne n'est capable de dire "Jésus est le Seigneur" [c'est-à-dire accomplir véritablement un acte de foi dans sa plénitude] sans l'action de l'Esprit-Saint<sup>100</sup> qui élève la raison et la liberté à leur point culminant, car la foi chrétienne est si humaine qu'elle exalte toute l'humanité de la personne, la raison et la liberté. Sans cette exaltation et sans la décision d'y participer, il n'y a pas de foi. Don Giussani n'a pas effectué cet effort gigantesque sans avoir de but précis. Il l'a fait pour nous aider à comprendre tous les facteurs de la foi, car aujourd'hui, dans notre monde et dans notre culture, si la raison et la liberté ne sont pas présentes dans l'acte de foi, il n'y aura plus de foi : dans un monde où tout dit le contraire, nous ne pouvons pas croire uniquement par habitude. C'est pourquoi, suivre don Giussani est l'unique possibilité d'avoir aujourd'hui la foi. Benoît XVI a mené une lutte acharnée en faveur de l'élargissement de la raison, pour nous aider à comprendre que la foi en représente le point culminant (rendu possible par l'ève-

<sup>96</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 48

<sup>97</sup> *Ibidem*, p. 46.

<sup>98</sup> Cfr. C.S. Lewis, *Il problema della sofferenza*, Morcelliana, Brescia 1957, p. 83. [Cfr *Le problème de la souffrance*, éd. Raphaël].

<sup>99</sup> L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 48.

<sup>100</sup> Cfr. 1 *Cor* 12,3.

nement même du Christ), pour que l'affirmation du Christ ne devienne pas quelque chose que l'on rajoute à la vie, et au fond quelque chose d'irrationnel. Chacun doit décider s'il est disponible à suivre don Giussani dans ce parcours, de manière à vivre la foi en homme, en adulte, dans un monde comme le nôtre. La foi n'est un rajout facultatif à l'Évènement. Sans la reconnaissance de la foi, la vie est condamnée au néant. Alors, ce sont la peur, la solitude et l'insatisfaction qui gagnent. C'est pourquoi saint Augustin dit : « Celui-là est attiré vers le Christ, qui trouve ses délices dans la vérité, la béatitude, la justice, l'éternelle vie ; car le Christ est tout cela ».<sup>101</sup>

Alors, comment la foi peut-elle devenir toujours plus “mienne” ?

## 2. La personnalisation de la foi

Le charisme – don Giussani nous l'a rappelé si souvent – est un don de l'Esprit Saint pour nous aider à vivre la personnalisation de la foi, la rendant ainsi plus persuasive dans la vie de chacun. Dans une lettre adressée personnellement à don Giussani, le pape Jean-Paul II affirmait : « l'originalité du charisme de chaque mouvement “ne prétend pas, et il ne le pourrait pas, ajouter quoi que ce soit à la richesse du *depositum fidei*, conservé par l'Église avec une fidélité pleine d'ardeur” [...]. Toutefois, cette originalité “constitue un soutien puissant, un appel suggestif et convaincant à vivre pleinement, avec intelligence et créativité, l'expérience chrétienne. C'est là que se trouve la condition nécessaire pour apporter des réponses adéquates aux défis et aux urgences des temps et des circonstances historiques toujours diverses” ».<sup>102</sup>

En ce sens, don Giussani a une préoccupation constante : que le mouvement soit capable d'engendrer une personnalité adulte. Pourquoi don Giussani a-t-il sans cesse à cœur cette préoccupation ? Parce qu'il voit la difficulté à faire naître une telle personnalité adulte dans la foi. Le problème de la foi n'est pas derrière nous, comme s'il ne concernait que les autres. Non, il s'agit de la préoccupation unique et permanente de don Giussani pour nous : « La gravité du problème vient de la difficulté avec laquelle l'homme devient adulte. [...] Ce qui manque, c'est donc un visage qui personnalise la foi. Ils ont une personnalité dans le domaine de la culture, du travail, du tempérament, mais ils n'ont pas de personnalité dans la foi ecclésiale (non pas intimiste). Par conséquent,

<sup>101</sup> Sant'Agostino, *L'Eucarestia: corpo della Chiesa*, Città Nuova Editrice, Roma 2000, p. 43. [Cfr. St Augustin, *Traité sur St Jean*, XXVI, No 4, Cfr. Abbaye Saint Benoît de Port-Valais, Le Bouveret (CH)].

<sup>102</sup> Jean-Paul II, *Message à Mgr Luigi Giussani, fondateur du mouvement “Comunione e Liberazione”, pour le XX<sup>ème</sup> anniversaire de la reconnaissance de la fraternité*, 11 février 2002.

il y a une absence de créativité, car si le sujet humain est absent, l'action aussi est absente ». <sup>103</sup> Il se soucie donc de la difficulté à engendrer une personnalité adulte dans la foi.

Mais don Giussani ne se contente pas de faire cette constatation. Il identifie également avec clarté la cause profonde de cette carence : « La source de cette situation vient d'un très grave déclin de méthode : de la méthode [du mouvement] il ne reste qu'une volière de mots et de formules, il manque le génie. C'est comme un assèchement du génie de la méthode ». <sup>104</sup>

En quoi consiste ce grave déclin de la méthode ? « De nos jours, le déclin de la méthode peut être formulé ainsi : nous qui sommes entrés dans l'arène ecclésiale et sociale en affirmant le christianisme en tant qu'expérience, nous privilégions maintenant [il disait cela en 1976, mais je crois que c'est tout aussi valable aujourd'hui] l'intellectualisme par rapport à l'expérience, et cet intellectualisme s'accompagne d'un activisme exaspéré. Ce qui est très grave. Chacun de nous peut dire maintenant : le mouvement n'est pas ma vie, ou mieux, ma vie n'est pas le mouvement ; le mouvement est une série de contraintes pour ma vie qui n'est donc pas le reflet de ce dernier. [...] "C'est pour vous un consensus idéologique plutôt qu'une expérience de vie". On agit beaucoup, on prend de nombreuses initiatives, mais on ne cherche pas la vérification avec la vie quotidienne, alors que la vie quotidienne, avec l'humilité qui en découle, avec la souffrance inévitable, avec la responsabilité concrète et sans limites, devrait nous rendre plus équilibrés, plus concrets et moins évanescents, plus fidèles affectivement [don Giussani tient à ce que la foi puisse influencer dans le quotidien avec une force telle qu'elle puisse répondre à la grave objection de Pavese, à ce quotidien qui coupe les jambes ; sans cela, même nous ne sommes plus intéressés par la foi, alors imaginez les autres !] De même, l'intellectualisme de masse se substitue à l'intelligence de la personne, car l'intelligence – comme le disait saint Thomas d'Aquin – agit en étant provoquée par l'expérience [ce qui est décisif]. L'intelligence est provoquée par l'expérience de la vie : sans cela, il n'y a pas d'intelligence dans la personne, et son adhésion aux initiatives, son attitude face aux problèmes qui inquiètent la société [...] sont une présence sans intelligence. La première conséquence de cela est un conformisme ; il y a une présence conformiste, c'est-à-dire une absence de capacité critique. Survient alors une manière de juger qui est superficielle et volubile, car elle n'est pas enracinée dans une expérience de vie face à Dieu. Par conséquent [en se contentant] on répète ou on suit de manière mécanique et sourde, ou encore on critique de manière réactive en se polarisant sur son

<sup>103</sup> Scuola responsabili, Collevalenza (Pg), 17-19 septembre 1976. Archives de CL.

<sup>104</sup> *Ivi*.

opinion ; on se bloque, on se lamente et, dédaigneusement ou non, on se retire et on ne participe plus. C'est un jugement qui est incapable de passer outre la subjectivité de notre sentiment pour collaborer à créer dans l'unité. La seconde conséquence de ce manque d'intelligence est le manque de créativité. [...] C'est ainsi que naît l'habitude, [...] car la créativité dépend du sentiment d'une vie nouvelle et différente que l'on ressent en soi [il ne s'agit pas de suivre des cours à Harvard, c'est en partant de la vie que surgit une créativité différente]. C'est pourquoi le mouvement ne devient pas la vie de chacun de nous et [...] notre manière de communiquer prend un air de "banalité mondaine insupportable" [c'est une définition qui décrit également certaines de nos conversations] ». <sup>105</sup>

Mais cet état de choses ne décourage pas don Giussani. Pourquoi, en effet, le Seigneur permet-il cette décadence ? « Le Seigneur a permis que nous tombions pour que nous puissions recommencer en étant plus vrais, plus conscients du fait que Lui seul peut conduire notre vie sur la bonne voie, Lui seul a la capacité de répandre la venue de son Règne. [...] Le Seigneur permet nos erreurs et nos péchés afin que, de manière étrange mais plus dramatiquement et plus pédagogiquement efficace, nous puissions approfondir le sens de notre rapport avec Lui. Nous sommes si attachés à notre amour propre que sans l'expérience de notre limite, nous ne pourrions dire de manière authentique : "Dieu, tu es tout" et "moi, je ne suis rien" ». <sup>106</sup>

Nous pouvons résumer le très grave déclin de méthode avec ces mots : « Il y a une prévalence décisive de l'intellectualisme sur l'expérience ». Et cette erreur a une conséquence immédiate, la vie ne pourra jamais naître à partir d'une position intellectuelle. « C'est le point fondamental du mouvement : l'adulte ne grandit pas, et ce à cause du déclin de notre méthode, qui devrait être celle de l'expérience, de la participation à un évènement et non un consensus sur un discours ». <sup>107</sup>

Arrivé à ce point, il n'est pas difficile d'imaginer que l'on part à la recherche d'un coupable – nous nous connaissons bien, n'est-ce pas ? –, on cherche à blâmer quelqu'un ou à blâmer l'organisation du mouvement pour cet état de choses. Mais don Giussani coupe court et identifie le vrai responsable : le problème, c'est toi, c'est moi, c'est chacun de nous. Voilà ce qu'il dit : « Être du mouvement signifie participer à un changement de la conception de soi, de son rapport avec les autres : voilà ce qu'est le mouvement, ce n'est pas seulement une arme pour juger les autres, c'est le fait de se débarrasser de tout alibi, de toute récrimination, parce que le problème *c'est*

<sup>105</sup> *Verso una vita di fede più matura* [Vers une vie de foi plus mûre], par Comunione e Liberazione, *pro manuscripto*, Milan 1976, pp. 8-9.

<sup>106</sup> *Ibidem*, pp. 8, 10.

<sup>107</sup> Scuola responsabili, Collevalenza (Pg), 17-19 septembre 1976. Archives de CL.

toi et rien d'autre. En effet, le mouvement a un besoin extrême de personnes qui deviennent adultes : mais qui est l'adulte ? L'adulte est défini par la façon dont il vit les rapports. L'adulte chrétien est donc celui qui vit, qui tend à vivre les rapports à la lumière de la foi (les rapports entre mari et femme, entre parents et enfants, dans la communauté et en dehors). Que veut dire [vivre les rapports] à la lumière de la foi ? Cela signifie que l'adulte tend à vivre les rapports à la lumière de cette Présence [qui nous a investis] car c'est cela la foi. Celui qui fait des discours n'est pas nécessairement adulte, ni celui qui proclame une méthode, ni celui qui est responsable d'une initiative ou qui donne des choses à faire, parce que ce ne sont pas ces choses-là qui le définissent : l'adulte est celui qui tend à vivre les rapports avec les personnes dans le Christ », <sup>108</sup> en permettant que ceux-ci soient investis par Sa présence. Sans la prévalence de cette Présence dans les yeux, dans la vie, comme quelque chose de réel et de présent, sans que cette Présence n'influe sur notre manière de se rapporter avec le réel, nous vivons le rapport avec toutes choses de la même manière que tout le monde. Seul celui qui tend à vivre tous les rapports – avec lui-même, avec sa famille, au travail, avec les amis, avec les circonstances – dans le Christ, c'est-à-dire seul celui qui vit avec Sa présence dans le regard et dans le cœur pourra expérimenter la victoire du Christ ressuscité. Chacun de nous doit faire cette expérience, nous ne pouvons pas la remplacer par des commentaires ou des opinions.

Don Giussani poursuit : « Cette physionomie de la vie chrétienne est remplie de victoire, d'audace, parce que le Christ est victorieux. Le Christ est ressuscité ici, en moi, sur mon lieu de travail, où que j'aille, chez moi : Il est ressuscité. Je suis victorieux, parce que Celui qui me possède est victorieux [c'est-à-dire ressuscité]. [...] C'est cela *la* victoire qui vainc le monde, c'est-à-dire notre chair, notre insuffisance [car elle investit tout de Sa présence vivante, réelle] ». <sup>109</sup>

Et quel est le signe d'une foi vécue comme expérience ? La joie. Si cette victoire n'est pas une expérience vécue, nous ne sommes pas joyeux. Cela ne sert à rien de se cacher derrière un doigt. Nous pouvons remplir nos réunions de mots, mais si l'expérience de la victoire du Christ en nous est absente, « nous ne sommes pas joyeux et rien ne change autour de nous ». <sup>110</sup>

Le but de cette tension à vivre tous les rapports dans le Christ, c'est-à-dire investi de Sa présence, signifie pour don Giussani atteindre ce qui constitue l'adulte : l'unité de la vie (c'est-à-dire le contraire de la fragmentation qui très souvent nous caractérise) : « L'adulte est celui qui a atteint

<sup>108</sup> Journée de début d'année de CL, Milan, 10 septembre 1977. Archives de CL.

<sup>109</sup> *Ibidem*.

<sup>110</sup> Congrès d'Adultes, Varese, 19 maggio 1979. Archives de CL.

l'unité de la vie, une conscience de son destin, de son sens, une énergie d'adhésion. L'adulte est caractérisé par l'affection et donc par le goût de sa signification ». <sup>111</sup>

Face à certains malentendus que l'on relève en abordant la signification de la personnalisation de la foi, don Giussani est obligé de faire deux mises au point.

a) La personnalisation de la foi ne signifie pas un repli sur nos problèmes personnels, ni une interruption de l'élan missionnaire. En effet, une de nos amis remarque que ce n'est pas « en interrompant la présence missionnaire que je trouve des solutions pour résoudre mes problèmes, que je réussis à résoudre ces difficultés ». Au contraire, comme nous le disions auparavant, la personnalisation de la foi est la tension à vivre tous les rapports, toutes les circonstances, tous les défis, y compris les difficultés personnelles, à la lumière de la présence du Christ, en laissant cette Présence tout investir. Même – ou plutôt surtout – les difficultés personnelles doivent être affrontées à la lumière de la Présence qui nous a rejoints.

b) Mais si la foi ne démontre pas sa pertinence au regard de nos difficultés personnelles, notre mission n'est que présomption : « Au cours de ces dernières années, nous avons été véritablement victimes de la présomption du mouvement d'être la panacée de l'Église et de l'Italie [de la société], mais cela m'amène à la racine de l'observation : si le mouvement n'est pas l'expérience de la foi comme réponse, comme éclairage de mes problématiques, alors il ne peut pas être une proposition pour les autres [si l'expérience de la foi n'est pas vécue comme quelque chose qui éclaire nos problématiques, si elle ne nous est pas utile, nous devenons les juges présomptueux de tout le monde !]. La proposition passe à travers mon humanité, et donc à travers mon humanité qui a trouvé une réponse, qui a été provoquée [le mouvement peut alors devenir une proposition pour les autres]. [...] Il est vrai que nous avons un devoir missionnaire envers l'Église et l'Italie, envers la société d'aujourd'hui, mais c'est à travers, en passant à travers le phénomène de la problématique personnelle, de la réponse à cette problématique, de la provocation qui lui est faite, [...] que la mission devient vraiment une proposition crédible. [...] L'élan de la mission est une gratitude, sinon c'est une présomption ». <sup>112</sup>

Que signifie alors personnaliser la foi ? Cela veut dire : « Tout ce qui nous est dit et donné [la proposition qui nous est faite] doit concerner la vie [la vie !]. Et la vie, c'est l'émotion du cœur, ce sont les maux de tête, c'est le

<sup>111</sup> Conseil de CL, Milan, 18-19 juin 1977. Archives de CL.

<sup>112</sup> Centre de CL, Milan, 17 novembre 1977. Archives de CL.

regard sur les choses, la curiosité sur tout, la rencontre, les rires et les pleurs, l'enthousiasme ou le désarroi [une description étonnante pour "concrétiser" le fait que, si la foi n'est pas pertinente pour les exigences de la vie, elle ne nous concerne pas et elle sera inutile pour tout le monde.] Dans une société comme celle-ci, on ne peut créer quelque chose de nouveau si ce n'est avec la vie : il n'y a pas de structures, ni d'organisations ou d'initiatives qui tiennent. Seule une vie différente et nouvelle peut révolutionner les structures, les initiatives, les rapports, en bref, tout. Et la vie est mienne, irréductiblement mienne [incomparablement mienne] ». <sup>113</sup>

Alors, comment la personnalisation de la foi peut-elle advenir ? Il faut que tout ait à voir avec le Christ, c'est-à-dire « que l'on mange ou que l'on boive, dans le rapport avec nos amis, en allant travailler, en allant étudier, dans la vie affective avec notre conjoint, dans le rapport avec nos enfants, avec les autres personnes, dans la vie publique, dans la rue, il faut que cette parole qui nous appelle par notre nom ne soit jamais oubliée, que ce Christ puisse agir sur notre cœur, qu'Il pénètre notre soif de bonheur jusqu'à dire "Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie" [que cela ne soit jamais oublié] [...]. C'est cela le mouvement. C'est comme si la vie du mouvement devait constituer l'expérience d'une raison plus grande pour vivre, de l'unique raison adéquate, totale, pour vivre. [...] Le mouvement est ce qui aide à cela, et c'est tout. Il aide à ce que tu sois toi-même ». <sup>114</sup>

Par conséquent, quel est le chemin à parcourir afin qu'advienne cette personnalisation de la foi ?

### 3. La *sequela* est la méthode de la personnalisation de la foi

« La vie s'apprend en suivant quelqu'un qui vit : non pas parce qu'il est meilleur que toi ! Ça peut être un milliard de fois bien pire que toi ! Mais comme méthode, comme attitude de vie, comme comportement, comme position pratique, cette personne est un exemple. On suit un exemple et non un discours. Parce que le discours est à la merci de notre interprétation, alors que suivre un exemple défie notre manière de faire ». <sup>115</sup>

Don Giussani a continuellement indiqué la *sequela* comme méthode pour mûrir : « Il n'y a qu'un seul moyen, mes amis, pour que nous soyons éduqués à cette présence, pour que nous soyons soutenus dans la foi jusqu'à devenir des

<sup>113</sup> « Movimento, "regola" di libertà » [Mouvement, "règle" de liberté], in *CL litterae communionis*, n. 11, novembre 1978, p. 44.

<sup>114</sup> Journée de début d'année, Varese, 17 septembre 1978. Archives de CL.

<sup>115</sup> Rencontre des prêtres de CL, Idice San Lazzaro (Bo), 7 janvier 1980. Archives de CL.

témoins, et non des agitateurs ou des agités comme dans une association : cette façon avec laquelle nous pouvons apprendre la présence est la *sequela* ». <sup>116</sup>

« *Suivre* veut dire s'identifier avec les personnes qui vivent la foi avec plus de maturité, *s'engager dans une expérience vivante*, qui nous « transmet » (au sens de tradition, *tradit*) son dynamisme et son goût. Ce dynamisme et ce goût ne nous sont pas « transmis » à travers nos raisonnements, ni à la suite d'une logique, mais presque par osmose : un cœur se communique au nôtre, c'est le cœur d'un autre qui commence à battre dans notre vie ». <sup>117</sup> C'est tout sauf un raisonnement, un commentaire ou une plaisanterie. La *sequela* est une expérience vivante !

C'est pourquoi, comme je vous l'ai écrit dans la lettre d'après le Synode, en citant don Giussani : « La *sequela* est le désir de revivre *l'expérience* de la personne qui t'a provoqué et qui te provoque par sa présence dans la vie de la communauté ; c'est la tension à devenir non pas comme cette personne dans sa concrétude pleine de limites, mais comme cette personne dans la valeur à laquelle elle se consacre et qui rachète, au fond, même son visage d'homme miséreux ; c'est le désir de participer à la vie de cette personne par laquelle quelque chose d'Autre t'est apporté, et c'est envers cet Autre que tu es fidèle, en qui tu aspirés, à qui tu veux adhérer sur ce chemin ». <sup>118</sup> Cette phrase restera pour nous l'élément constant de comparaison qui permet à chacun de nous de vérifier s'il suit ou non, c'est-à-dire s'il revit ou non une même expérience. Et grâce à Dieu, comme d'habitude, don Giussani ne nous a pas seulement donné cette explication exhaustive de la *sequela*, mais il a également jugé les concepts de la *sequela* répandus parmi nous, en en soulignant les limites, pour nous aider passionnément à ne pas perdre de temps.

Passons en revue certaines modalités de réduction de la *sequela*, sans pour autant avoir la prétention d'être exhaustifs.

a) La première réduction de la *sequela* est de l'identifier à l'écoute d'un discours ou à la répétition de paroles entendues (pensant être ainsi certain de suivre davantage). « Mais la *sequela*, ce n'est vraiment pas ça ! » <sup>119</sup> nous dit don Giussani. Je peux, en effet, écouter ce qu'un autre dit et le répéter sans que cela ne bouge le cœur de mon moi, c'est-à-dire sans que cela n'atteigne la racine du cœur de mon moi. Par conséquent, la proposition n'engendre rien de nouveau en moi, ne renouvelle pas mon être. Pourtant, si l'on demandait à

<sup>116</sup> Journée de début d'année, Milan, 10 septembre 1977. Archives de CL.

<sup>117</sup> L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)* [De l'utopie à la présence], Bur, Milan 2006, p. 59.

<sup>118</sup> L. Giussani, *Il rischio educativo. Come creazione di personalità e di storia*, op. cit. p. 64.

<sup>119</sup> Diaconie diocésaine, Milan, 9 janvier 1980. Archives de CL.

celui qui cherche à répéter ou à apprendre un ensemble de paroles de décrire ce qu'il est en train de faire, il répondrait en toute sincérité : « Suivre : je suis en train de suivre ». Et bien non, c'est une réduction de la *sequela*, ce n'est pas suivre ; répéter le discours n'est pas suivre. Daniélou disait : « Toute la science du monde peut élargir les dimensions de la cage où se trouve l'homme : elle ne peut le faire sortir de cette cage ». <sup>120</sup> Seule une expérience peut y arriver : « la *sequela*, c'est s'identifier, reprendre pour soi, imiter – c'est le mot – imiter la transcription concrète et pratique, la modalité concrète, la manière d'agir avec lesquelles celui qui guide la communauté, celui qui guide le mouvement, transcrit le discours qu'il fait ! » <sup>121</sup>

b) La seconde réduction consiste à identifier la *sequela* avec des initiatives, des réunions et des choses à faire. « Le mouvement est né d'une présence qui s'imposait et donnait vie à la provocation d'une promesse à suivre. Mais ensuite nous avons confié la continuité de ce commencement aux discours et aux initiatives, aux réunions et aux choses à faire. Nous ne l'avons pas confié à notre vie, et [voilà le symptôme révélant qu'il ne s'agit pas d'une vraie sequela] le commencement a ainsi rapidement cessé d'être la vérité offerte à notre personne pour devenir le point de départ d'une d'association, d'une réalité sur laquelle décharger la responsabilité de notre travail, avec la prétention qu'elle puisse résoudre les problèmes. Ce qui aurait dû être l'accueil d'une provocation – et donc une invitation à suivre avec vivacité – est devenu une obéissance à une organisation ». <sup>122</sup>

c) La troisième réduction de la *sequela* est le « personnalisme » [“Personnalisme” ou “personnaliste” s'entendent ici au sens de “s'attacher à la personne” en tant que telle, *ndt*] : je crois que je suis en train de suivre parce que je m'attache à la personne. Non, dit don Giussani. En effet, « la *sequela* consiste à s'identifier avec intelligence et avec cœur à [...] une modalité de vie qui lie tout ce que l'on vit avec son propre destin qui est le Christ ! C'est pourquoi la sequela signifie une manière de concevoir, de reconnaître et de s'identifier avec les valeurs proposées, c'est-à-dire avec l'expérience proposée, qui elle-même peut se communiquer à travers une personne précise ; mais on ne suit pas la personne, ce n'est pas la personne que l'on suit ! On suit l'expérience vécue par cette personne, et donc [la sequela est] indépendante de la personne ! Alors que parmi nous, par exemple, il est si facile de trouver des gens qui se lient à notre personne [il est en train de parler de lui], et donc qui

<sup>120</sup> J. Daniélou, *Essai sur le mystère de l'histoire*, Le Cerf, Paris 1982, p. 121.

<sup>121</sup> Diaconie diocésaine, Milan, 9 janvier 1980. Archives de CL.

<sup>122</sup> L. Giussani, *Il rischio educativo. Come creazione di personalità e di storia*, op. cit., p. 63.

en restent dépendants. Un symptôme très clair [de cette attitude] est qu'il ne se produit pas de *sequela* entre eux, ce qui veut dire qu'il n'y pas d'affection, pas de communion entre eux, ils ne deviennent pas un événement ; une unité ne naît pas entre eux, un événement ne naît pas, parce que [faites attention à la raison que donne don Giussani] tous sont liés à ma personne ! Ils peuvent être une centaine, très liés à ma personne... Comprenez que c'est un malheur terrible ! »<sup>123</sup> On pourrait dire : « Mais que vouloir de plus que de se lier à la personne de don Giussani ? » C'est justement pour cela que don Giussani dit ces choses en se référant précisément au lien qui existe avec sa propre personne ! Il affirme que ceux qui disaient le suivre, en réalité ne le faisaient pas, et cela se voyait au fait que, bien qu'étant liés à lui, rien ne se produisait parmi eux. Chacun était « dépendant » de don Giussani, « lié » à lui ; mais aucune affection, aucun événement ne survenait entre eux. Pourquoi ? Don Giussani nous en donne la raison : « Ce qui unit, c'est le fait que chacun apprenne », c'est-à-dire que chacun fasse l'expérience de celui qu'il suit. Ce n'est qu'ainsi que la communion peut advenir, et non pas en se mettant d'accord. Il faut que chacun apprenne de don Giussani, que l'on revive son expérience.

Don Giussani nous a laissé toute une série d'instruments – pour ceux qui veulent vraiment le suivre –, pour nous aider au milieu des difficultés que nous devons affronter sur notre chemin.

Si nous reprenons le concept de *sequela* tel que décrits plus haut, nous comprenons que la question décisive est que dans toutes les réductions il manque le fait de revivre l'expérience de celui qui nous a touchés, c'est-à-dire l'expérience de don Giussani. Si nous ne suivons pas le chemin qui nous permet de faire personnellement la même expérience que celui qui nous a provoqués et nous provoque par sa présence, alors ce qui nous a touchés chez l'autre ne deviendra jamais nôtre.

Comment est-ce que je peux voir que je fais l'expérience de suivre ? Dans le fait que je ne me limite pas à écouter ou à répéter un discours, que je ne m'arrête pas à l'organisation ou à la répétition formelle de gestes, que je ne me réduis pas à m'attacher de manière « personnaliste » à un autre, mais que je participe à la vie de cette personne qui m'a apporté quelque chose d'Autre. Parce que si, en revivant l'expérience de cette autre personne, je n'arrive pas à l'Autre – qui est ce que mon cœur désire, auquel il aspire, auquel il est dévoué –, au fil du temps, cette *sequela* ne m'intéressera plus, parce qu'elle ne sera plus en mesure de me saisir. Les gens n'abandonnent pas la foi parce qu'ils ont, par exemple, un problème avec le dogme de la Trinité ; ils abandonnent la foi parce

<sup>123</sup> Conseil National de CL, Idice San Lazzaro (Bo), 1-2 mars 1980. Archives de CL.

que, en ne faisant plus cette expérience dans la vie, la foi finit par perdre son caractère raisonnable.

L'Évangile illustre constamment ces réductions dont nous avons parlé. Même les disciples cherchaient à se lier de manière « personnaliste » au Christ : « Quand le maître de la maison se sera levé et aura fermé la porte, si vous, du dehors, vous vous mettez à frapper à la porte, en disant : “Seigneur, ouvrez-nous”, il vous répondra : “Je ne sais pas d'où vous êtes”. Alors vous vous mettez à dire : “Nous avons mangé et bu en ta présence, et tu as enseigné sur nos places”. Il vous répondra : “Je ne sais pas d'où vous êtes” ».<sup>124</sup>

Et voici un autre passage : « “Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ?”. Prenant la parole, Simon-Pierre déclara : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant ! ». Prenant la parole à son tour, Jésus lui déclara : « Heureux es-tu, Simon fils de Jonas [...]. [...] À partir de ce moment, Jésus le Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des chefs des prêtres et des scribes, être tué, et le troisième jour ressusciter. Pierre, le prenant à part, se mit à lui faire de vifs reproches : “Dieu t'en garde, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas”. Mais lui, se retournant, dit à Pierre : “Passe derrière moi, Satan, tu es un obstacle sur ma route ; tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes” ».<sup>125</sup> Jésus n'accepte pas qu'un lien « personnaliste » s'établisse avec Lui : il ne suffit pas que Pierre adhère à sa personne, il faut qu'il participe à son expérience, car si Pierre ne refait pas l'expérience de Jésus, il ne réussira pas à comprendre et à obéir au dessein de Dieu sur Jésus.

Il se produit la même chose après la multiplication des pains : ils adhèrent tous, ils se lient à Lui, à tel point qu'ils veulent le faire Roi. Mais Jésus ne cède pas à cette façon de s'attacher à Lui, parce qu'il sait que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, que l'homme a besoin d'une autre chose, et il les met au défi : « Amen, amen, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. [...] De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mangera vivra par moi ».<sup>126</sup> Jésus veut les amener à faire la même expérience que Lui.

Et lorsque Pierre, à Gethsémani, tire son épée du fourreau et coupe l'oreille du serviteur du grand prêtre, Jésus lui dit : « Rentre ton épée [...]. Crois-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père, qui mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges ? »<sup>127</sup> Jésus n'accepte aucune réduction.

<sup>124</sup> Lc 13,25-27.

<sup>125</sup> Mt 16,15-23.

<sup>126</sup> Jn 6,53-57.

<sup>127</sup> Mt 26,52-53.

À quoi Jésus voulait-il amener ses disciples ? À comprendre le dessein d'un Autre, afin qu'eux aussi puissent y participer. S'Il ne nous introduisait pas au Père, Jésus ne nous révélerait pas l'origine ultime de sa différence et ne nous aiderait pas à faire la même expérience que Lui. Nous pouvons relire l'évangile en entier et vérifier que la conception que don Giussani a de la *sequela* est exactement la même que celle du Christ : « Jésus ne concevait pas l'attrait qu'il exerçait sur autrui comme une référence ultime envers Lui [comme un attachement à sa personne] mais envers le Père [envers l'Autre auquel j'aspire, auquel mon cœur est lié et dévoué] : envers Lui pour qu'Il puisse conduire au Père, en tant que connaissance et obéissance ». <sup>128</sup> Sans une vraie *sequela*, l'expérience de Jésus ne pourrait pas devenir mienne, et l'expérience de don Giussani ne pourrait pas devenir mienne, tienne, nôtre. Si elle ne devient pas nôtre, nous restons seuls avec notre inconsistance. Car si nous ne nous laissons pas introduire au Mystère de Dieu, en qui réside le sens ultime de notre vie, en qui nous pouvons trouver ce qui correspond à notre attente, comment pourrions-nous rester face à la vie et à ses drames, ses défis et ses douleurs ?

C'est pourquoi, si nous réduisons la *sequela* en évitant de revivre l'expérience de celui qui nous a touchés, tôt ou tard le christianisme ne nous intéressera plus. Ce n'est pas une question de stratégie. C'est la foi qui est en jeu ici, parce que sans *sequela* nous ne verrions pas combien la foi convient à notre humanité, nous ne verrions pas combien la foi correspond à l'attente que nous avons dans notre cœur. Au contraire, le signe que je vis la même expérience que celui qui m'a touché est le fait que je trouve l'Autre auquel j'aspire, et que j'expérimente donc cette correspondance du cœur qui me confirme la vérité de la foi. C'est pourquoi je suis fidèle : car avec Jésus, attaché à Jésus, j'entre davantage dans le Mystère. Jésus me conduit sans cesse à entrer dans le Mystère du Père. Il est venu pour cela : pour nous éduquer au Mystère, pour nous introduire au Père. Et c'est justement parce que nous sommes faits pour cela que nous ne pouvons pas nous mentir à nous-mêmes, que personne ne peut nous tromper. Nous pouvons être un peu distraits, mais quelle que soit l'autre chose, comme elle ne nous correspond pas, elle ne durera pas longtemps.

Si la *sequela* est la méthode de la personnalisation de la foi, alors en suivant, j'expérimente chaque fois un peu plus comment la foi devient davantage mienne, comment le rapport avec le Christ devient davantage mien. La nouveauté de la vie et le changement qui en découle en sont les signes. Ces traits commencent à définir mon visage, mon identité, où que je me trouve, chez moi comme au travail, seul ou en compagnie, en vacances ou en prise avec les problèmes qui se présentent.

<sup>128</sup> L. Giussani, *L'uomo e il suo destino* [L'homme et son destin], Marietti, Gênes 1999, p. 129.

C'est pourquoi nous ne pouvons pas échanger l'expérience avec quoi que ce soit d'autre : l'expérience est le lieu de l'évidence, et si nous nous y tenons, nous ne pouvons pas nous tromper. Comme le dit Lewis : « Ce que j'aime de l'expérience, c'est qu'il s'agit d'une chose tellement honnête. Vous pouvez vous tromper de route plusieurs fois ; mais gardez les yeux ouverts et on ne vous laissera pas aller très loin sans que n'apparaissent des signes d'avertissement. Vous avez pu vous tromper vous-mêmes, mais l'expérience ne cherche pas à vous tromper. L'univers donne la vraie réponse quand vous l'interrogez sincèrement ». <sup>129</sup> C'est l'avantage de quelqu'un qui veut vivre : il a dans sa propre expérience les signes de la vérité qui l'a rejoint ; car l'expérience est tellement évidente que, même si on veut lutter contre, on ne peut pas l'éliminer, elle demeure. Par conséquent, aucun « personnalisme », aucun « déjà su », aucune interprétation, aucune réduction ne peuvent être confondus avec l'expérience de la correspondance, avec le rapport avec l'Autre que je désire, auquel j'aspire. Et nous le savons très bien. C'est pourquoi chacun doit prendre cela en considération et décider d'obéir ou non à l'expérience. Parce qu'au fond, qu'est-ce que l'expérience ? « À la limite, le sommet de l'obéissance consiste à la découverte de soi-même révélée à la lumière de la parole et de l'exemple d'un autre », <sup>130</sup> parce qu'on est touché par un autre. La découverte de soi provoquée par l'expérience d'un autre est un événement absolument irréductible. Nous pouvons faire ce que nous voulons, nous pouvons nous tromper autant de fois que nous voulons, mais cet événement est irréductible, il n'est pas en notre pouvoir.

C'est pourquoi don Giussani résume le défi par ce mot : « sequela ».

#### 4. La présence

Ce fait de suivre, à travers le changement qu'il engendre en nous, est ce qui fait de nous une présence. La foi comme expérience réelle nous fait fleurir en tant que présence.

« Être présence, tel est notre dernier sujet. Être présence, quel que soit notre tempérament, et abstraction faite des capacités dont nous disposons, [...] signifie une manière différente d'être dans une situation donnée – car on ne vit pas si ce n'est dans le rapport avec notre fiancée, nos amis, nos parents, à l'université, avec le livre que l'on doit étudier –, à un moment culturel et politique donné de la société. Être présence dans une situation [voyez quelle puissante

<sup>129</sup> C.S. Lewis, *Sorpreso dalla gioia*, Jaca Book, Milan 2002, p. 131 [Cfr. C.S. Lewis, *Surpris par la joie. Le profil de mes jeunes années*, Mont-Pèlerin, Raphaël, 1998].

<sup>130</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 1998, p. 119.

façon de le dire] signifie être dans cette situation de manière à avoir un tel impact que si nous n'y étions pas, alors tout le monde s'en rendrait compte. Là où nous serons, les autres se mettront en colère ou bien ils nous admireront, ou bien encore ils sembleront indifférents, mais ils ne pourront pas ne pas reconnaître notre "différence". Être présence signifie être dans une situation donnée en faisant du Christ un événement de notre personne. [...] La véritable annonce [et voici le point décisif !], nous la faisons à travers ce que le Christ a eu comme impact dans notre vie, à travers l'impact que le Christ réalise en nous : *nous rendons le Christ présent à travers le changement que Lui opère en nous. C'est le concept du témoignage*. Nous utilisons facilement le mot présence, mais la présence est surtout ceci : l'impact visible et fascinant que provoque l'amitié qui s'instaure entre nous pour le Christ, ce type d'amitié capable d'allégresse et de joie, de l'impossible joie ».<sup>131</sup>

Le pape François nous le rappelle : « Je me demande : où les premiers disciples trouvaient-ils la force de témoigner ? [...] Leur foi se fondait sur une expérience si forte et personnelle du Christ mort et ressuscité, qu'ils n'avaient peur de rien et de personne [...] : quand une personne connaît vraiment Jésus Christ et croit en Lui, elle fait l'expérience de sa présence dans sa vie et de la force de sa Résurrection, et elle ne peut faire autrement que de transmettre cette expérience ».<sup>132</sup>

Par conséquent, nous n'avons un impact sur notre environnement qu'à travers le changement qu'Il opère en nous. Nous devenons des témoins en nous laissant modeler par Lui, comme l'écrit Daniélou : « Le témoignage manifeste une action divine là où justement il n'y a pas de générosité exceptionnelle. L'héroïsme manifeste ce dont l'homme est capable. La sainteté manifeste ce dont Dieu est capable ».<sup>133</sup>

Souhaitons-nous les uns les autres de devenir, en toute situation, cette « irruption » décrite par Julien Green : « Pensé aujourd'hui au vacarme, aux paroles inutiles par milliers, au bruit de la rue, bruit infernal, démoralisant, les coups de téléphone, etc., tout ce qui forme le tissu de la journée, et, au milieu de ce tohu-bohu, un homme qui avec des gestes tranquilles et des paroles qui ne varient jamais opère le miracle de la descente de Dieu parmi nous. [C'est l'] irruption de la foi [...], irruption de l'infini dans notre temps factice ».<sup>134</sup> C'est ce que tous attendent, comme nous le rappelle don Giussani : « Ce qui manque, ce n'est pas la répétition verbale ou culturelle de l'annonce [c'est-à-

<sup>131</sup> L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, Edit Editoriale italiana-Il Sabato, Rome 1993, pp. 345-346.

<sup>132</sup> François, *Regina Caeli*, 14 avril 2013.

<sup>133</sup> Cfr. J. Daniélou, *Essai sur le Mystère de l'histoire*, op. cit.

<sup>134</sup> Julien Green, *L'expatrié : 1984-1990*, Seuil, Paris 1990, pp. 101-102

dire une intellectualisation de la foi ou un discours]. L'homme d'aujourd'hui attend peut-être de manière inconsciente l'expérience de la rencontre avec des personnes pour qui le fait du Christ est une réalité si présente que leur vie en est transformée. L'homme d'aujourd'hui ne peut être secoué que par un impact humain : un évènement qui est l'écho de l'évènement initial, lorsque Jésus leva les yeux et dit : "Zachée, descends, je viens chez toi" ». <sup>135</sup> C'est ainsi que 2000 ans d'histoire ont été balayés et que nous pouvons faire la même expérience que Zachée. Nous témoignons à tout le monde que le Christ est présent à travers le changement que nous découvrons en nous.

« La normalité devient soudainement dense et tendue selon sa vérité, et sa vérité est le rapport avec l'Infini [...]. La normalité, instant après instant, est le rapport avec cette présence. [...] La présence du Christ, dans la normalité de la vie, implique toujours plus le battement du cœur : l'émotion de Sa présence devient une émotion dans la vie quotidienne et illumine, attendrit, embellit, rend la teneur de la vie quotidienne plus douce, toujours plus. Il n'y a rien d'inutile, ni d'étranger, parce que rien n'est étranger à notre destin, et par conséquent, rien n'est exclu de notre affection. Nous pouvons avoir de l'affection pour toute chose, une affection naît pour tout, *tout*, avec pour conséquence magnétique le respect et la précision à l'égard des choses que nous faisons, l'honnêteté envers nos œuvres concrètes, la ténacité dans la poursuite de leur objectif. Nous devenons infatigables ». <sup>136</sup>

Werfel le dit bien : « Chacun de ses gestes, chacune de ses salutations, chacun de ses sourires étaient remplis de cet infini qu'il n'était pas nécessaire d'appeler par son nom », <sup>137</sup> tellement c'était évident.

Si le Christ est rendu présent par un tel changement, alors nous devons débarrasser notre conception de la présence de certaines connotations avec lesquelles nous l'identifions parfois, comme don Giussani nous le recommandait : « Depuis l'Équipe de 1976 [rencontre estivale des responsables étudiants, *ndt*] dont le thème était *De l'utopie à la présence*, un chemin a été parcouru qui nous pousse maintenant à percer et à élaguer le mot "présence" : il faut le percer et l'élaguer. [...] La présence est un facteur qui coïncide avec notre « moi ». La présence naît de la personne, consiste en la personne. [...] Et ce qui définit la personne en tant qu'acteur et protagoniste d'une présence est la clarté de la foi, c'est cette clarté de conscience qui se nomme "foi" [...]. La présence prend toute sa consistance dans la personne, elle naît de la personne et consiste en la personne, et la personne est intelligence de la réalité jusqu'à en toucher l'horizon ultime ». <sup>138</sup>

<sup>135</sup> L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, pp. 23-24.

<sup>136</sup> L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo...*, op. cit., pp. 101-104.

<sup>137</sup> Cfr. F. Werfel, *Barbara*, Corbaccio, Milan 2000, p. 52.

<sup>138</sup> L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo...*, op. cit., pp. 142-143.

De même que la personnalisation ne nous réduit pas à un « intimisme » ou à une interruption de l'élan missionnaire, de même la centralité de la présence dans la personne ne doit pas être comprise comme une opposition entre « public » et « privé », comme un redimensionnement de la présence, un repli sur soi-même. Au contraire, il s'agit de se recentrer profondément selon l'attitude originelle du mouvement.

Ce qui revient à dire : affirmer que la présence consiste en la personne ne signifie pas qu'il faille séparer ou opposer la sphère privée, intime, et la sphère publique (de fait, cette division n'existe pas !) Cela signifie qu'il faut indiquer le lieu originel de chaque changement, la racine d'où provient le fruit dont l'expansion investit l'histoire tout entière selon le dessein du Mystère, et non pas selon nos projets. Tout le reste n'est qu'illusion, tromperie et perte de temps. La personne n'est pas la sphère « privée » opposée à celle « publique » (ce sont des catégories mondaines et réductrices, de toute façon inapplicables à la vie de foi). Le changement de la personne et l'existence d'une communauté chrétienne authentique ont une valeur historique.

« L'histoire n'est pas, dans ses étapes, définie par nous. Il nous appartient de vivre cette présence : un crédit total accordé à l'Infini qui est entré dans notre vie et qui se révèle immédiatement comme une humanité nouvelle, comme une amitié, comme une communion. "Sois sans crainte petit troupeau, j'ai vaincu le monde". "C'est la victoire qui vainc le monde : notre foi". Notre foi aura-t-elle besoin de sept, huit, neuf siècles pour que tout le milieu universitaire soit à nouveau investi de la présence chrétienne ? Ce ne sont pas des calculs que nous pouvons faire. L'université nous intéresse pour l'édification de notre sujet, pas pour déclarer : "Nous sommes vainqueurs" [...] Nous devons abandonner cette interprétation idéologique de la vie universitaire qui produit un travail fébrile et épuisant, pesant et amer, qui fait fuir beaucoup de gens ; alors que personne ne quitte une humanité nouvelle, sauf en cas de rébellion diabolique et féroce ».<sup>139</sup>

Mais dire cela ne signifie pas ne rien faire. Il faut repartir avec simplicité, sans présomption ni prétention d'hégémonie, en posant de nouveaux gestes et en offrant de nouveaux lieux où le sujet puisse être édifié, de manière à susciter en ceux qui nous voient le désir de venir avec nous, à cause de la fascination de la vie qui se présente à leurs yeux.

« *Multiplier et diffuser la communauté chrétienne dans les milieux où nous vivons* : tel est notre apport aux hommes nos frères, en restant ouverts au fait de valoriser l'occasion, même la plus insignifiante, que l'intuition d'autrui nous rend manifeste, prêts à collaborer avec chaque fait qui, à la lumière de la foi,

<sup>139</sup> L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza*, op. cit., pp. 68-69.

nous apparaît juste. Le vrai sujet de cette aventure, de cet apport historique, est *la personne*, dans la mesure où elle appartient à *la communion*. C'est l'origine du nom "Communion et Libération" ». <sup>140</sup>

---

<sup>140</sup> L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, op. cit., p. 345.

# *Dimanche 21 avril, matin*

*À l'entrée et à la sortie du salon :*

*Sergueï Rachmaninov, Concert pour piano et orchestre No 2 en do mineur, Op. 18*

*Sviatoslav Richter, piano*

*Stanislaw Wislocki et le Warsaw Philharmonic Orchestra*

*"Spirto Gentil" No 8, Deutsche Grammophon*

**Don Pino.** « Il fut regardé et alors il vit ». <sup>141</sup> Qu'est-ce que l'Angélu si ce n'est l'instant de la journée où nous prenons conscience de l'initiative du Mystère fait chair, du Christ, envers chacun de nous ? En dehors de cette initiative, il n'y a que l'enchevêtrement de nos images. Nous commençons à être protagonistes dans le monde lorsque nous nous rendons compte de Son initiative et que nous l'accueillons.

*Angélu*

*Laudes*

## ■ ASSEMBLÉE

**Dauid Proseri.** L'assemblée de ce matin a pour but de fixer, parmi les éléments abordés, ceux qui peuvent nous aider le plus sur le chemin que nous allons faire au cours des prochains mois, parce que nous aurons la possibilité de retravailler ensemble le contenu de ces Exercices.

Lors de la première soirée, nous avons été mis au défi par la question de Jésus : « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur terre ? ». Nous nous sommes sentis interpellés personnellement par cette question, non seulement au sens eschatologique, mais nous avons été mis à nu face à l'expérience que nous faisons tous les jours, parce que le « quand il reviendra », c'est maintenant. Et ce défi de Jésus, ce défi qui nous embrasse, risque ou peut risquer de devenir pour nous un doute ou un intellectualisme. Nous avons pu le remarquer dans ce qui est ressorti du travail que nous avons fait en groupe, dans les questions qui nous sont parvenues. Nous pensons qu'il peut être utile de proposer à nouveau, même de façon critique, certaines de ces questions, qui dans leur grande majorité avaient trait à la deuxième leçon, soulignant la difficulté qu'il y a à répondre à l'évènement, mais donnant pour acquis l'évènement lui-même.

---

<sup>141</sup> Saint Augustin, *Sermon* 174, 4, 4.

Première question. En nous identifiant au Christ, nous connaissons Zachée ; il semblerait pourtant plus immédiat de s'identifier à Zachée. Comment est-il possible de s'identifier au Christ, de faire la même expérience que Lui ? Penser pouvoir faire l'expérience du Christ, cela donne des frissons.

**Julián Carrón.** Voilà un exemple de la primauté de l'intellectualisme sur l'expérience, très répandue parmi nous ; car pour répondre à cette question de façon simple, il aurait suffi de partir de l'expérience de chacun de nous. Mais nous sommes « modernes » et à peine entendons-nous certains mots que nous leur donnons aussitôt un sens moderne.

Que veut dire pour nous s'identifier au Christ ? « Imaginer » comment Il fait. Et alors comment pouvons-nous être sûrs que nous imaginons correctement ? Que nous ne réduisons pas le Christ à l'image que nous en avons ? Qui me garantit que je vais faire la même expérience que Lui, une expérience identique ? La crainte est tout à fait compréhensible. Mais si nous suivions ce que don Giussani nous dit – en nous corrigeant tout le temps –, c'est-à-dire que la réalité se fait transparente dans l'expérience (l'expérience que nous faisons), tout serait plus simple. En effet, nous ne pouvons nous identifier à ce que vit quelqu'un d'autre qu'à travers une expérience que nous avons faite.

Quelle expérience avons-nous faite en rencontrant le mouvement ? Quand quelqu'un rencontre le mouvement, quand il voit quelque chose qui l'émerveille, il ne doit rien imaginer : il accuse le contrecoup de ce qui est sous ses yeux. Don Giussani nous a parlé de ce renversement de méthode qui est arrivé avec le christianisme. Et ceci est la première chose que même Jean et André ou encore Zachée ont perçue : ils se sont heurtés à une différence. Ils n'ont pas dû s'imaginer quoi que ce soit, ils ont dû tout simplement accuser le contrecoup d'une diversité si unique, si totalement hors du commun, si exceptionnelle, qu'il fut très facile de rester attaché à cette Présence. Il s'agit d'un choc avec quelque chose qui ne provient pas de nous, que nous ne pouvons pas créer. Osez me dire que ce n'est pas facile ! Mais quand les gens nous rencontrent, quand ils voient comment nous célébrons ensemble un mariage – comme on me le racontait il n'y a pas longtemps, pendant une assemblée en Lombardie –, c'est la même chose : ils voient une modalité inouïe d'être ensemble. C'est pour cette raison que le patron du restaurant, à la fin, va remercier pour la fête. Pourquoi ? Qu'a-t-il vu ? Il n'a pas dû faire d'introspection ! Non, il a été frappé par une façon d'être ensemble. Et si un patron de restaurant est frappé, cela veut dire qu'il s'agit de quelque chose de vraiment différent, parce des célébrations de mariage, il a dû en voir passer ! Hier, je vous ai déjà parlé de la réaction de la personne qui est allée aux funérailles de l'un d'entre nous et qui a été profondément frappée par ce qu'elle a vu. Combien de fois aura-t-elle assisté à des funérailles ? Mais pour arriver à dire : « Si c'est comme ça, alors c'est beau de mou-

rir », elle s'est probablement retrouvée face à quelque chose d'inouï et d'irréductible, qui n'est pas le fruit de nos efforts ou de notre activité ; ce n'est pas quelque chose que nous réussissons à faire par nous-mêmes. Voilà, pour nous identifier, il faut seulement avoir fait des expériences comme celles-ci.

La foi concerne toujours quelque chose qui se produit hors de nous, elle a sa source en dehors de nous, elle dépend de quelque chose que nous n'engendrons pas, qui naît de quelque chose que nous rencontrons. Alors don Giussani nous dit : « Regardez ce qui vous est arrivé », parce que c'est la modalité avec laquelle le Christ vous a saisis. Maintenant, c'est seulement en partant de l'expérience présente que nous pouvons nous identifier au Christ sans Le réduire. L'expérience présente est, de fait, l'expérience de cette modalité de regard à travers laquelle le Christ nous a rejoints et nous rejoint toujours. Et quand nous nous retrouvons face à quelqu'un qui nous regarde d'une façon différente, qui nous regarde comme nous n'avons jamais été regardés, nous restons touchés par ce regard. Chacun de nous doit aller rechercher dans sa propre expérience quand cela lui est arrivé, afin de comprendre ce que veut dire s'identifier au Christ, afin de ne pas réduire le tout à une imagination. Le christianisme est une tout autre chose !

Je comprends, alors, pourquoi tant de fois nous ne ressentons pas l'urgence de retourner sans cesse sur les textes de don Giussani ou de lire l'Évangile : nous n'en avons pas besoin. Nous nous réduisons à nos pensées, à nos tentatives, à nos imaginations, qui ne réussissent jamais à nous donner ne serait-ce qu'un instant de joie. Don Giussani, au contraire, nous témoigne constamment qu'il ne peut pas vivre sans le Christ ! Nous devons décider si nous voulons le suivre jusqu'au point de faire la même expérience que lui, ou bien si nous voulons tout réduire à notre mesure.

***Prosperi.*** Deux questions que je lis ensemble parce qu'elles sont complémentaires. Aujourd'hui tu as parlé d'une tension exaspérée pour dire Son nom dans chaque aspect et dans chaque instant de la vie. Comment cela peut-il être vécu dans la vie quotidienne en tant qu'acte libre et pacifiant, et non pas comme une action qui mesure ?

Reconnaître un événement est simple, comme cela s'est produit à nouveau pour moi aujourd'hui. Comment conjuguer cette simplicité à reconnaître et le chemin qui exige un engagement total pour découvrir le vrai sens, et qui souvent ne me semble pas si simple ?

***Carrón.*** Vous voyez ? Quand nous racontons une expérience, c'est très simple : « Reconnaître un événement est simple comme cela s'est produit à nouveau pour moi aujourd'hui ». Quand nous nous détachons de l'expérience, nous commençons à nous compliquer les choses et nous ne savons plus ce

dont nous sommes en train de parler. C'est la primauté de l'intellectualisme : nous nous embrouillons dans nos paroles et nous ne savons plus ce dont nous sommes en train de parler. Don Giussani dit que si nous ne partons pas constamment de l'expérience, nous finissons par succomber à la confusion.

Alors regardons également en face ces questions. Pensons à l'expérience de tomber amoureux. Si quelqu'un tombe amoureux, pour lui cela ne veut pas dire : « Maintenant je me consacre à la contemplation de son visage et je ne fais plus rien ». Non ! Précisément parce que c'est arrivé, cette présence investit tellement la vie que c'est tout le contraire : comment pouvez-vous tout faire, vivre le quotidien, sans ressentir l'urgence de lui ou d'elle ? Dites-moi comment ! L'urgence de l'autre n'est pas un effort titanesque que je dois accomplir, non ! C'est quelque chose que je surprends en moi. Et c'est pour cette raison que je me rends compte de ce qui m'est arrivé, de quelle présence a investi ma vie : je ne peux plus vivre aucun moment de ma journée (même quand je prends le métro, quand je m'habille le matin, quand je déjeune), sans la tension exaspérée à dire son nom. Cette tension, cette urgence que je découvre en moi, qui me presse, est la mémoire de lui (ou d'elle) : c'est cela la primauté d'une présence. Qu'arrive-t-il quand, à un certain moment, ce phénomène ne se produit plus ? On décide de ne plus penser à elle (ou à lui) parce qu'on a autre chose à faire. Avant aussi on avait beaucoup de choses à faire, mais on ne pouvait pas éviter d'y penser, on ne pouvait éviter la prévalence de cette présence ! Que cela n'arrive plus ne veut pas dire que la personne aimée a disparu de la surface de la Terre : elle est toujours là, mais ce n'est plus la prévalence de cette présence qui détermine la vie, l'évènement n'est plus pressant en nous. C'est pour cela que je dis – et je me le dis avant tout à moi-même – que la gravité du problème pour nous est que le Christ ne nous manque pas ! Nous pouvons donner toutes les interprétations que nous voulons, mais très souvent le problème est que le Christ ne nous manque pas. Et le fait que nous ayons des limites, que nous fassions des erreurs, n'a rien à voir : tout cela existe – nous devons tenir compte de tout, tout, parce que dans la vie il y a tout –, mais le problème est que le Christ ne nous manque pas ! Nous avons rencontré un homme qui, déjeunant avec ses amis, ne pouvait pas ne pas ressentir la tension exaspérée à dire Son nom. “Tension exaspérée” ou “engagement”, c'est la même chose : après L'avoir rencontré, je ressens cette urgence de Lui, Il me manque ! Car s'Il ne me manque pas, aucun moralisme ne peut remplacer la tension de ce manque.

Alors, comment la tension exaspérée à dire Son nom peut-elle être un acte libre et pacifiant ? Il faut prendre le problème dans l'autre sens : si vous ne faites pas ceci, comment pouvez-vous être libres au milieu de tous les problèmes de la journée ?! Comment pouvez-vous vivre en paix ?! Comment pouvons-nous être toujours plus libres au milieu de toutes nos occupations, si le Christ ne nous manque pas, si ce n'est pas Lui qui remplit tout de Sa présence ?

Lorsque je dis ces choses-là, certains objectent : « C'est de l'intimisme ». Tu parles ! Demandez-vous personnellement si ceci est de l'intimisme ou si c'est le signe que le Christ signifie quelque chose dans la vie ! C'est cela la foi : pour vivre, j'ai besoin de Le reconnaître. Le problème de la foi n'est pas derrière nous, c'est notre problème quotidien. Que signifie Sa présence pour nous maintenant ?

**Prosperi.** Et cela est en rapport avec la question suivante : que veut dire attendre tout du fait du Christ ?

**Carrón.** Chacun de nous doit se poser cette question, parce que seul celui qui a rencontré le Christ sait à quoi il peut s'attendre. Qu'est-ce que le Christ pour nous ? Un parmi tant d'autres ? Comme le disait l'ami que nous avons cité, « il s'agit d'un problème d'estime ». Jésus est-il ce que j'estime plus que n'importe quoi d'autre, oui ou non ? Qu'ai-je expérimenté dans la rencontre avec le Christ ? Il faut répondre à cette question, car ensuite tout peut arriver dans la vie : nous nous trompons, nous nous distrayons, nous pensons que nous sommes en train de perdre le meilleur, comme le fils prodigue, et comme lui nous quittons notre maison pour chercher ailleurs un accomplissement que nous imaginons plus grand. Et quand nous vivons pour autre chose que Lui, nous pouvons voir ce qui arrive : exactement comme le fils prodigue ! Pourquoi s'est-il souvenu de son père, de sa maison ? À quoi s'attendait-il après avoir vécu tout le reste, après avoir cherché partout un accomplissement ? Avec son père, il a fait une expérience différente, incomparable, comme nous avec le Christ. À quoi s'attendait donc le fils ? Il s'attendait à tout ce qu'il avait déjà vécu et qu'autrement il n'aurait pas connu, ce que nous-mêmes ne connaissions pas avant de faire la rencontre. À cause de cela – disait toujours don Giussani – les gens peuvent s'en aller, mais on ne revient pas sur un fait. C'est pour cette raison que le Christ peut tous nous mettre au défi : « Faites la comparaison avec n'importe quelle autre chose et dites-moi si vous trouvez quelque chose qui vous corresponde plus par rapport à ce que Je suis, par rapport à ce que vous avez expérimenté dans la rencontre avec Moi ! » C'est ainsi que l'on peut commencer à voir qu'il n'y a rien, aucune autre présence, aucune autre façon de vivre la vie qui corresponde plus à l'attente de notre cœur ; c'est la vérification de la foi. Si nous nous en apercevons, ce n'est pas parce que nous sommes doués, parce que nous ne faisons plus les mêmes bêtises que tout le monde, ou parce que nous ne sommes pas distraits, mais parce que plus nous nous éloignons et plus nous nous apercevons de ce qui nous manque. Alors, nous nous attendons à ce que le Christ devienne tout pour nous, toujours plus ; douloureusement, en repartant, en trébuchant, mais sans s'en aller, sans prendre une autre route – comme le disait Eliot. C'est donc la question que

chacun doit se poser : attendons-nous tout du Christ ? Est-ce que j'attends tout de Toi, ô Christ ? La question n'est pas de savoir si je suis "en mesure de", si je suis "à la hauteur de"... ce n'est pas cela la question ; la question est celle que Jésus a posée à Pierre : « M'aimes-tu ? Je ne te demande pas si tu es bon, je ne te demande pas si demain tu me trahiras, je ne te demande pas cela. Mais, m'aimes-tu plus que n'importe quelle autre chose ? Ma présence t'intéresse-t-elle plus que n'importe quelle autre chose ? Est-ce que tu attends tout de Moi ? Ou bien ne suis-je qu'une chose parmi tant d'autres ? Qu'est-ce qui selon toi peut accomplir ta vie ? » Si pour nous le Christ n'est qu'une chose en plus, une parmi les nombreuses autres choses de la vie, alors nous répondrons : « Oui, OK pour le Christ, mais sans trop exagérer ! » Que le Christ puisse être tout, voilà la question de la foi : est-ce que j'attends tout du Christ ? La foi ne consiste pas uniquement dans la liste des vérités auxquelles nous adhérons, parce que ces vérités sont souvent perçues comme une série d'abstractions. Le problème est que la vérité s'est faite chair, la beauté s'est faite chair, le bonheur s'est fait chair. La question est de savoir si pour nous le Christ est véritablement cet événement. Autrement, nous sommes déjà ailleurs, et pas à cause de notre incohérence – attention ! –, parce que les publicains étaient beaucoup plus incohérents que nous, mais ils revenaient vers lui en permanence. C'est une question d'estime, de jugement. Il n'y a rien de sentimental ou de moraliste. Qui est le Christ pour la vie de chacun de nous ? C'est une question de jugement.

***Prosperi.*** Encore deux questions qui sont liées.

En ce qui concerne l'objectivité du Christ il y a deux mille ans, il n'y a pas de problème. En revanche, au sujet de l'objectivité du Christ aujourd'hui, le risque de suivre notre propre idée de Dieu est très grand. Qu'est-ce qui nous libère de ce risque ?

Même Pierre a couru le risque du personnalisme, mais à la fin, il a réellement connu le Christ. Quelle est la subtile ligne de démarcation entre suivre la présence et suivre la personne ? Et pourquoi cette différence est-elle si importante ?

***Carrón.*** Vous voyez qu'il n'y pas que nous qui sommes concernés par ce problème ? Même Pierre courait ce risque de suivre son idée de Dieu ou de suivre son idée de Jésus (de ce qui convenait à Jésus) ; nous avons vu hier comment l'Évangile illustre cela. Pour nous, c'est inévitable, comme le dit don Giussani : il est inévitable que quelqu'un, dès qu'il connaît quelque chose, s'en fasse une image, se fasse une idée de cette chose-là ; c'est pour cela que nous ne devons pas nous en effrayer. La vraie question est de s'abandonner lorsque l'on se retrouve face à une irréductibilité comme celle du Christ – exactement comme Pierre.

Même Pierre, alors qu'il venait de se faire complimenter pour avoir confessé que Jésus était le Christ, s'est fait reprocher : « Tu ne penses pas comme Dieu ! » Même Pierre s'était fait une idée de Dieu. Qui nous libère continuellement de cela ? Là est la question, aujourd'hui comme il y a deux mille ans. Seule une Présence irréductible nous libère. C'est pour cette raison que la foi chrétienne n'est pas possible sans une objectivité devant soi, sans quelque chose en dehors de moi auquel je me heurte, que je ne peux pas réduire à mes images, à mes idées, à mon sentiment, à ma réaction, à mon interprétation. La foi chrétienne sera toujours l'impact avec une Présence qui nous libère de nos mesures, qui nous libère de notre cage, qui nous libère de notre bunker (pour reprendre une expression de Benoît XVI). Le christianisme perdure dans l'Histoire parce que Sa présence continue à advenir, et par conséquent advient aussi cette libération de moi-même, de ma cage, de mon bunker, parce qu'avec mes interprétations je peux m'enfoncer, et je peux m'étouffer avec mes pensées. À quoi puis-je percevoir que le Christ est présent ? Dans le fait que face à Lui je fais une expérience d'une telle libération, d'un tel souffle, que je dis : « Le voilà ! ». Comme la personne qui a dit : « Cet évènement s'est produit à nouveau hier ». Combien de fois, alors que nous sommes ensemble en train de participer à quelque chose, sommes-nous libérés parce que nous nous retrouvons face au témoignage de quelqu'un, face à quelque chose qui se produit ?! Nous savons que le Christ est présent, non pas parce que nous le disons, mais parce que nous surprenons en nous ce souffle qui se produit, cette libération de notre mesure, de notre étouffement, de notre cage. Et quand cela arrive, c'est un émerveillement tellement énorme que nous avons envie de dire : « Merci, merci d'être là, ô Christ, aujourd'hui, présent au milieu de nous, dans Ton corps qui est l'Église, dans Ta visibilité historique, irréductible à toutes mes mesures ». Il suffit que chacun de nous se demande s'il s'est produit quelque chose pendant ces trois jours, que chacun se demande comment il est arrivé, et s'il s'est produit quelque chose. Comme quelqu'un me l'a écrit : on arrive l'esprit embrouillé, préoccupé par tant de choses, et on se retrouve face à quelque chose d'irréductible ; non pas parce que nous parlons des préoccupations professionnelles, de ce que nous avons laissé à la maison, non ! Nous nous retrouvons immergés dans une irréductibilité. Pourquoi devrions-nous venir ici, si ce n'est pour cela ? Pourquoi devrions-nous être chrétiens, si ce n'est pour cela ? Pourquoi devrions-nous appartenir au mouvement, si ce n'est pour cela ? Toutes nos tentatives servent à ce que le mouvement soit un endroit où la libération puisse survenir à nouveau : pas pour qu'il soit une agence d'activités ou une organisation non gouvernementale, comme le disait le pape François, mais un endroit où survient la nouveauté de mon moi, de façon à ce que je puisse rentrer à la maison différent. Alors, être libéré, c'est vivre le christianisme comme un évènement. Nous pouvons le vivre selon sa nature uniquement s'il se repro-

duit constamment comme évènement. Sinon, il perd de l'intérêt. Au contraire, s'il se produit à chaque fois, alors on s'y attache toujours plus, on en trouve de plus en plus les raisons. C'est pour cela que nous avons répété jusqu'à nous en lasser que si le christianisme n'est pas une expérience présente, dans laquelle je trouve la confirmation de son adéquation aux exigences de la vie, la foi ne pourra pas résister dans un monde où tout nous dit le contraire. Voilà notre problème. C'est pourquoi, si don Giussani insiste dans la dénonciation des réductions du mouvement ou de la *sequela*, selon toutes les variantes dont nous avons parlé ces jours-ci, ce n'est pas par simple goût de l'analyse ou pour nous reprocher quelque chose : c'est pour nous sauver ! Parce que toutes ces variantes ne seront jamais le christianisme, ne seront jamais le mouvement. Le mouvement sera, et est, le contrecoup du commencement, même avec des personnes comme nous, pleines de fragilité : c'est le contrecoup du commencement qui nous a libérés. Si ce n'est pas cela, au fil du temps il ne nous intéressera plus.

**Prosperi.** Les deux dernières questions ont trait à des expériences particulières, mais elles posent des questions qui nous concernent tous.

Après avoir vécu l'expérience significative du CLU (CL Universitaire), je suis rentré dans mon village et j'éprouve une grande difficulté face à la communauté locale du mouvement, qui me semble très différente de la vie du CLU. Face à cette difficulté, on me dit que c'est moi qui ne réussis pas à valoriser ce qu'il y a. Est-ce dans ce cas que Carrón dit que le problème est le mien ? Dans ces conditions, que veut dire la *sequela* ?

**Carrón.** La première chose qu'il faut dire est que la Fraternité est une, et le mouvement est un, tout comme l'Église est une. Il faut ouvrir les fenêtres des communautés et des petits groupes, parce que si ce n'est pas le souffle de la totalité du mouvement qui circule dans chaque communauté, si ce n'est pas le souffle de la Fraternité qui circule dans chaque groupe, alors tout devient étouffant, comme le devient chaque groupe d'amis. Personne ne peut maintenant, quelle que soit la situation dans laquelle il se retrouve, ne pas avoir à portée de main toute la richesse de la vie du mouvement, même s'il est dans l'endroit le plus éloigné de la Terre. Par conséquent, tout ce que représente la vie du mouvement arrive jusque là-bas. À la fin de la première leçon, j'ai fait la comparaison avec l'Église. En effet, ce type d'autoréférence de chaque communauté peut arriver même dans le mouvement ; et nous ne pouvons pas nous en sortir en changeant de stratégie. Non ! Pour faire sortir les apôtres de la réduction qu'ils opéraient, le Christ n'a pas changé de stratégie : Il a donné sa vie pour eux, Il est mort et ressuscité pour eux. Il est nécessaire d'accepter de participer à la totalité de la vie de l'Église, qui ne se communique pas uniquement en se retrouvant pour man-

ger ensemble avec les amis : la vie de l'Église est beaucoup plus riche que toutes nos tentatives, et si nous réduisons notre compagnie à nos tentatives, où allons-nous ? Si nous n'avons pas le souffle de la totalité de l'Église et que nous ne sentons pas toute l'urgence de participer à cette objectivité beaucoup plus grande que nous, à cette objectivité qui nous pardonne, qui nous nourrit constamment avec l'Eucharistie, qui nous offre constamment Sa parole, qui nous offre toute la richesse de Son témoignage et de Sa compagnie, comment pouvons-nous ne pas succomber ? Je souligne cela parce que ce qui arrive avec l'Église arrive aussi avec le mouvement. Si dans chaque groupe la vie n'est pas ouverte à cette totalité, nous étouffons. Chacun de nous possède tout ce qu'il lui faut pour vivre là où il se trouve : « Aucun don spirituel ne vous manque »<sup>142</sup> disait saint Paul à la communauté de Corinthe, au milieu de tout l'Empire romain, alors qu'ils n'étaient que trois pelés et un tondu. « Aucun don spirituel ne vous manque ». Et alors rien n'empêche personne de vivre dans n'importe quelle circonstance, dans n'importe quelle communauté, dans n'importe quel endroit : on peut même valoriser tout ce qu'il y a, sans réduire la communauté à ce qu'il y a, mais en l'élargissant. Tu peux arriver là avec toute la richesse de ce que tu as vécu au CLU et perturber la communauté par le bouleversement qui s'est produit en toi, comme on le disait : si la perturbation peut se produire dans nos lieux de travail, elle peut aussi se produire dans nos communautés. Espérons même que quelqu'un continue à perturber les communautés, sinon c'est la fin ! C'est pour cela que personne ne nous empêche de vivre, quelle que soit la situation dans laquelle le Mystère nous a placés.

**Prosperi.** Tu nous as dit que l'évènement n'est pas engendré par ce que nous faisons. Mais le mouvement nous rappelle à des gestes (l'action caritative, les stands AVSI, la collecte alimentaire, etc.) qui forment un outil éducatif. Comment cette action peut-elle ne pas se réduire à de l'activisme ?

**Carrón.** Ce qui nous est arrivé n'a pas été le produit de notre action. L'évènement n'est pas généré par nos actions, et depuis le début il n'a pas été généré par nos actions. Nous nous sommes heurtés à quelque chose de différent que nous n'avons pas créé nous-mêmes et qui a changé nos vies. Tout ce que nous faisons, tous les gestes sont l'expression de cette nouveauté que le mouvement a introduite, de la nouveauté que le Christ a introduite dans la vie. Le problème survient lorsque les gestes, au lieu d'être l'expression de cette nouveauté, deviennent des choses à faire. Toutes les femmes le comprennent. Quand elles se marient, elles ont à cœur de maintenir leur maison belle et rangée, ou de

---

<sup>142</sup> 1 Cor 1,7.

préparer un bon repas, afin que leur maison soit un lieu où l'on désire revenir ; pourquoi le font-elles ? À cause du désir ardent que ce qui leur est arrivé puisse tout combler. Chaque geste est alors l'expression d'un amour, d'une passion pour la vie de leur famille. Quel malheur quand ceci se perd et que tout devient « quelque chose à faire » ! Ce qui était l'expression d'un amour devient alors une plainte : « Je dois encore faire cela ? Tu n'es jamais à la maison, et moi je dois rester ici pour nettoyer ! » Ce qui par ailleurs peut avoir un sens, je ne le discute pas. Que les maris n'en profitent pas pour se sentir justifiés, parce qu'il en est de même pour les hommes ! Les gestes peuvent être l'expression d'un événement, l'expression d'un amour, d'une passion, ou bien ils peuvent être simplement réduits à quelque chose à faire : au lieu d'engendrer continuellement le rapport, au lieu d'être l'expression du rapport et de faciliter la croissance de cette relation, ils deviennent uniquement des choses à faire.

Il y a toujours le risque de cette double réduction : l'activisme ou l'intimisme. L'exemple le plus frappant de cette néfaste opposition est l'épisode de Marthe et Marie. Marthe s'active, et pas qu'un peu ! Qui parmi nous n'aurait pas été content et honoré de faire des choses pour Jésus, de l'avoir comme invité chez lui ? Mais quelqu'un peut avoir Jésus chez lui, avoir la chance de Le servir, et faire quand même prévaloir la plainte. « Regarde, Marie ne m'aide pas ! » : la plainte prévaut. Et quand Jésus dit à Marthe : « Il n'y a qu'une chose importante », Il ne dit pas qu'il vaut mieux contempler plutôt qu'agir, mais Il souligne que Marthe ne comprend pas que, indépendamment de ce qu'elle fait, ce qui doit prévaloir est le fait du Christ, le fait d'être honorée parce qu'elle est avec Lui, que tout est pour Lui. Quand Jésus lui dit cela, ce n'est pas pour lui faire un reproche. « Si tu ne te rends pas compte de cela, ma très chère Marthe, ton action ne te suffit pas ; et cela se voit à ta plainte ». Quand don Giussani nous invite à ne pas succomber à l'activisme, il ne le fait pas parce qu'il ne veut pas que nous fassions des activités ; et quand nous nous disons ces choses, ce n'est pas pour insister sur l'intimisme plutôt que sur l'activisme. Non, ne vous trompez pas ! Le fait est que l'activité, lorsqu'elle n'est pas vécue selon sa vraie nature, provoque la plainte, parce qu'elle n'est pas l'expression d'un amour, parce qu'elle n'aide pas à faire mémoire de cet amour, parce qu'elle ne me rend pas conscient de cet amour. En effet, même si j'avais une attitude intimiste et que je ne Le reconnaissais pas, ce serait la même chose : une plainte ! Le problème n'est pas l'activisme ou l'intimisme, le problème est le fait que Sa présence prévale ou non. L'alternative n'est pas entre le fait de faire ou de ne pas faire, mais entre le fait de laisser entrer une Présence, d'en être touché, à tel point qu'elle domine la vie, ou non. Si ce n'est pas Lui qui prévaut, nous pouvons faire ou ne pas faire, mais la plainte ou le malaise dominant. Souvent, les gens se réservent des espaces pour ne pas se compliquer la vie. Mais est-

ce que cela donne une réponse ? N'importe quelle forme de cette opposition constitue-t-elle une réponse ? Le problème est que parfois nous pensons qu'en faisant ainsi nous pouvons nous en sortir. Non ! Il faut que notre action, tout comme notre repos, soient bouleversés par Sa présence. Parce que ce qui arrive dans l'action, arrive dans le repos. De la même façon, quand nous ne faisons rien, Il ne nous manque pas : la même réduction qui transforme l'activité en activisme s'opère dans le repos, et par conséquent nous partons en vacances comme les païens, en espérant la même chose que tout le monde plutôt que de vivre les vacances comme l'occasion de la mémoire du Christ, de la tension exaspérée à dire Son nom.

En fin de compte, il s'agit toujours d'une question de foi : est-ce que cette Présence prévaut comme évènement dans la vie ? Attention, ne nous trompons pas, cela ne signifie pas qu'il faille je ne sais quelle espèce de cohérence ou d'irréprochabilité. Non, non et non ! On le voit bien quand cet évènement du fait de tomber amoureux est vivant. Nous pouvons continuer à faire les mêmes erreurs qu'auparavant, mais l'urgence, la gratitude et la joie de la présence de la personne aimée prévalent. Je suis content parce que Tu es vivant, Jésus-Christ, parce que Tu es là ; je ne suis pas obligé d'étouffer dans tout ce que je fais, activité ou repos, car Tu es là ! C'est la question de la foi, parce que pour nous la foi est quelque chose qui concerne tout, pas quelque chose qui met de côté une partie de vie. La foi est quelque chose qui concerne tout.

C'est pour cela que nous continuons notre chemin en cherchant à suivre ce que l'Église nous propose dans *l'Année de la foi*, afin que nous puissions redécouvrir la beauté de la foi, afin de vivre, vivre plus, vivre plus intensément, afin de vivre la vie avec une vraie intensité, de manière telle que nous puissions répondre à ce « quotidien qui coupe les jambes ». Autrement la foi aura une date d'expiration ; pas à cause de notre méchanceté, mais parce qu'elle ne nous intéressera plus. Notre intérêt se portera sur autre chose. On peut être ici, mais notre intérêt se porte ailleurs. Il n'est pas si difficile de comprendre que – comme le disait don Giussani – nous pouvons être du mouvement sans que la foi soit au centre de nos intérêts. Pas parce que don Giussani pense que nous disons des hérésies contre la foi, mais parce que le centre affectif de notre moi s'est déjà déplacé ailleurs : nous n'attendons plus tout de Lui. Voilà le problème de la foi.

En vivant l'expérience de la reconnaissance de Sa présence, à travers ce que le Christ engendre en nous, nous pourrions témoigner de Lui dans tout ce que nous devons faire, dans tous les gestes que nous accomplirons. Accompagnons-nous en cela. C'est pour cela que la Fraternité existe.

## AVIS

Je dis quelques petites choses sur la Fraternité qui peuvent nous aider à nous en rappeler le but. J'ai été touché par certaines demandes d'inscription, qui réaffirment le point de départ, la préoccupation à partir de laquelle don Giusani a voulu fonder la Fraternité.

Voici l'une de ces demandes : « Aujourd'hui, après un peu plus de 2 ans dans le mouvement, j'ai acquis la certitude qu'il s'agit du juste chemin, parce que la méthode qu'il m'offre est une aide pour ma vie ; les jugements que nous nous donnons et le partage de l'expérience que nous apprenons à l'école de communauté sont une aide. Cela m'aide à comprendre que la consistance de ma liberté et de mon bonheur ne se base pas sur mon indépendance individuelle, mais sur un rapport avec le « Tu », dans la conscience que je suis en train de cheminer vers mon destin. L'amitié et la communion que nous vivons en communauté font nécessairement partie de ce chemin, de ce rapport, et même de mon bonheur et de ma liberté. C'est pour cela que je voudrais te demander de faire partie de la Fraternité de Communion et Libération, parce que le Seigneur m'a fait comprendre qu'il s'agit là de mon chemin ».

Un autre de nos amis écrit : « Je voudrais entrer dans la Fraternité de Communion et Libération parce que je me rends compte que c'est l'unique chemin qui me rende vraiment heureux et à travers lequel le Christ vient à moi pour se faire connaître. Le mouvement est vraiment la manière avec laquelle Il se fait connaître. Quand j'ai connu CL, j'étais un individualiste convaincu [voilà le point important : quelqu'un peut, au départ, être individualiste, mais ensuite il désire appartenir, parce qu'il a fait l'expérience d'être libéré de ses chaînes], un homme qui voulait tout réussir par lui-même, à sa manière. CL était un projet que j'avais, de même que toute ma vie était un projet [quand nous avons cette attitude, même le mouvement devient un projet], et j'étais assez buté là-dessus. Mais je devais souvent chercher des compromis, et quand cela ne fonctionnait pas, alors les problèmes commençaient. Mais petit à petit, dans tout ce que je vivais de bien ou de mal, j'ai appris que ce dont j'avais besoin était un lieu dans lequel je pouvais continuellement rencontrer le Christ vivant [nous commençons comme nous pouvons, nous sommes de pauvres diables ; mais le fait est que, à un certain moment, on se retrouve face à quelque chose d'irréductible] ». « J'ai appris ce dont j'ai besoin : un lieu où je peux rencontrer le Christ vivant [dans l'expérience, il sait ce qu'il vivait au départ et ce qui est en train de lui arriver en vivant dans un lieu comme le mouvement]. Pour moi, ce lieu est maintenant la communauté des personnes de CL, là où se renouvelle en moi la mémoire de ce qui est important dans ma vie. C'est aussi le lieu où j'apprends continuellement, le lieu dans lequel je me sens chez moi. »

Le mois dernier, lors de la diaconie de la Fraternité, un ami nous a dit qu'en l'espace de peu de temps, trois de nos amis avaient trouvé la mort à Montréal, au Canada. L'un d'eux, qui avait un cancer, voulait absolument rejoindre la fraternité avant de mourir, à tel point qu'il a demandé à être accepté le plus rapidement possible. Il a été enterré avec sa carte de membre de la fraternité dans la poche de sa veste, près du cœur, comme un trésor. Il voulait mourir en appartenant au lieu où le Christ s'était fait proche de lui.

Don Giussani, dans une interview datant de 1992, disait : « L'inscription à la Fraternité est un acte personnel, c'est une initiative totalement individuelle, ce n'est pas un choix opéré par un groupe. Elle naît comme une nécessité personnelle pour notre propre foi [comme nous l'avons vu] et pour la réalisation de notre propre physionomie chrétienne. Son but [...] est de participer à une compagnie qui puisse nous aider sur le chemin vers la sainteté ; c'est-à-dire dans la connaissance du Christ, dans l'amour du Christ, pour le bien des hommes, pour le règne de Dieu sur la terre »<sup>143</sup>.

Nous devrions souvent lire ces phrases, parce qu'elles nous disent ce qu'est la Fraternité, malgré toutes nos réductions. « Elle naît comme une nécessité personnelle pour notre propre foi », c'est-à-dire pour notre propre vie, comme la « participation à une compagnie qui puisse aider sur le chemin vers la sainteté ».

Quand nous ne comprenons pas cela, quand nous réduisons notre besoin et notre nécessité, alors nous ne comprenons pas vraiment ce qu'est la Fraternité. En janvier, par exemple, lors du rassemblement des responsables américains, certains des participants m'ont parlé de la difficulté que certains ont à participer à la Fraternité. Pourquoi ? Parce que la Fraternité est une proposition qui concerne la totalité de la vie, à cause de la nature même de l'événement chrétien. Souvent, et c'est un problème courant, nous acceptons de faire partie d'un club ou d'une association qui répondent à un besoin bien particulier, et parfois la Fraternité n'est que l'un de ces nombreux lieux ou clubs d'appartenance. Nos amis américains me demandaient le pourquoi de cette difficulté. Et j'ai répondu : « Appartenir à la Fraternité comme cela, mais quel est le problème ? Faites la Fraternité comme un club, où est le problème ? Tout va bien comme cela, n'est-ce pas ? » Et ils ont répondu l'un après l'autre en disant : « Non, ça ne va pas ! Ceci manque à ma vie, ou cela... » « Ah ! Alors le fait de réduire la Fraternité à un club ne résout pas la vie, cela n'aide pas. C'est pour cela que la Fraternité est une proposition différente de celle d'un club, parce que vous avez des cartes de membre de nombreux clubs, et l'un après l'autre vous me dites

---

<sup>143</sup> L. Giussani, « Per una fede matura », interview réalisée par P. Colognesi, *Litterae communionis-CL*, février 1992, p. 26.

ce qui ne va pas. C'est pour cela que la Fraternité, si elle est vécue comme un club de plus, n'intéresse pas ». La proposition de la Fraternité est différente. Qui peut donc appartenir à une telle proposition ? Qui peut la désirer ? Celui qui ne se contente de rien de moins que le « tout ». C'est-à-dire celui qui ressent en lui l'urgence de ce besoin personnel. Si la Fraternité n'émerge pas comme hypothèse, c'est parce qu'il manque ce désir de sainteté, ce désir de plénitude dont parle don Giussani, ce désir d'accomplissement total de la vie. Celui qui a ce désir ressent le besoin de se retrouver avec d'autres personnes pour être soutenu dans sa propre tentative, en étant conscient de sa propre fragilité. C'est l'amitié comme compagnie guidée vers le destin. Que la Fraternité émerge comme hypothèse est la conséquence de ce désir, est la conséquence du fait de suivre. Il suffirait d'être vraiment loyal envers nos besoins pour comprendre l'urgence que nous avons de trouver un lieu réel, vrai, irréductible, dans lequel nous sommes vraiment aidés.

Don Giussani disait aussi : « Puisque le but de la Fraternité est l'engagement de la responsabilité personnelle envers la sainteté et le destin, le vrai problème est donc la capacité d'amitié, la vie en commun [dans le sens d'une compagnie guidée vers le destin]. C'est un partage à vivre sans prétention, sans mesure, sans sentimentalisme [c'est don Giussani qui le disait] et qui va jusqu'à l'aide sociale et matérielle. L'école de communauté et la mission sont les buts auxquels se dédier ».<sup>144</sup>

Nos amis américains m'ont posé aussi une question concernant les premiers groupes qui étaient en train de naître, avec cette préoccupation : « Les groupes de Fraternité s'étant multipliés sur le territoire, nous voudrions comprendre l'importance de la fidélité au fond commun, l'importance de suivre une règle qui permette de donner une certaine structure à notre amitié ». Nous voyons ici, comme nous le disions auparavant, que faire un geste, se donner ne serait-ce qu'une petite règle de prière, s'inviter à être fidèles au fond commun, sont de petites choses, un engagement minimum, mais elles sont l'expression la plus simple de ce désir d'appartenir à l'unique Fraternité. Comprendre la signification de ces gestes simples est très important pour ne pas les vivre de manière formelle, mais comme l'expression de notre appartenance. Et il y a encore beaucoup de chemin à parcourir en ce sens. Si nous les vivons de manière vraie, ces gestes nous aident à développer notre conscience d'appartenance, et ils génèrent donc constamment cette appartenance. Ces gestes nourrissent la conscience d'appartenir, ils sont une aide.

Et dans la lettre que don Giussani envoyait aux nouveaux inscrits il écrivait : « La Fraternité de CL veut être l'expression consciente et engagée, c'est-à-dire mature, de l'histoire du mouvement de CL. Elle veut être le niveau où

<sup>144</sup> L. Giussani, « Per una fede matura », op. cit., p. 26.

toutes les intuitions – qui par la grâce de Dieu nous ont animés et nous animent – sont réalisées, que ce soit dans le sens de “s’en rendre compte”, ou parce qu’on leur donne une possibilité de se réaliser ». <sup>145</sup> En ce sens, le fait de s’occuper des aspects « formels » de la vie de la Fraternité est important. J’ai été touché, par exemple, par le témoignage du responsable de l’Amérique latine lors de la dernière Diaconie, quand il nous disait que même les tâches formelles auxquelles nous sommes parfois appelés peuvent être des occasions d’éducation. Devant s’occuper des élections des responsables diocésains de la Fraternité dans les différents pays – comme vous le savez, dans les diocèses dans lesquels la Fraternité est établie, les membres de la Fraternité sont appelés à élire leurs responsables tous les 3 ans –, il racontait que cela semblait être une chose formelle et il disait : « Au début, nous ne donnions pas une grande importance à cela. Mais en l’ayant pris au sérieux, j’ai compris que même une formalité juridique comme celle-là pouvait devenir quelque chose de très éducatif. Cela a impliqué de ma part un sérieux envers la liberté des personnes qui ont participé aux élections et une tentative de jugement sur la situation du mouvement, un besoin d’avoir l’avis des autres personnes ». Nous pouvons vivre tous ces instruments de manière formelle, ou bien ils peuvent devenir une occasion d’éducation pour comprendre ce qu’est notre compagnie, notre Fraternité.

Don Giussani disait encore : « La Fraternité de CL a pour but d’assurer l’avenir de l’expérience du mouvement, ainsi que son utilité pour l’Église et pour la société, à travers la continuité de l’éducation et la construction d’œuvres qui sont le résultat d’une telle éducation, dans les structures de la société civile ecclésiastique. À ce niveau, je souhaite travailler avec des personnes qui s’y engagent jusqu’au bout ». <sup>146</sup> C’est cela qui construit notre Fraternité : des personnes qui veulent s’engager « jusqu’au bout ».

### ***Fond commun***

Je souligne une fois de plus l’importance du fond commun. Comme j’ai eu l’occasion de le dire publiquement à l’occasion de l’assemblée générale de la Compagnie des Œuvres, le 25 novembre dernier : « Depuis le commencement, le mouvement a vécu exclusivement grâce aux sacrifices économiques des personnes qui y adhèrent. Celui qui appartient au mouvement s’engage à participer mensuellement à ce que l’on appelle le “fond commun”, une cotisation librement déterminée. Don Giussani l’a toujours défini comme un geste éducatif à une conception de mise en communion de ce que l’on possède, avec la

<sup>145</sup> L. Giussani, *L’opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, op. cit., p. 250.

<sup>146</sup> *Ivi*.

conscience de la pauvreté comme vertu évangélique, ainsi que comme un geste de reconnaissance pour ce qui est vécu dans le mouvement. Pour cette raison éducative dont nous avons parlé, ce n'est pas le montant de la cotisation que chacun verse qui est important, mais le sérieux avec lequel on demeure fidèle à l'engagement que l'on prend. Pour soutenir la vie de notre communauté en Italie et dans le monde, et pour soutenir les œuvres caritatives, missionnaires et culturelles, le mouvement de Communion et Libération n'a besoin de rien d'autre [et je le dis haut et fort à tout le monde, nous n'avons besoin de rien d'autre !] ; et c'est pour cela que nous sommes libres de tout et de tous dans le déroulement de notre devoir en tant que mouvement ».<sup>147</sup>

Mais sur ce sujet nous avons encore du mal. Alors que d'autres gestes de la vie du mouvement sont « intégrés » plus facilement (comme la caritative, parce que nous percevons le bien qu'il y a à participer à un tel geste pour pouvoir ensuite tout vivre), en ce qui concerne le fond commun nous avons encore beaucoup de route à faire, si bien qu'il y a encore – ici même ! – trois mille personnes qui ne donnent rien au fond commun. Pourquoi cela ? Il ne peut pas s'agir d'un problème économique puisque le fond commun n'est pas un problème de montant, mais de fidélité. Nous ne comprenons pas encore toute la portée éducative de ce geste, dans sa capacité à générer une nouvelle manière de vivre. Et c'est pour cela que nous avons du mal. Parce que la première raison d'être du fond commun est de nous éduquer à tout vivre comme venant d'un Autre. Il ne faut pas perdre la conscience de cela. La seconde raison est la collaboration à la mission de l'Église, en construisant le mouvement. Plus on comprend la portée de cela, plus on désire qu'il se diffuse, que l'on puisse en témoigner en tous lieux (où naît constamment le mouvement).

Certains d'entre nous vivent cette fidélité au fond commun, et ce malgré les difficultés. Je vous lis une lettre que nous avons reçue : « Malheureusement, je ne vous écris pas ce soir ce que j'avais espéré pouvoir vous écrire depuis quelques années, à savoir que j'ai effectué un virement pour me mettre à jour dans mes cotisations que je n'avais pas réussi à payer jusque-là. Je dois donc vous dire que je n'arriverai pas à solder les cotisations en retard [nous pouvons même nous dire cela, avec une grande douleur pour ce que l'on vit, nous pouvons nous dire ces choses avec cette même liberté]. Chaque fois que je tentais de mettre de côté un peu d'argent pour payer le fond commun, je devais faire face à une dépense imprévue. Inutile de vous dire que les temps sont durs. Mon mari a beaucoup travaillé, mais son salaire n'est pas très élevé, et bien qu'ayant fait de gros sacrifices pour pouvoir rembourser notre prêt et faire face à toutes nos dépenses, nous n'aurions pas réussi à honorer nos engagements sans l'aide

<sup>147</sup> J. Carrón, « Avec l'audace du réalisme », *Traces Litterae communionis*, janvier 2013, p. VI.

de nos parents. Je ne vous avais jamais écrit jusqu'à aujourd'hui, mais je n'avais jamais baissé ma cotisation – déjà assez basse – non plus, parce que j'avais honte de ne pas réussir à respecter mon engagement. Mais maintenant j'ai honte d'avoir cédé à l'orgueil et d'avoir perdu tant de temps à cogiter plutôt que d'avoir participé – même petitement – à une œuvre [ce n'est pas le montant qui importe, c'est un problème d'appartenance, de conscience de notre appartenance, d'amour pour ce que nous vivons entre nous]. J'espère pouvoir un jour me rattraper et faire un don ». Que l'on puisse éprouver un tel désir en dit bien plus que la somme que l'on est en mesure de donner.

### ***Année de la foi – Pèlerinage à Rome***

Je vous rappelle l'importance du pèlerinage à Rome le 18 mai prochain, proposé dans le cadre de l'Année de la foi par le Conseil Pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation, et qui sera la première rencontre du pape François avec les mouvements ecclésiaux et les nouvelles communautés.

### ***Livres***

Le livre de don Giussani *Un evento reale nella vita dell'uomo* [Un événement réel dans la vie de l'homme, *ndt*] vient de paraître. Il reprend les Équipes [réunions de responsables, *ndt*] des universitaires des années 1990-91. Il est surprenant de voir comment don Giussani décrit la nature du christianisme : « L'événement réel dans la vie de l'homme est la reconnaissance et l'adhésion au Christ, c'est le fait d'accepter d'avoir été choisis ». <sup>148</sup> Ou encore : « Le christianisme n'est pas le lien que nous établissons avec le Christ, mais c'est le lien que le Christ établit avec nous ». <sup>149</sup> Seul celui qui accepte de se laisser façonner par cet événement réel peut devenir un protagoniste capable de vivre l'immense fatigue du quotidien sans être vaincu par les circonstances.

Le livre du mois (pour les mois de mai et juin) est *Il potere dei senza potere* [*La force des sans-pouvoir*, éd. Calmann-Lévy, 1994] de Václav Havel (préface de Marta Cartabia). Le texte original a été enrichi avec d'autres discours de Havel très intéressants, prononcés après 1978. Nous pouvons maintenant mieux percevoir la puissance de ces écrits. Il suffit de se souvenir du fameux exemple du maraîcher, qui documente l'aspect cognitif, culturel, « révolutionnaire » d'un moi qui s'établit dans la réalité. Et ceci est notre unique ressource, nous disait don Giussani.

<sup>148</sup> L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo...*, op. cit., p. 163.

<sup>149</sup> *Ibidem*, pp. 326-327.

***Tracce [Traces en édition française]***

Don Pino nous racontait récemment à quel point il était étonné par le fait que chaque matin, à l'Université Catholique de Milan, un groupe d'étudiant vendait *Traces*, et que cette initiative était née de l'initiative d'une fille qui avait dit : « Ce n'est pas la revue de CL. C'est "ma" revue ». Elle en a ensuite parlé avec cinq, avec dix amis. Pour certains, cela a été l'occasion d'une rencontre, comme cela est arrivé, par exemple, en vendant le *Traces* du mois de mars [version italienne, *ndt*], celui avec le pape Benoît en couverture : certaines personnes voulaient comprendre pourquoi cela était aussi important pour nous.

# MESSE

*Lectures : Ac 13, 14.43-52 ; Ps 99 ; Ap 7, 9.14-17 ; Jn 10, 27-30*

HOMÉLIE DU PÈRE MICHELE BERCHI

« Je leur donne la vie éternelle : jamais elles ne périront, personne ne les arrachera de ma main ». C'est ce que le Christ désire pour moi, pour chacun de nous : demeurer avec moi, demeurer avec chacun de nous pour l'éternité. Tu me veux Tien pour l'éternité. C'est cela la vie éternelle. Nous pourrions dire que Jésus meurt du désir de rester avec nous. Il est mort du désir de rester avec moi, de me faire Sien à jamais.

Mais qui suis-je pour Toi ? Parce ce n'est que face à l'affirmation fidèle et inimaginable du Christ, face à cette véritable déclaration d'amour, le premier amour : « Mes brebis », les miennes – Jésus dit de chacun de nous « Ma brebis », comme un père ou une mère le disent de leur enfant, comme l'homme amoureux le dit de la femme aimée qui lui a dit "oui" – « Mes brebis écoutent ma voix ; moi, je les connais, et elles me suivent » ; ce n'est que face à cette déclaration d'amour que nous pouvons commencer à comprendre qui nous sommes. Qui je suis coïncide avec qui suis-je pour Toi. Qui suis-je pour Toi, ô Seigneur ?

Personne ne nous arrachera plus de cette expérience, personne ne pourra nous arracher de tes mains, personne. La marque que Tu as imprimée dans notre cœur en nous rencontrant un à un, nous ne pourrions plus l'enlever ; car les milliers de personnes qui se trouvent ici, ont toutes été rejointes une à une ; cette multitude immense que personne ne pouvait dénombrer, provenant de toutes les nations, les tribus, les peuples et de toute langue, a été réunie [en rejoignant chacun d'entre nous] un à un. Qui parmi nous peut dire que le Seigneur ne l'a pas conduit ici, séchant chaque larme de ses yeux ? Tu nous as faits Tiens, et à partir de cet instant personne ne pourra jamais plus nous arracher de cette rencontre qui nous a faits Tiens.

Un seul danger nous guette, le même qui guettait les juifs qui – comme le disent les Actes des Apôtres – se croyaient indignes de la vie éternelle. On peut aussi être jaloux de cette appartenance, et pourtant ne pas y adhérer. On peut appartenir au peuple élu, et ne pas y adhérer. C'est un point de résistance incroyable, et pourtant toujours possible ; comme nous le connaissons bien ce maudit orgueil, cet amour-propre qui mène à notre propre ruine. Toutefois, en y regardant de plus près, ce point de résistance nous remplit encore plus d'émerveillement, parce que Toi, Seigneur, Tu préfères prendre le risque que je

te dise non plutôt que de devoir acheter ma liberté. Mais pourquoi nous aimes-tu tellement ? Pourquoi ?

Au cours de cette messe, demandons que l'Esprit Saint, à travers la chair de la Vierge Marie d'où est née cette compagnie, nous maintienne dans cet émerveillement, parce que c'est à travers cela que le fait que rien ne nous séparera jamais de l'amour de Son Fils devient vrai.

## MESSAGES REÇUS

Très chers amis,

Le thème des Exercices spirituels de cette année, « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? », aborde franchement la modalité avec laquelle l'annonce chrétienne devrait être proposée à tous, en particulier aux hommes et aux femmes de notre Europe épuisée.

En effet, seule la certitude d'avoir été saisis par Son amour, de manière définitive, nous rend capable d'une ouverture passionnée à l'égard de ce que don Giussani appelait « tout l'existant et toute l'existence ».

Je vous assure de mon union dans la prière et de mon affection au cours de ces jours qui sont d'une portée extraordinaire pour la vie de Communion et Libération.

Je vous salue tous et vous bénis.

*S.E. le Cardinal Angelo Scola  
Archevêque de Milan*

Très cher père Julián Carrón,

Je m'unis à vous tous qui êtes rassemblés pour les Exercices spirituels de la Fraternité, en ces temps extraordinaires où nous avons participé à de grands actes de grâces tels que la renonciation au ministère pétrinien de Benoît XVI et le début du pontificat du pape François, nouvel « Évêque de Rome ». Le Seigneur nous a surpris par sa présence et la qualité de sa proximité. De même que nous avons ressenti la paternité intense et belle de Benoît, de même je ressens tout particulièrement, grâce à mes vingt-sept années de mission au Brésil, la familiarité avec le cœur et le style immédiat et simple de François. Avoir pu le rencontrer – en Argentine et au Brésil, à Aparecida – a été une grâce qui ouvre le cœur à une *sequela* totale, pleine d'intelligence et de disponibilité, comme nous l'avons toujours vécue avec les souverains pontifes, fidèles à l'enseignement de don Giussani.

C'est pourquoi, le thème des Exercices « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » (*Rm* 8, 35) nous ouvre à l'école du charisme et nous remplit de confiance sur le chemin que le Seigneur nous offre aujourd'hui, à nous tous et à l'Église. Je demande à l'Esprit Saint la grâce de vivre ces Exercices comme une véritable opportunité, comme un temps favorable pour nous-mêmes et pour

notre mission dans le monde. Durant « l'Année de la foi », et en présence de tant de prodiges de la miséricorde de Dieu, que la Vierge Marie nous rende comme elle ouverts à accueillir le don de Dieu, à s'en remettre totalement à Son dessein et à communiquer à tous, en toute franchise, ce qui nous est arrivé.

J'invoque sur vous la bénédiction du Seigneur et la protection de la Sainte Vierge.

Je vous salue cordialement

*S.E. Monseigneur Filippo Santoro*  
*Archevêque de Taranto*

## TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

*À Sa Sainteté François*

Très Saint-Père, 24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels, et des milliers d'autres de 21 nations, en liaison vidéo, ont médité sur le thème « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? »

Reconnaissants pour votre bénédiction, qui nous permet d'expérimenter la maternité de l'Église, nous avons approfondi la conscience que « le Seigneur est vivant et chemine avec nous » parce que le christianisme est l'expérience d'un évènement, le Christ ressuscité, comme nous l'a témoigné don Giussani avec sa vie, et comme nous le voyons dans les paroles et les gestes de Votre Sainteté, source continue d'émerveillement et d'affection.

À une époque où la foi n'est plus un « présupposé évident » (*Porta fidei*), nous avons entendu, comme nous étant adressée, la demande de Jésus : « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur terre ? » Le début de votre pontificat nous pousse à redécouvrir que la foi n'est pas une théorie ou un ensemble de règles, mais la reconnaissance d'une Présence « attirante et persuasive parce qu'elle répond au besoin profond de l'existence humaine ».

En mémoire de don Giussani, nous désirons revivre la même expérience que lui, en étant si remplis par le regard du Christ que nous devenions une présence différente, surtout dans les « périphéries existentielles » de notre monde.

En cette Année de la foi, nous remettons entre les mains de Votre Sainteté toutes nos personnes et nos communautés répandues dans le monde, avec le désir de témoigner la joie d'être chrétien pour aider les hommes, nos frères, à trouver dans le Christ la miséricorde qui sauve.

Avec nos vœux à l'approche de la fête de votre Saint Patron, nous nous unissons dans la prière à la Vierge Marie, qu'elle fasse de votre mandat de Successeur de Pierre un *dulces pondus*, en chemin avec Son peuple.

Dans l'attente de rencontrer Votre Sainteté le 18 mai sur la place Saint-Pierre.

Merci, Sainteté.

*À Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI*

Sainteté, à Rimini avec les 24 000 amis de la Fraternité de Communion et Libération rassemblés pour les Exercices spirituels, ainsi que des milliers d'autres en liaison vidéo depuis 21 nations, j'ai pensé à vous en méditant sur le passage de saint Paul « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » Nous demandons tous à la Vierge Marie de vous accompagner dans votre identification au Christ, l'Ami qui ne nous abandonne jamais. Caché au monde, mais présent à l'affection de nos cœurs, je confie chacune de nous à votre prière, afin que nous puissions redécouvrir la joie d'être chrétien en cette Année de la foi que vous avez instaurée avec l'attention d'un père, pour témoigner de la beauté d'être chrétien dans la vie quotidienne.

*Au Président de la République italienne,  
Monsieur Giorgio Napolitano*

Monsieur le Président de la République italienne, 24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels, ont appris la nouvelle de sa réélection.

« En ces temps, j'ai le profond sentiment que je ne puis me soustraire à mon engagement de responsabilité envers la nation, confiant dans le fait que vous répondiez avec le même engagement collectif de responsabilité ». Votre geste de liberté fait croître l'admiration à l'égard de votre personne.

En ces temps dramatiques, vous apparaissez comme une ressource pour l'Italie, face à l'urgence qu'il y a à reprendre le chemin vers une véritable pacification en vue du bien tant nécessaire pour la vie sociale comme pour la vie personnelle.

Bien que conscients de nos limites, en tant que croyants éduqués par don Giussani à vivre de la passion pour le destin des hommes nos frères, nous désirons offrir notre témoignage, en union avec chaque homme de bonne volonté, au titre de notre contribution pour débloquer la situation, en affirmant la valeur de l'autre dans la recherche du bien commun par-dessus tout autre intérêt particulier.

Comprenant le poids énorme de votre nouvelle responsabilité, nous vous souhaitons d'obtenir ce pour quoi vous avez accepté ce grand sacrifice.

*À Son Excellence le Cardinal Angelo Bagnasco  
Président de la Conférence Épiscopale Italienne*

24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels, en méditant sur le thème

« Qui nous séparera de l'amour du Christ ? », dans la certitude que le Seigneur ressuscité est le Seul qui puisse combler le besoin infini du cœur, renouvelons notre engagement à vivre une foi toujours plus personnalisée, en suivant le pape François qui nous invite à rendre témoignage dans les « périphéries existentielles » de notre société, surtout en ces temps de grande incertitude.

*À Son Excellence le Cardinal Stanislaw Rylko  
Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs*

Très Chère Éminence, 24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels, et des milliers d'autres en liaison vidéo depuis 21 nations, en méditant sur le thème *Qui nous séparera de l'amour du Christ ?*, renouvellent leur engagement à vivre leur baptême comme un témoignage de la joie d'être chrétiens, dans la *sequela* au pape François.

*À Son Excellence le Cardinal Angelo Scola  
Archevêque de Milan*

Très cher Angelo, reconnaissants pour ton message, nous te disons qu'en ces jours nous avons de nouveau fait l'expérience du Christ présent qui nous saisit à travers cette forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés.

Nous te demandons de prier pour chacun de nous afin que nous soyons toujours plus remplis de Son regard attirant et persuasif – et irréductible à aucune de nos mesures – de manière à être dans le monde des témoins de la pertinence de la foi face aux exigences de la vie.

*À Son Excellence Monseigneur Filippo Santoro  
Archevêque de Taranto*

Très cher Filippo, ton message nous aide à être plus conscients de la grâce que nous avons d'avoir don Giussani comme père dans la foi.

Avec la volonté de suivre le pape François, nous repartons chez nous encore plus certains que rien ni personne ne pourra nous séparer de l'amour du Christ, si nous sommes émerveillés, en toute simplicité, chaque fois que l'évènement de Sa présence se reproduit dans nos vies.

## L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Par Sandro Chierici

(Guide pour la lecture des images tirées de l'histoire de l'art qui accompagnaient l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie du salon)

Le chemin de Pierre dans la *sequela* du Christ (dès son appel sur la rive du Lac de Génésareth à sa vie renouvelée et tendue vers l'identification totale avec le Christ à travers l'élan de la mission, allant jusqu'à partager Sa mort sur la croix) se présente comme la pleine expression d'une existence vécue dans l'abandon de tout son être à l'amour de Jésus, que rien ne pourra faire disparaître.

1. Eugène Burnand, *Les Disciples Pierre et Jean courant au sépulcre le matin de la Résurrection*, Paris, Musée d'Orsay
- 2-4. Duccio da Boninsegna, *L'appel de Pierre et André*, œuvre et détails, Washington-DC, National Gallery of Art
5. Giusto dei Menabuoi, *L'appel de Pierre et André*, Padoue, Baptistère
- 6 -10. Masaccio, *Le paiement du tribut*, œuvre et détails, Florence, Eglise Santa Maria del Carmine [Ste Marie du Carmel], Chapelle Brancacci
11. *La guérison de la belle-mère de Pierre*, mosaïque, Monreale, Dôme
12. *Pierre sauvé des eaux*, mosaïque, Monreale, Dôme
13. *La rencontre du Christ avec la femme Cananéenne*, mosaïque, Monreale, Dôme
14. Pietro Lorenzetti, *Le lavement des pieds*, Assise, Basilique inférieure de Saint François
- 15-16. Giotto, *Le lavement des pieds*, œuvre et détails, Padoue, Chapelle des Scrovegni
17. Andrea de' Bartoli, *La prière dans le jardin des oliviers*, détail, Assise, Basilique inférieure Saint François
- 18 -19. Duccio da Boninsegna, *La prière dans le jardin des oliviers*, œuvre et détails, verso de la *Maestà*, Sienne, Museo dell'Opera Metropolitana del Duomo
20. Duccio da Boninsegna, *La capture du Christ*, détail, verso de la *Maestà*, Sienne, Museo dell'Opera Metropolitana del Duomo
21. Duccio da Boninsegna, *Le reniement de Pierre*, verso de la *Maestà*, Sienne, Museo dell'Opera Metropolitana del Duomo
22. Duccio da Boninsegna, *L'apparition du Christ aux Disciples reclus, porté fermée, au Cénacle*, détail, verso de la *Maestà*, Sienne, Museo dell'Opera Metropolitana del Duomo

23. Duccio da Boninsegna, *L'apparition du Christ aux Disciples sur le Lac de Tibériade*, verso de la *Maestà*, Sienne, Museo dell'Opera Metropolitana del Duomo
24. Duccio da Boninsegna, *L'apparition du Christ aux Disciples sur la montagne*, verso de la *Maestà*, Sienne, Museo dell'Opera Metropolitana del Duomo
- 25-26. Giotto, *Pentecôte*, œuvre et détail, Padoue, Chapelle des Scrovegni
27. *Pentecôte*, miniature du Code *Collectaneus Ottobeuren*, XI siècle, f. 28, Londres, British Library
28. *La résurrection de Tabitha*, mosaïque, Monreale, Dôme
29. *Pietro guérit l'estropié*, mosaïque, Palerme, Chapelle Palatine
30. Masaccio, *Pierre guérit l'estropié*, Florence, Eglise del Carmine, Chapelle Brancacci
31. Masaccio, *La résurrection de Tabitha*, Florence, Eglise del Carmine, Chapelle Brancacci
32. Masaccio, *La résurrection du fils de Théophile*, Florence, Eglise del Carmine, Chapelle Brancacci
33. Masaccio, *Pierre guérit avec son ombre*, Florence, Eglise del Carmine, Chapelle Brancacci
34. Masolino da Panicale, *La prédication de Pierre*, Florence, Eglise del Carmine, Chapelle Brancacci
35. Masaccio, *La distribution aumônes et la mort d'Ananias*, Florence, Eglise del Carmine, Chapelle Brancacci
- 36-37. Filippino Lippi, *Paul visite Pierre en prison*, œuvre et détail, Eglise del Carmine, Chapelle Brancacci
- 38-39. Filippino Lippi, *Pierre libéré de prison*, œuvre et détail, Florence, Eglise del Carmine, Chapelle Brancacci
40. *Pierre libéré de prison*, mosaïque, Palerme, Chapelle Palatine
41. *La rencontre de Pierre et Paul*, mosaïque, Palerme, Chapelle Palatine
42. *La rencontre de Pierre et Paul*, mosaïque, Monreale, Dôme
43. *La dispute avec Simon le magicien*, mosaïque, Palerme, Chapelle Palatine
44. *La chute de Simon le magicien*, mosaïque, Palerme, Chapelle Palatine
45. *Les Apôtres Pierre et Paul*, bas-relief, Aquilée, Musée National Archéologique
46. *Les Apôtres Pierre et Paul*, gravure sur la tombe de l'enfant Asellus, Cité du Vatican, Musées du Vatican
47. Maître de Soriguerola, *Les Apôtres Pierre et Paul*, Vic (Espagne), Musée épiscopal
48. *Crucifixion de Pierre*, fresque, Chapelle pontificale Sancta Sanctorum, Rome, Basilique Saint Jean du Latran

49. Masaccio, *Crucifixion de Pierre*, prédelle du polyptyque de Pise, Berlin, Staatliche Museen, Gemäldegalerie
50. Le Caravage, *Crucifixion de Pierre*, Rome, église Sainte Marie du Peuple
51. *Saint Pierre sur le trône*, mosaïque, Monreale, Dôme
52. *Visage de Pierre*, mosaïque, Rome, Basilique Saint Paul-Hors-les-Murs
53. *Visage de Pierre*, fresque, Cité du Vatican, Fabrique de Saint Pierre
54. Ecoles de Vecchietta, *Pierre*, statue en bois, Montemerano (Grosseto), église San Giorgio
55. *Buste de Saint Pierre*, Cité du Vatican, Basilique Saint Pierre
56. *Saint Pierre sur la cathèdre*, bronze, Cité du Vatican, Basilique Saint Pierre
57. Place Saint Pierre depuis le balcon des Bénédictiones



*Notes*



## Index

---

MESSAGE DE SA SAINTETÉ FRANÇOIS	3
<b><i>Vendredi 19 avril, le soir</i></b>	
INTRODUCTION	4
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO	13
<b><i>Samedi 20 avril, le matin</i></b>	
PREMIÈRE MÉDITATION – « <i>L'Ange du Seigneur porta l'annonce à Maria</i> »	14
MESSE – HOMÉLIE DE S.E. CARDINAL JEAN-LOUIS TAURAN, PRÉSIDENT DU CONSEIL PONTIFICAL POUR LE DIALOGUE INTERRELIGIEUX	40
<b><i>Samedi 20 avril, l'après-midi</i></b>	
SECONDE MÉDITATION – « <i>Qu'il me soit fait selon ta parole</i> »	44
<b><i>Dimanche 21 avril, le matin</i></b>	
ASSEMBLÉE	65
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE MICHELE BERCHI	83
MESSAGES REÇUS	85
TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS	87
L'ART EN NOTRE COMPAGNIE	90



